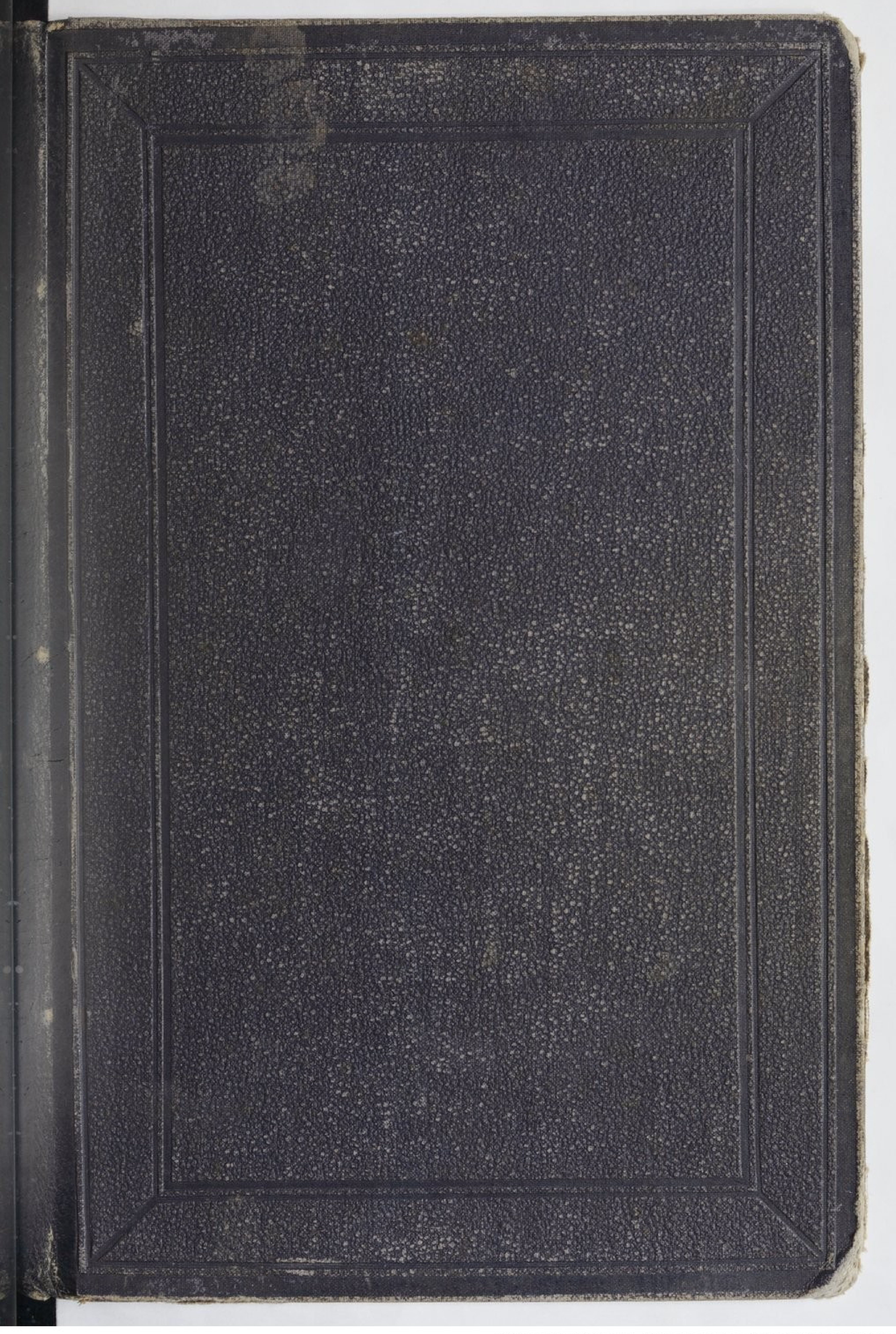


Le Nouveau magasin des enfants





LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS



COLLECTION HETZEL TYP. J. CLAYE, A PARIS.

LE
NOUVEAU MAGASIN
DES ENFANTS

PAR

ALEXANDRE DUMAS — PAUL DE MUSSET
ET ÉDOUARD OURLIAC

315 VIGNETTES PAR

BERTALL — GÉRARD SEGUIN — EUGENE LACOSTE

* * *



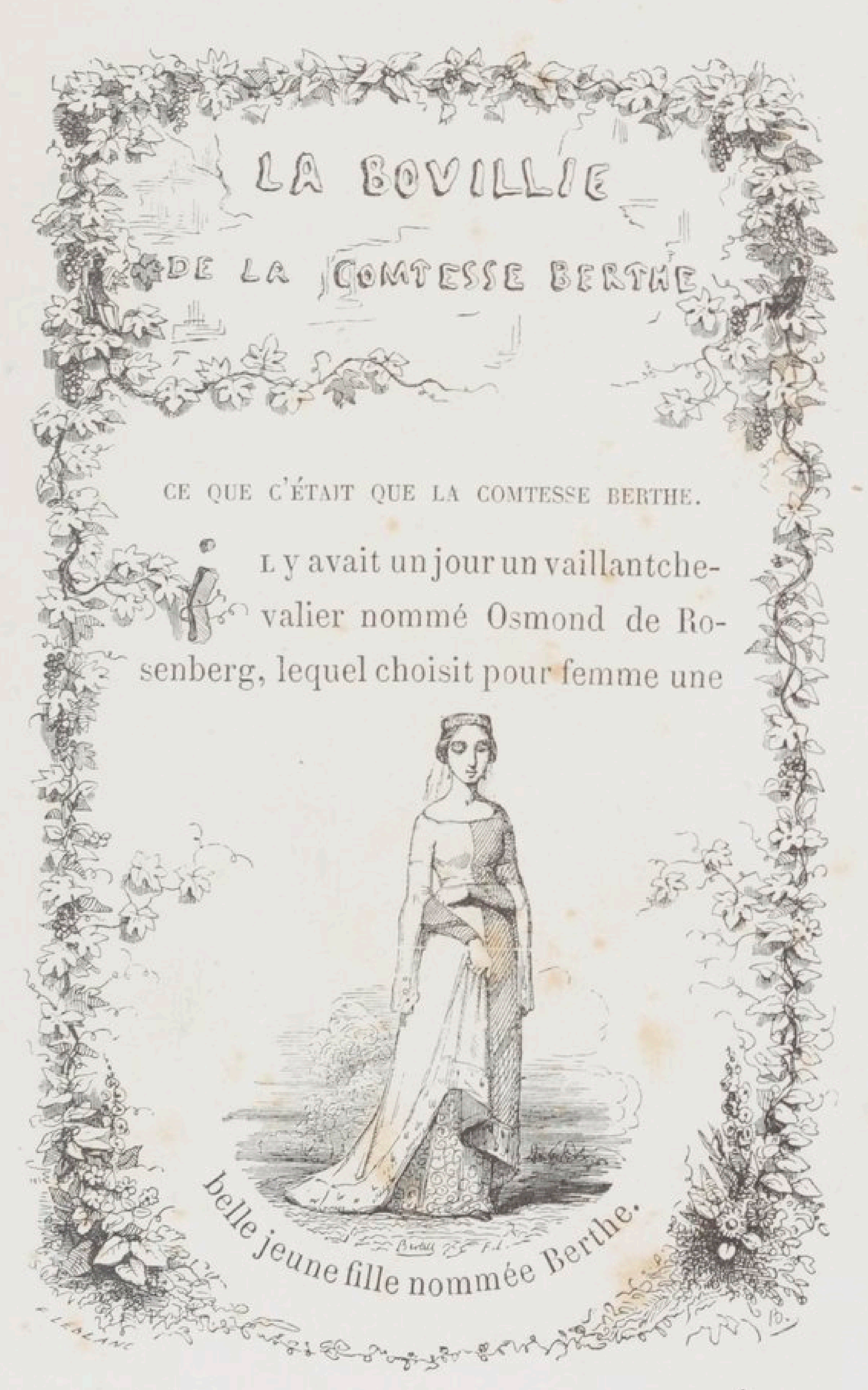


* * *

PARIS
ÉDITION HETZEL
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, 14
1860



LA BOUILLIE



CE QUE C'ÉTAIT QUE LA COMTESSE BERTHE.

Il y avait un jour un vaillant chevalier nommé Osmond de Rosenberg, lequel choisit pour femme une belle jeune fille nommée Berthe.

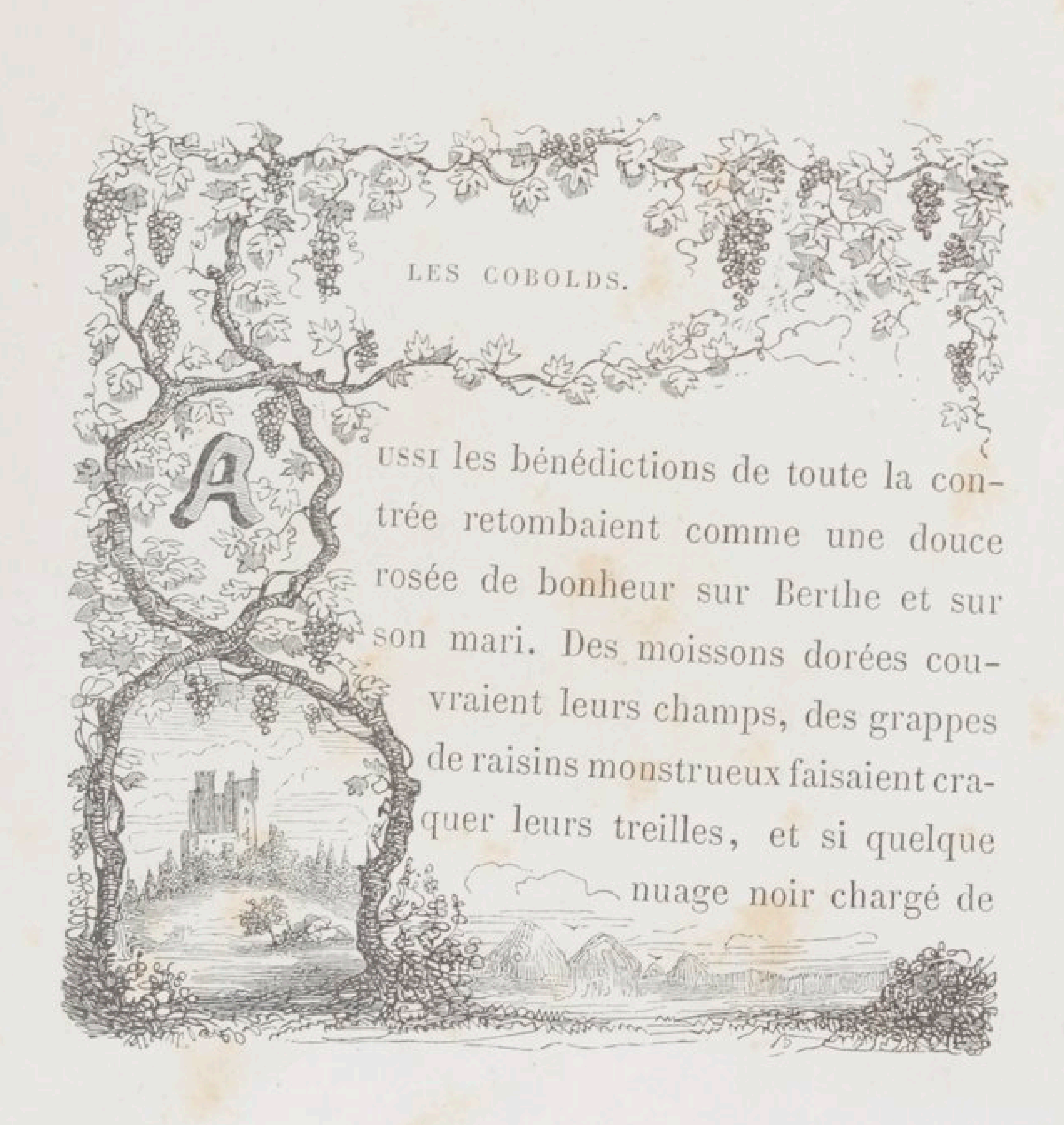
Berthe n'aurait pas pu se mesurer, je le sais bien, avec les grandes dames de nos jours, quoiqu'elle fût certainement aussi noble que la plus noble; mais elle ne parlait que le bon vieux allemand, ne chantait pas l'italien, ne lisait pas l'anglais, et ne dansait ni le galop, ni la valse à deux temps, ni la polka; mais en revanche, elle était bonne, douce, compatissante, veillait avec soin à ce qu'aucun souffle ne ternît le miroir de sa réputation. Et quand elle parcourait ses villages, non pas dans une élégante calèche, avec un chien du roi Charles sur la banquette de devant, mais à pied, avec son sac d'aumône à la



main, un *Dieu vous le rende*, dit par la voix reconnaissante du vieillard, de la veuve ou de l'orphelin, lui



paraissait plus doux à l'oreille que la plus mélodieuse ballade du plus célèbre Minnesinger, ballade que parfois cependant payaient d'une pièce d'or ceux-là mêmes qui refusaient une petite monnaie de cuivre au pauvre qui se tenait debout à demi nu et grelottant sur la route, son chapeau troué à la main.



LES COBOLDS.

Aussi les bénédictions de toute la contrée retombaient comme une douce rosée de bonheur sur Berthe et sur son mari. Des moissons dorées couvraient leurs champs, des grappes de raisins monstrueux faisaient craquer leurs treilles, et si quelque nuage noir chargé de

grêle et d'éclairs s'avançait sur leur château, un souffle invisible le poussait aussitôt vers la demeure de quelque méchant châtelain au-dessus de laquelle elle allait éclater et faire ravage.

Qui poussait ainsi le nuage noir, et qui préservait de la foudre et de la grêle les domaines du comte Osmond et de la comtesse Berthe? Je vais vous le dire.

C'étaient les nains du château.

Il faut vous dire, mes chers enfants, qu'il y avait autrefois en Allemagne une race de bons petits génies qui malheureusement a disparu depuis, dont le plus grand atteignait à peine six pouces de haut, et qui s'appelaient



cobolds. Ces bons petits génies, aussi vieux que le monde, se plaisaient surtout dans les châteaux dont les proprié-

taires étaient, selon le cœur de Dieu, bons eux-mêmes. Ils détestaient les méchants, les punissaient par de petites méchancetés à leur taille, tandis qu'au contraire ils protégeaient de tout leur pouvoir, qui s'étendait sur tous les éléments, ceux que leur excellent naturel rapprochait d'eux; voilà pourquoi ces petits nains, qui, de temps immémorial, habitaient le château de Wistgaw, après avoir connu leurs pères, leurs aïeux et leurs ancêtres, affectionnaient tout particulièrement le comte Osmond, ainsi que la comtesse Berthe, et poussaient avec leur



souffle bien loin de leurs domaines bénis le nuage chargé de grêle et d'éclairs.

LE VIEUX CHATEAU

Un jour Berthe entra chez son mari, et lui dit :



« Mon cher seigneur, notre château se fait vieux, et menace de tomber en ruines ; nous ne pouvons rester plus longtemps avec sécurité dans ce manoir tout chancelant, et je crois, sauf votre avis, qu'il faudrait nous faire bâtir une autre demeure.

— Je ne demande pas mieux, répondit le chevalier, mais une chose m'inquiète.

— Laquelle ?

— Quoique nous ne les ayons jamais vus, il n'est point que vous n'ayez entendu parler de ces bons cobolds qui habitent les fondations de notre château. Mon père avait entendu dire à son aïeul, qui le tenait d'un de ses ancêtres, que ces petits génies étaient la bénédiction du ma-

noir; peut-être ont-ils pris leurs habitudes dans cette vieille demeure; si nous allions les fâcher en les dérangeant et qu'ils nous abandonnassent, peut-être notre bonheur s'en irait-il avec eux. »

Berthe approuva ces paroles pleines de sagesse, et son époux et elle se décidèrent à habiter le château tel qu'il était, plutôt que de désobliger en rien les bons petits génies.

L'AMBASSADE

La nuit suivante, la comtesse Berthe et le comte Osmond étaient couchés dans leur grand lit à baldaquin,



supporté par quatre colonnes torses, lorsqu'ils entendirent un bruit comme serait celui d'une multitude de

petits pas qui s'approcheraient venant du côté du salon. Au même moment la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et ils virent venir à eux une ambassade de ces petits nains dont nous venons de parler. L'ambassadeur, qui



était à leur tête, était richement vêtu à la mode du temps, portait un manteau de fourrure, un justaucorps de velours, un pantalon mi-parti, et de petits souliers démesurément pointus. A son côté était une épée du plus fin acier, et dont la poignée était d'un seul diamant. Il tenait poliment à la main sa petite toque chargée de plumes, et, s'approchant du lit des deux époux, qui les



contemplaient avec étonnement, il leur adressa ces paroles :



UPRÈS de nous ce bruit est parvenu,
Que dans l'espoir de vos destins prospères,
Un grand désir ce soir vous est venu
De rebâtir le château de vos pères.

Eh! c'est bien fait, car le manoir est vieux!
L'âge a miné le noir géant de pierre,
Et l'eau sur vous, dans les jours pluvieux,
Filtre au travers de son manteau de lierre.

Que l'ancien burg roule donc abattu,
Et qu'il sorte une maison plus belle;
Mais des aïeux, que l'antique vertu
Vienne habiter la demeure nouvelle.

Le comte Osmond était trop étonné de ce qui lui arrivait pour répondre à ces paroles autrement que par un



geste amical de la main; mais l'ambassadeur se contenta

de cette politesse, et se retira après avoir cérémonieusement salué les deux époux.



Le lendemain le comte et la comtesse se réveillèrent fort satisfaits, la grande difficulté était levée : en conséquence, fort du consentement de ses bons petits amis, Osmond fit venir un architecte habile, qui, le même



jour, ayant condamné le vieux château à être démoli, mit



une partie de ses hommes à l'ouvrage, tandis que l'autre

tirait de nouvelles pierres des carrières, abattait les grands chênes destinés à faire des poutres, et les sapins



destinés à faire des solives. En moins d'un mois le vieux burg fut rasé au niveau de la montagne; et comme le nouveau château ne pouvait être bâti, au dire de l'architecte lui-même, que dans l'espace de trois ans, le comte et la comtesse se retirèrent, en attendant cette époque,



dans une petite métairie qu'ils avaient dans les environs de leur délicieux manoir.

LA BOUILLIE AU MIEL

Cependant le château avançait rapidement, car les maçons y travaillaient le jour, et les petits nains y travaillaient la nuit. D'abord les ouvriers avaient été fort épou-



vantés en voyant que chaque matin ils trouvaient, en revenant à la besogne, le château grandi de quelques assises. Ils en parlèrent à l'architecte, qui en parla au comte, lequel lui avoua que, sans en être complétement sûr, cependant tout le portait à croire que c'étaient ses petits amis les nains qui, sachant combien il était pressé d'entrer dans son nouveau manoir, se livraient à ce travail nocturne. En effet, un jour, on trouva sur les écha-

faudages une petite brouette pas plus grande que la main, mais si admirablement faite en bois d'ébène cerclé d'ar-



gent, qu'on eût dit quelque joujou fait pour l'enfant d'un roi. La maçon qui avait trouvé la brouette la montra à ses compagnons, et le soir l'emporta chez lui pour la donner à son petit garçon; mais au moment où celui-ci allait mettre la main dessus, la brouette se mit à rouler toute seule, et se sauva par la porte avec une telle rapidité, que, quoique le pauvre maçon courût après elle de toute



la force de ses jambes, elle disparut en une seconde. Au même moment il entendit de petits éclats de rire aigus,

stridents et prolongés : c'étaient les cobolds qui se moquaient de lui.

Au reste, il était bien heureux que les petits nains se fussent chargés de la besogne; car s'ils n'en eussent pas fait leur bonne part, au bout de six ans le château n'eût pas encore été fini. Il est vrai que cela faisait juste le compte de l'architecte, ces honorables remueurs de pierres ayant l'habitude, Dieu vous garde, mes chers petits bons hommes, de l'apprendre un jour à vos dépens, de mentir ordinairement de moitié.

Donc, vers la fin de la troisième année, au moment où l'hirondelle, après avoir pris congé de nos fenêtres, pre-



nait congé de nos climats; à cette époque où les autres oiseaux qui sont forcés de rester dans nos froides contrées devenaient eux-mêmes plus tristes et plus rares, le nouveau château commençait à prendre une certaine figure,

mais était cependant bien loin encore d'être fini. Ce que voyant la comtesse Berthe, un jour qu'elle présidait au travail des ouvriers, elle leur dit avec sa douce voix :

« Eh bien, mes bons travailleurs, est-ce que l'ouvrage avance autant que vous pouvez le faire avancer? Voici l'hiver qui frappe à la porte, et le comte et moi sommes si mal logés dans cette petite métairie, que nous voudrions la quitter pour le beau château que vous nous bâtissez. Voyons, mes enfants, voulez-vous bien vous dépêcher et tâcher que nous y entrions dans un mois, et je vous promets, moi, le jour où vous aurez posé le bouquet sur la plus haute tour, de vous régaler d'une bouillie au miel,



que jamais vous n'aurez mangé la pareille ; et, il y a plus, je fais le serment qu'au jour anniversaire de ce grand jour,

vous, vos enfants et vos petits-enfants, recevrez même politesse de moi d'abord, puis ensuite de mes enfants et de mes petits-enfants.

L'invitation à manger une bouillie au miel n'était pas, dans le moyen âge, si mince que parût le cadeau au premier abord, une invitation à dédaigner, car c'était une manière de vous convier à un bon et copieux dîner. On disait donc : Venez manger demain une bouillie au miel avec moi, comme on dit aujourd'hui : Venez manger ma soupe; dans l'un et l'autre cas le dîner était sous-entendu, avec cette différence seulement, que la bouillie se mangeait à la fin du repas, tandis que la soupe, au contraire, se mange au commencement.

Aussi, à cette promesse l'eau vint-elle à la bouche des travailleurs; ils redoublèrent donc de courage, et avan-



cèrent si rapidement, que le 1er octobre le château de Wistgaw se trouva terminé.

De son côté, la comtesse Berthe, fidèle à sa promesse, fit préparer pour tous ceux qui avaient mis la main à l'ouvrage un splendide repas, qu'il fallut, à cause de la quantité des convives, servir en plein air.

Au potage, le temps paraissait on ne peut plus favorable, et personne n'avait songé à cet inconvénient de dîner ainsi sans abri; mais au moment où l'on apportait dans cinquante énormes saladiers la bouillie au miel toute



fumante, des flocons de neige tombèrent épais et glacés dans tous les plats.

Cet incident, qui dérangea la fin du dîner, contraria si fort la comtesse Berthe, qu'elle décida qu'à l'avenir on choisirait le mois des roses pour continuer cette fête, et l'anniversaire du repas où devait être servie la fameuse bouillie au miel fut fixé au 1er mai.

De plus, Berthe assura la fondation de cette pieuse et



solennelle coutume par un acte dans lequel elle s'obligeait et obligeait ses descendants et ses successeurs, à quelque titre que leur vînt le château, à donner, à cette même époque du 1er mai, une bouillie au miel à ses vassaux, déclarant qu'elle n'aurait pas de repos dans sa tombe si l'on n'observait pas ponctuellement cette religieuse institution.

Cet acte, écrit par un notaire sur parchemin, fut signé par Berthe, scellé du sceau du comte, et déposé dans les archives de la famille.

L'APPARITION

Pendant vingt années, Berthe présida elle-même avec la même bonté et la même magnificence au repas qu'elle avait fondé ; mais enfin, dans le courant de la vingt et unième année, elle mourut en odeur de sainteté, et descendit dans le caveau de ses ancêtres au milieu des larmes



de son mari et des regrets de toute la contrée. Deux ans après, le comte Osmond lui-même, après avoir religieusement observé la coutume fondée par sa femme, mourut

à son tour, et l'unique successeur de la famille fut son fils, le comte Ulrick de Rosenberg, lequel, héritant du cou-



rage d'Osmond et des vertus de Berthe, ne changea rien au sort des paysans, et fit au contraire tout ce qu'il lui fut possible pour l'améliorer.

Mais tout à coup une grande guerre fut déclarée, et de nombreux bataillons ennemis, remontant le Rhin, s'emparèrent successivement des châteaux bâtis sur les rives du fleuve ; ils venaient du fond de l'Allemagne, et c'était l'Empereur qui faisait la guerre aux Burgraves.

Ulrick n'était pas de force à résister ; cependant, comme c'était un chevalier extrêmement brave, il se fût volontiers enseveli sous les ruines de son château, s'il n'eût songé aux malheurs que cette résistance désespérée

allait attirer sur le pays. Dans l'intérêt de ses vassaux, il se retira en Alsace, laissant le vieux Fritz, son intendant,



pour veiller aux domaines et aux terres qui allaient demeurer aux mains de l'ennemi.

Le général qui commandait les troupes qui marchaient



sur ce point se nommait Dominik ; il se logea au château,

qu'il trouva fort à sa convenance, et cantonna ses soldats dans les environs.

Ce général était un homme de basse extraction, qui avait commencé par être simple soldat, et que la faveur du prince, bien plus que son courage et son mérite, avait porté au grade de général.

Je vous dis cela, mes chers enfants, pour que vous ne croyiez pas que j'attaque ceux qui de rien deviennent quelque chose ; au contraire, de ceux-ci j'en fais le plus grand cas lorsqu'ils ont mérité le changement qui s'est fait dans leur destinée ; il y a deux genres d'officiers de fortune : ceux qui arrivent et ceux qui parviennent.

Or, le général n'était qu'un grossier et brutal parvenu : élevé au pain du bivac et à l'eau de la source, comme



pour rattraper le temps perdu, il se faisait servir avec profusion les mets les plus délicats et les vins les plus

recherchés, donnant le reste de ses repas à ses chiens, au lieu d'en faire profiter ceux qui l'entouraient.



Aussi, dès le premier jour de son arrivée au château, fit-il venir le vieux Fritz et lui donna-t-il une liste des



contributions qu'il comptait lever sur le pays, liste tellement exagérée, que l'intendant tomba à ses pieds, le suppliant de ne pas peser d'une façon si dure sur les pau-

vres paysans. Mais pour toute réponse le général lui dit que, comme la chose qui lui était le plus désagréable au monde, c'était d'entendre les gens se plaindre, à la première réclamation qui arriverait jusqu'à lui, il doublerait ses demandes. Le général était le plus fort, il avait le droit du vainqueur, il fallut se soumettre.

On devine qu'avec le caractère connu de M. Dominik, Fritz fut assez mal reçu quand il vint lui parler de la fondation de la comtesse Berthe : le général se prit à rire dédaigneusement, et répondit que c'étaient les vassaux



qui étaient faits pour nourrir leurs seigneurs, et non les seigneurs qui devaient nourrir les vassaux; qu'en conséquence, il invitait les conviés ordinaires de la comtesse Berthe à aller dîner le 1er mai où bon leur semblerait, leur annonçant en tout cas que ce ne serait pas chez lui.

Cette journée solennelle s'écoula donc, pour la première fois depuis vingt-cinq ans, sans avoir vu se rassembler autour de la table hospitalière les joyeux vassaux du domaine de Rosenberg ; mais la terreur qu'inspirait Dominik était si grande, que nul n'osa réclamer. D'ailleurs, Fritz avait accompli les ordres reçus, et les paysans étaient prévenus que les intentions de leur nouveau maître n'étaient pas de suivre les anciennes traditions.

Quant à Dominik, il soupa avec son intempérance habi-



tuelle, et, s'étant retiré dans sa chambre, après avoir posé comme d'habitude des sentinelles dans les corridors et aux portes du château, il se coucha et s'endormit.

Contre la coutume, le général se réveilla au milieu de

la nuit; il avait si bien l'habitude de dormir tout d'un somme, qu'il crut d'abord être arrivé au lendemain matin, mais il se trompait, il ne faisait pas encore jour, et, à travers l'ouverture faite au contrevent, il voyait briller les étoiles au ciel.

D'ailleurs quelque chose d'extraordinaire se passait dans son âme : c'était comme une vague terreur, c'était comme le pressentiment d'une chose surhumaine qui allait arriver. Il lui semblait que l'air frissonnait tout autour de lui comme battu par l'aile des esprits de la nuit; son chien favori, qui était attaché dans la cour juste au-dessous de ses fenêtres, hurla tristement; et à ce cri plaintif



le nouveau propriétaire du château sentit perler sur son front une sueur glacée. En ce moment, minuit commença

de sonner lentement, sourdement, à l'horloge du château; et à chaque coup la terreur de cet homme, qui passait cependant pour un brave, croissait tellement, qu'au dixième coup il ne put supporter l'angoisse qui s'était emparée de lui; et, se soulevant sur son coude, il se prépara à ouvrir la porte et à aller appeler la sentinelle. Mais au dernier tintement, et comme son pied allait toucher le parquet, il entendit la porte, qu'il se rappelait



cependant à merveille avoir lui-même fermée en dedans, s'ouvrir toute seule et rouler sur ses gonds comme si elle n'avait ni serrures ni verrous; puis une lumière pâle se répandit dans l'appartement, et un pas léger, et qui cependant le fit frissonner jusqu'à la moelle des os, parut

s'avancer de son côté. Enfin, au pied du lit apparut une femme enveloppée d'un grand linceul blanc, tenant d'une main une de ces lampes de cuivre comme on a l'habitude



d'en allumer auprès des tombeaux, et de l'autre un parchemin écrit, signé et scellé. Elle approcha lentement, les yeux fixes, les traits immobiles, ses longs cheveux pendant sur les épaules, et quand elle fut près de celui

qu'elle venait chercher, rapprochant la lampe du parchemin, de manière que toute la lumière portât dessus :

« Fais ce qui est écrit là, » dit-elle.

Et elle tint la lampe ainsi rapprochée du parchemin tout le temps nécessaire pour que, de ses yeux hagards,



Dominik pût lire l'acte qui constituait d'une manière irréfragable la fondation à laquelle il avait refusé de se soumettre.

Puis, lorsque cette lecture terrible fut terminée, le fantôme, morne, silencieux et glacé, se retira comme il était venu ; la porte se referma derrière lui, la lumière disparut, et le rebelle successeur du comte Osmond re-

tomba sur son lit où il demeura cloué jusqu'au lendemain matin dans une angoisse dont il avait honte, mais que cependant il essaya vainement de surmonter.

LE PAIN DE MUNITION ET L'EAU CLAIRE

Mais aux premiers rayons du jour le charme s'évanouit, Dominik sauta en bas de son lit, et, d'autant plus furieux



qu'il ne pouvait se dissimuler la terreur qu'il avait éprouvée, il ordonna qu'on fît venir les sentinelles qui, à minuit, étaient de garde dans les corridors et aux portes. Les malheureux arrivèrent tout tremblants, car, au moment

où minuit allait sonner, ils s'étaient sentis pris par un invincible sommeil, et quelque temps après ils s'étaient réveillés sans pouvoir calculer pendant combien de temps ils avaient dormi. Mais heureusement s'étant rencontrés à la porte, ils convinrent entre eux qu'ils avaient fait bonne garde ; et comme ils étaient parfaitement éveillés quand on était venu les relever de faction, ils espérèrent que personne ne s'était aperçu de leur oubli de la discipline. En effet, à toutes les interrogations de leur général, ils



répondirent qu'ils ne savaient pas de quelle femme il voulait parler, et qu'ils n'avaient rien vu ; mais alors l'intendant, qui assistait à l'interrogatoire, déclara à Dominik que ce n'était pas une femme, mais une ombre qui était venue le visiter, et que cette ombre était celle de la com-

tesse Berthe. Dominik fronça le sourcil, mais cependant frappé de ce que lui disait Fritz, il demeura seul avec lui,



et ayant appris de lui que cette coutume avait été rendue obligatoire pour la comtesse Berthe, ses successeurs et les propriétaires du château quels qu'ils fussent, par un acte passé devant notaire, et que cet acte était dans les archives, il ordonna à Fritz d'aller chercher cet acte, et à la première vue il reconnut le parchemin que lui avait mon-



tré l'ombre. Jusque-là, Dominik n'avait eu aucune connaissance de ce parchemin ; car s'il s'était fait représenter avec une grande exactitude les actes qui obligeaient les

autres envers lui, il s'était très-peu inquiété de ceux qui l'obligeaient envers les autres.

Cependant, si positif que fût l'acte, si attentivement qu'il le lût, et quelque instance que lui eût faite Fritz pour qu'il ne négligeât point l'avertissement reçu, Dominik ne voulut tenir aucun compte de ce qui s'était passé, et convoqua le jour même tout son état-major à un grand repas. Ce repas devait être un des plus splendides qu'il eût encore donnés.

En effet, la terreur qu'inspirait Dominik était si grande, qu'à l'heure indiquée, quoique les ordres n eussent été donnés que le matin, la table était servie avec une



somptuosité merveilleuse. Les mets les plus délicats, les vins les plus excellents du Rhin, de France et de Hongrie, attendaient les convives, qui se mirent à table en louant fort la magnificence de leur général. Mais en prenant sa

place, celui-ci pâlit de colère, et s'écria avec un effroyable jurement :

« Quel est l'âne bâté qui a mis près de moi ce pain de munition? »



En effet, près du général était un pain pareil à celui que l'on distribue aux soldats, et comme il en avait lui-même tant mangé dans sa jeunesse.

Tout le monde se regarda avec étonnement, ne comprenant pas qu'il y eût au monde une personne assez hardie pour faire une pareille plaisanterie à un homme aussi fier, aussi vindicatif et aussi emporté que l'était le général.



« Approche, drôle, dit le général au valet qui se trouvait derrière lui, et emporte ce pain. »

Le valet obéit avec tout l'empressement qu'inspire la crainte; mais ce fut vainement qu'il essaya d'enlever le pain de la table.

« Monseigneur, dit-il après avoir fait des efforts inutiles, il faut que ce pain soit cloué à votre place, car je ne puis l'emporter. »

Alors le général, dont la force était reconnue pour égaler celle de quatre hommes, prit le pain à deux mains,



et essaya à son tour de l'enlever; mais il soulevait la table avec le pain, et, au bout de cinq minutes, il tomba sur sa chaise, épuisé de fatigue et la sueur sur le front.

« A boire, drôle, à boire, et du meilleur! dit-il d'une voix irritée et en tendant son verre. Je saurai, je vous en



réponds, qui a pris ce singulier passe-temps; et soyez tranquille, il sera récompensé selon ses mérites. Dînez donc, messieurs, dînez donc; je bois à votre bon appétit. »

Et il porta le verre à ses lèvres; mais aussitôt il cracha ce qu'il avait dans la bouche en s'écriant :

« Quel est le coquin qui m'a versé cet infâme breuvage?

— C'est moi, monseigneur, dit en tremblant le valet, qui tenait encore la bouteille à la main.



— Et qu'y a-t-il dans cette bouteille, misérable?

— Du tokai, monseigneur.

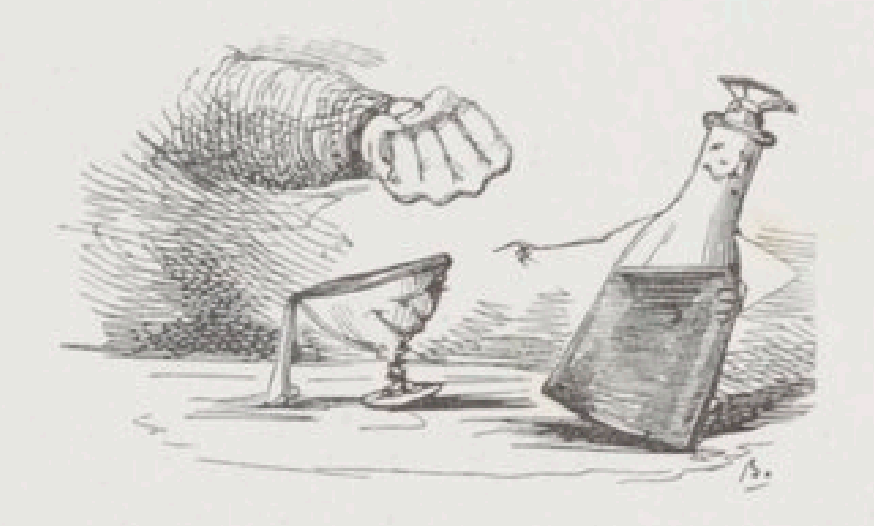
— Tu mens, drôle, car tu m'as versé de l'eau.

— Il faut que le vin se soit changé en eau en passant de la bouteille dans le verre de monseigneur, dit le valet, car j'en ai versé aux deux voisins de monseigneur de la même bouteille qu'à lui, et ces messieurs pourront attester que c'est bien du tokai. »

Le général se retourna vers ses deux voisins, qui confirmèrent ce que venait de dire le domestique.

Alors, Dominik fronça le sourcil : il commençait à comprendre que la plaisanterie était peut-être plus terrible encore qu'il ne l'avait cru au premier instant, car il avait pensé que cette plaisanterie venait des vivants, tandis que, selon toutes les probabilités, elle lui venait des morts.

Alors, voulant s'assurer par lui-même de la vérité, il prit la bouteille de la main du laquais, et versa un verre



de vin de Tokai à son voisin. Le vin avait sa couleur ordinaire, et semblait de la topaze liquide ; alors, de la même bouteille il versa dans son verre ; mais, dans son verre, à mesure qu'il y tombait, le vin prenait la couleur, la transparence et le goût de l'eau.

Dominik sourit amèrement à cette double allusion qui venait d'être faite à la bassesse de son extraction, et ne voulant pas rester près de ce pain noir, qui semblait cloué là pour l'humilier, il fit signe à son aide de camp, qui était un jeune homme de la première noblesse d'Alle-



magne, de changer de place avec lui. Le jeune homme obéit, et le général alla s'asseoir de l'autre côté de la table.

Mais il ne fut pas plus heureux à ce nouveau poste qu'à l'ancien : tandis que sous la main de l'aide de camp le pain se détachait sans difficulté de la table et redevenait du pain ordinaire, tous les morceaux de pain que prenait Dominik se changeaient à l'instant même en pain de munition; et de même, tout au contraire du miracle opéré aux noces de Cana, le vin continuait de se changer en eau.



Alors Dominik, impatienté, voulut au moins manger quelque chose; il étendit le bras vers une grande brochée d'alouettes rôties; mais au moment où il la touchait de la main, les alouettes reprirent leurs ailes, s'envolèrent et s'en allèrent tomber dans la bouche des paysans qui regardaient de loin ce magnifique repas.

Vous jugez si leur étonnement fut grand en voyant l'aubaine qui leur arrivait. Pareil miracle était chose rare; aussi fit-il si grand bruit de par le monde, qu'on dit encore

aujourd'hui d'un homme qui a de folles espérances : *Il croit que les alouettes vont lui tomber toutes rôties dans le bec.*



Quant à Dominik, lequel avait eu l'honneur de donner naissance à ce proverbe, il était furieux ; mais comme il comprit que ce serait vainement qu'il essayerait de lutter contre un pouvoir surnaturel, il déclara qu'il n'avait ni faim ni soif, et qu'il ferait les honneurs du repas, qui,



malgré sa splendeur, fut fort maussade, attendu que les convives ne savaient trop quelle figure y faire.

Le soir même, Dominik annonça qu'il venait de recevoir une lettre de l'Empereur qui lui ordonnait de transporter son quartier général dans un autre endroit. Or, comme selon lui la lettre était très-pressée, il partit à l'instant.



Je n'ai pas besoin de vous dire, mes chers enfants, que la lettre de l'Empereur était un prétexte, et que ce qui faisait que l'illustre vainqueur décampait en si grande hâte, ce n'était pas son respect pour les ordres de Sa Majesté, mais bien la crainte, non-seulement de recevoir, la nuit suivante, une visite de la comtesse Berthe, mais encore pendant tout le temps qu'il resterait dans ce château maudit d'être condamné à l'eau claire et au pain de munition.

A peine fut-il parti, que l'intendant trouva dans une armoire, où la veille il n'y avait rien, un sac d'argent



très-lourd, sur lequel était collé un papier où était écrit ce peu de mots :

« *Pour la bouillie au miel.* »

Le vieillard fut bien effrayé ; mais reconnaissant l'écriture de la comtesse Berthe, il s'empressa d'employer cet argent béni pour le dîner annuel, qui, pour avoir été retardé de quelques jours cette année, n'en fut que plus somptueux.

Et la même chose se renouvela tous les 1er mai ; l'argent était toujours fourni par la comtesse Berthe ; jusqu'à ce que les soldats de l'Empire s'étant retirés, Waldemar de Rosenberg, fils d'Ulrick, revint habiter le château vingt-cinq ans après l'époque où son père l'avait quitté.

WALDEMAR DE ROSENBERG



Le comte Waldemar n'avait point hérité de l'esprit bienveillant de ses ancêtres; peut-être un long exil sur le sol étranger avait-il aigri son caractère; heureusement il avait une femme qui corrigeait, par sa douceur et par sa bonté, ce que l'esprit de son époux avait d'acerbe et de mordant; de sorte qu'à tout prendre, les pauvres paysans, désolés par vingt-cinq ans de guerre, regardèrent comme un bonheur le retour



du petit-fils du comte d'Osmond.

Il y eut plus : comme, malgré l'exil, la tradition du

vœu de la comtesse Berthe s'était perpétuée dans la famille, lorsque arriva le 1er mai, cette époque que les paysans, à chaque changement nouveau, attendaient avec impatience pour juger leurs nouveaux maîtres, la comtesse Wilhelmine obtint de son mari de diriger toute la fête. Et, comme c'était une charmante personne, tout se



passa pour le mieux, et les paysans crurent qu'ils étaient revenus à cet âge d'or du comte Osmond et de la comtesse Berthe, dont leur parlaient si souvent leurs pères.

L'année suivante, la fête eut lieu comme d'habitude; mais cette fois le comte Waldemar n'y assista point, déclarant qu'il regardait comme indigne d'un gentilhomme

de s'asseoir à la même table que ses vassaux. Ce fut donc Wilhelmine seule qui fit les honneurs de la bouillie au miel, et nous devons dire que, pour être privé de la présence de l'illustre propriétaire du château, le repas n'en fut pas plus triste; les paysans ayant déjà pu apprécier que c'était au bon cœur de la comtesse et à l'influence qu'elle avait prise sur son époux qu'ils devaient le bonheur dont ils jouissaient.

Deux ou trois ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels les paysans s'aperçurent de plus en plus qu'il fallait toute la pieuse bonté de Wilhelmine pour leur adoucir sans cesse les éclats de colère de son époux. Son énergique douceur était sans cesse étendue comme un bouclier entre lui et ses vassaux; mais, malheureusement pour eux, le ciel leur enleva bientôt leur protectrice : elle mourut en donnant le jour à un charmant petit garçon que l'on appela Hermann.



Il eût fallu avoir un cœur de pierre pour ne pas regretter cet ange du ciel, que les habitants de la terre avaient baptisé du nom de Wilhelmine; aussi le comte Waldemar

pleura-t-il réellement pendant quelques jours la digne compagne qu'il avait perdue. Mais le cœur du comte



n'était pas habitué aux sentiments tendres, et lorsque, par hasard, il en éprouvait, il ne savait pas les garder longtemps. L'oubli pousse sur les tombes encore plus vite que le gazon : au bout de six mois, le comte Waldemar avait oublié Wilhelmine et pris une seconde femme.



Qui fut la victime de ce second mariage? Hélas! ce fut le pauvre petit Hermann; il était entré dans la vie par une porte tendue de deuil; et, avant de savoir ce que c'est qu'une mère, il put sentir qu'il était orphelin. Sa marâtre, reculant devant les soins qu'il lui faudrait don-

ner à un enfant qui n'était pas le sien, et qui, en qualité d'aîné, hériterait des biens de la famille, le remit aux mains d'une nourrice négligente, qui laissait le petit Hermann des heures entières tout seul et pleurant dans



son berceau, tandis qu'elle allait courir les fêtes, les bals ou les veillées.

LA BERCEUSE

Un soir que, croyant sans doute la nuit moins avancée, elle était restée au jardin à se promener au bras du jar-



dinier, elle entendit tout à coup sonner minuit; et, se rappelant que, depuis sept heures du soir, elle avait

abandonné le petit Hermann, elle rentra précipitamment, et, se glissant à l'aide de l'obscurité, elle traversa la cour sans être vue, atteignit l'escalier, monta, regardant avec inquiétude autour d'elle, assourdissant le bruit de ses pas et retenant son haleine, car, à défaut des reproches que lui épargnaient l'insouciance du comte et la haine de la comtesse, sa conscience lui disait que ce qu'elle faisait là était affreux. Cependant elle se rassura, lorsqu'en approchant de la porte de sa chambre elle n'entendit point les cris de l'enfant; sans doute, à force de pleurer, le pauvre enfant s'était endormi; elle tira donc avec un peu plus de tranquillité la clef de sa poche, l'introduisit avec précaution dans la serrure, et, la faisant



tourner le plus doucement possible, elle poussa lentement la porte.

Mais à mesure que la porte s'ouvrait et que son regard plongeait dans la chambre, la méchante nourrice devenait plus pâle et plus tremblante, car elle voyait une

chose incompréhensible. Quoiqu'elle eût, comme nous l'avons dit, la clef de sa chambre dans sa poche, et qu'elle fût bien certaine qu'il n'en existait point d'autre, une femme était entrée dans la chambre en son absence, et cette femme pâle, morne et sombre, se tenait debout près du petit Hermann, remuant doucement son berceau, tandis que ses lèvres blanches comme le marbre laissaient échapper un chant qui ne semblait pas composé de paroles humaines.

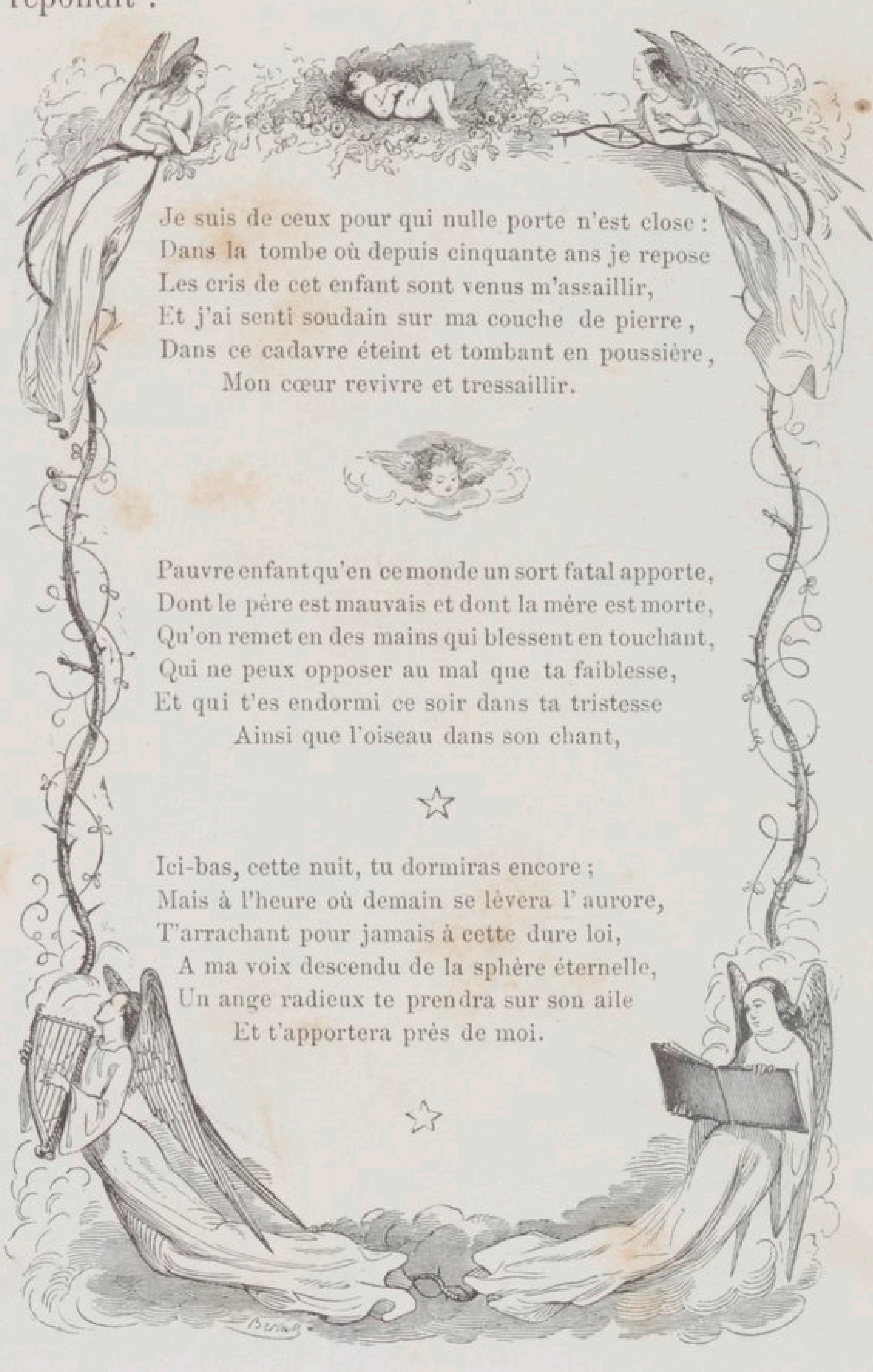
Cependant, quelle que fût la terreur de la nourrice, comme elle croyait avoir affaire à une créature appartenant comme elle à la race des vivants, elle fit quelques pas vers l'étrange berceuse qui semblait ne pas la voir, et qui, toujours immobile, continuait sa monotone et terrible modulation.



« Qui êtes-vous? demanda la nourrice; d'où venez-vous? et comment avez-vous pu pénétrer dans cet

appartement, dont j'avais la clef dans ma poche? »

Alors l'inconnue étendit solennellement le bras, et répondit :



Je suis de ceux pour qui nulle porte n'est close :
Dans la tombe où depuis cinquante ans je repose
Les cris de cet enfant sont venus m'assaillir,
Et j'ai senti soudain sur ma couche de pierre,
Dans ce cadavre éteint et tombant en poussière,
Mon cœur revivre et tressaillir.

Pauvre enfant qu'en ce monde un sort fatal apporte,
Dont le père est mauvais et dont la mère est morte,
Qu'on remet en des mains qui blessent en touchant,
Qui ne peux opposer au mal que ta faiblesse,
Et qui t'es endormi ce soir dans ta tristesse
Ainsi que l'oiseau dans son chant,

☆

Ici-bas, cette nuit, tu dormiras encore ;
Mais à l'heure où demain se lèvera l'aurore,
T'arrachant pour jamais à cette dure loi,
A ma voix descendu de la sphère éternelle,
Un ange radieux te prendra sur son aile
Et t'apportera près de moi.

☆

Et, à ces mots, le fantôme de l'aïeule, car c'était lui, se pencha sur le berceau et embrassa son petit-fils avec une tendresse suprême. L'enfant s'était endormi le sourire sur les lèvres et les joues rosées; mais les premiers rayons du matin, en glissant à travers les vitraux de la fenêtre le trouvèrent pâle et froid comme un cadavre.

Le lendemain, il fut descendu dans le caveau de la famille, et enterré près de l'aïeule.

Mais, rassurez-vous, mes chers petits enfants, le pauvre Hermann n'était pas mort : la nuit suivante, l'aïeule se leva de nouveau, et, le prenant dans ses bras, elle alla le porter au roi des cobolds, qui était un petit génie très-



brave et très-instruit, lequel habitait une grande caverne qui s'étendait jusque sous le Rhin, et qui, sur la recommandation de la comtesse Berthe, voulut bien se charger de son éducation.

WILBOLD DE EISENFELD

La joie de la marâtre fut grande en voyant mourir le seul héritier de la famille Rosenberg; mais Dieu la trompa dans ses espérances : elle n'eut ni fils ni fille, et elle mourut elle-même au bout de trois ans. Waldemar



lui survécut de trois ou quatre années encore, et fut tué



dans une chasse; les uns disaient par un sanglier qu'il

avait blessé, les autres disaient par un paysan qu'il avait fait battre de verges.

Le château de Wistgaw et les propriétés environnantes tombèrent alors en possession d'un parent éloigné nommé Wilbold de Eisenfeld. Celui-là n'était point un méchant



homme, c'était bien pis que cela : c'était un de ces hommes insoucieux de leur âme, qui ne sont ni bons ni mauvais, qui font le bien et le mal sans amour ni haine, écoutant seulement ce qu'on leur dit, et près desquels le dernier qui parle a toujours raison. Brave, du reste, et estimant la bravoure, mais se laissant facilement prendre aux apparences du courage comme il se laissait prendre aux apparences de l'esprit et de la vertu.

Le baron Wilbold vint donc habiter le château du

comte Osmond et de la comtesse Berthe, amenant avec lui une charmante petite fille au berceau, qu'on appelait Hilda. Le premier soin du régisseur actuel fut de mettre



son nouveau seigneur au courant des revenus et des charges attachés à la propriété; au nombre des charges était la bouillie au miel, dont l'usage avait tant bien que mal subsisté jusque-là.



Or, comme le régisseur dit au baron que ses prédécesseurs attachaient une grande importance à cette institu-

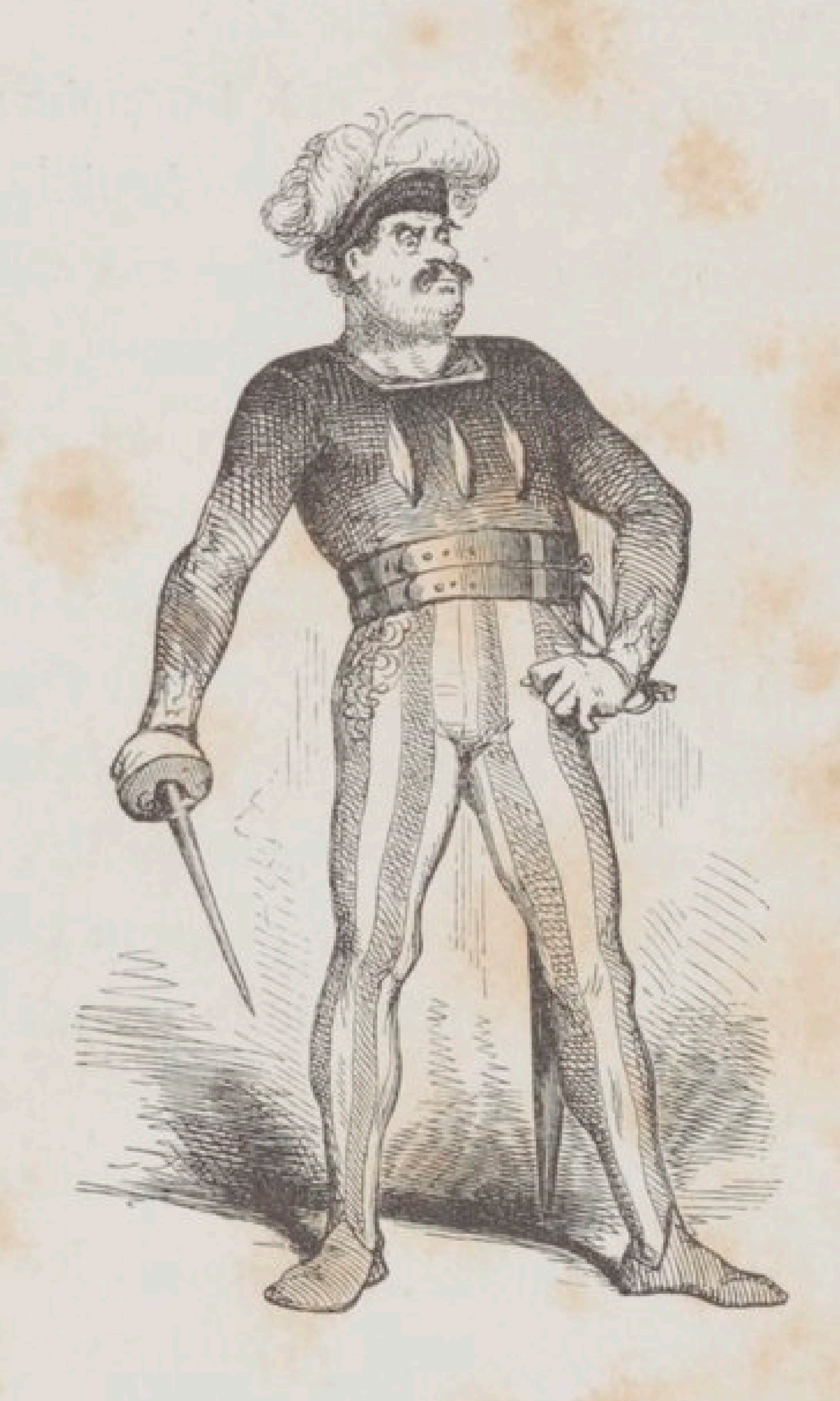
tion, et que lui-même croyait fermement que la bénédiction du Seigneur était attachée à cette coutume, Wilbold non-seulement ne fit aucune observation contraire, mais encore donna l'ordre que, tous les 1er mai, la cérémonie eût lieu avec toute son antique solennité.

Plusieurs années s'écoulèrent, et le baron donnait chaque année une si copieuse et si bonne bouillie, que les paysans, en faveur de cette obéissance aux commandements de la comtesse Berthe, lui passaient tous ses autres défauts, et ses autres défauts étaient nombreux. Il y a plus : quelques autres seigneurs soit par bonté, soit par calcul, adoptèrent l'usage du château de Wistgaw, et fondèrent aussi, pour l'anniversaire de leur fête ou pour celle de leur naissance, des bouillies plus ou moins sucrées. Mais au nombre de ces seigneurs, il en était un que non-seulement le bon exemple ne gagna point, mais encore qui empêchait les autres de le donner ou de le suivre. Cet homme, qui était un des amis les plus intimes du baron, un de ses convives les plus assidus, un de ses conseillers les plus influents, se nommait le chevalier Hans de Warburg.

LE CHEVALIER HANS DE WARBURG

Le chevalier Hans de Warburg était, au physique, une espèce de géant de six pieds deux pouces, d'une force

colossale, toujours armé d'un côté d'une grande épée, qu'à chaque geste de menace qu'il faisait il frappait sur



sa cuisse, et d'un poignard qu'il tirait à chaque moment par manière d'accompagnement à ses paroles.

Au moral, c'était l'homme le plus poltron que la terre

ait jamais porté; et quand les oies de son domaine couraient après lui en sifflant, il se sauvait comme si le diable était à ses trousses.



Or, nous l'avons dit, non-seulement le chevalier Hans n'avait pas adopté l'usage de la bouillie, mais encore il l'avait empêché de s'étendre chez plusieurs de ses voisins sur lesquels il avait quelque influence. Mais ce ne fut pas là tout : enchanté de ses réussites en ce genre, il entreprit de faire renoncer Wilbold à cet antique et respectable usage.

« Pardieu, lui disait-il, mon cher Wilbold, il faut convenir que tu es bien bon de dépenser ton argent à repaître un tas de fainéants qui se moquent de toi avant même qu'ils aient digéré le repas que tu leur donnes.

— Mon cher Hans, répondait Wilbold, j'ai pensé, crois-le bien, plus d'une fois à ce que tu dis là; car, quoi-



que ce repas ne se représente qu'une fois par an, il ne laisse pas que de coûter à lui seul autant que cinquante repas ordinaires. Mais, que veux-tu, c'est une fondation à laquelle, dit-on, est attaché le bonheur de la maison.

— Et qui te conte ces balivernes, mon cher Wilbold? ton vieil intendant, n'est-ce pas? Je comprends; comme il grappille au moins dix écus d'or sur ton festin, il a intérêt que le festin se perpétue.

— Et puis, dit le baron, il y a encore autre chose.

— Qu'y a-t-il?

— Il y a les menaces de la comtesse.

— De quelle comtesse?

— De la comtesse Berthe.

— Tu crois à tous ces contes de grand'mère, toi?

— Ma foi, ils sont avérés; et il y a dans les archives certains parchemins...

— Alors tu as peur d'une vieille femme?

— Mon cher chevalier, dit le baron, je n'ai peur d'aucune créature vivante, ni de toi, ni d'aucun autre; mais j'avoue que j'ai grand'peur de ces êtres qui ne sont ni chair ni os, et qui se donnent la peine de quitter l'autre monde tout exprès pour nous visiter. »

Hans éclata de rire.



« Alors, à ma place, dit le baron, tu ne craindrais rien?



— Je ne crains ni Dieu ni diable! reprit Hans en se redressant de toute sa hauteur.

— Eh bien! soit, dit le baron, au prochain anniversaire, et ce ne sera pas long, car le 1er mai arrive dans quinze jours; je ferai un essai. »

Mais comme de là au 1er mai le baron revit l'intendant, il revint sur sa première résolution, qui était de ne pas donner la bouillie du tout, et ordonna qu'au lieu de donner un festin, on donnât un repas fort ordinaire.

Les paysans, en voyant cette parcimonie à laquelle ils n'étaient point habitués, furent étonnés, mais ne se plaignirent point; ils pensèrent que leur seigneur, ordinai-



rement si généreux à cette occasion, avait cette année des motifs d'être économe.

Mais il n'en fut pas ainsi des êtres qui savent tout et qui présidaient, comme il faut bien le croire, aux destinées des propriétaires du château de Witsgaw; ils firent, pendant la nuit qui suivit ce maigre repas, un tel remue-ménage, que personne ne put dormir dans le château, et que chacun passa la nuit à aller ouvrir les portes et



les fenêtres pour savoir qui battait aux unes et qui frappait aux autres; mais nul ne vit rien, pas même le baron. Il est vrai que le baron tira son drap par-dessus sa tête,

comme vous faites quand vous avez peur, mes chers enfants, et se tint coi et couvert dans son lit.



HILDA

Wilbold, comme tous les caractères faibles, était facile à s'entêter sur certains points; puis, il faut le dire, il avait été encouragé par l'impunité; car ce n'était pas une bien grande punition que de ne pas dormir de toute la nuit. Et si l'on gagnait à cette occasion un millier de florins, c'était encore une bonne affaire faite.

Ainsi donc, encouragé par les exhortations de Hans et ne voulant pas avoir l'air de détruire une si religieuse coutume tout d'un seul coup, le 1er mai suivant il convoqua les paysans comme d'habitude; mais cette fois, se

tenant aux termes du contrat qui fondait une bouillie, et qui ne disait pas un mot du dîner qui le précédait, il fit servir une pure et simple bouillie, sans aucun accompagnement de viande, ni vin, et encore ceux qui avaient le palais exercé crurent-ils remarquer qu'elle était moins sucrée que l'année dernière. Aussi, cette fois, non-seule-



ment le baron Wilbold avait supprimé tous les accessoires du festin, mais encore il avait économisé sur le miel.

Aussi cette fois les visiteurs nocturnes se fâchèrent-ils tout de bon : non-seulement pendant la nuit qui suivit on entendit un vacarme épouvantable dans toute la maison, mais encore le lendemain on trouva les carreaux, les lustres et la porcelaine cassés. L'intendant fit le relevé

du dommage causé par cet accident, et il se trouva qu'il



montait juste à la somme que, dans les temps ordinaires, les châtelains de Witsgaw dépensaient pour le repas du 1er mai.

L'intendant comprit l'allusion, et ne manqua pas de



mettre sous les yeux de Wilbold son compte établi avec une balance égale.

Mais cette fois Wilbold s'était fâché tout de bon. D'ailleurs, quoiqu'il eût entendu l'affreux sabbat qui pendant toute une nuit avait mis le château sens dessus dessous, il n'avait encore vu personne. Il espérait donc que la comtesse, qui n'avait pas reparu depuis la nuit où elle était revenue bercer le petit Hermann, était maintenant morte depuis trop longtemps pour sortir de son tombeau; et puisqu'il fallait, au bout du compte, qu'il lui en coûtât chaque année une somme fixe, il aimait autant que ce fût à renouveler son mobilier qu'à donner à manger à ses paysans. L'année suivante, il se résolut donc à ne rien donner du tout, pas même la bouillie; seulement, comme il comprenait que cette infraction totale aux anciennes coutumes mettrait la comtesse Berthe dans une colère proportionnée à l'offense, il se décida à quitter le château le 28 avril, et à n'y revenir que le 5 mai.

Mais, à cette résolution funeste, il trouva une douce opposition : quinze ans s'étaient écoulés depuis que le baron Wilbold de Eisenfeld avait pris possession du château, et pendant ces quinze ans, cette jolie petite enfant, que nous y avons vue entrer dans son berceau, avait grandi et avait embelli; c'était donc maintenant une charmante jeune fille, douce, pieuse et compatissante, qui, toujours renfermée dans sa chambre, avait pris à ses habitudes solitaires une douce et continuelle mélancolie qui allait admirablement à l'air de son visage et qui s'harmonisait à merveille avec son doux nom de Hilda.

Aussi, rien qu'à la voir le jour se promener dans son jardin, en écoutant le chant des oiseaux qu'elle semblait comprendre, ou la nuit assise à la fenêtre, suivant dans



les nuages, qui de temps en temps l'obscurcissaient, la lune avec laquelle elle semblait parler, les cœurs les plus rebelles sentaient qu'ils pourraient aimer un jour, tandis que les cœurs sensibles sentaient qu'ils aimaient déjà.

Or, quand Hilda apprit que son père était décidé à supprimer cette année la bouillie au miel, elle lui fit,

toujours contenue cependant dans les bornes du respect filial, toutes les observations possibles; mais, ni sa douce voix, ni ses doux regards, ne purent rien sur le cœur du



baron, qu'avaient endurci les mauvais conseils de son ami Hans.

Au jour fixé par lui, il quitta donc le château, déclarant à son intendant que cette sotte coutume de la bouillie au miel durait depuis d'assez longues années, et qu'à partir du 1er mai suivant, il était décidé à abolir cette coutume, non-seulement onéreuse pour lui, mais encore d'un mauvais exemple pour les autres.

Alors Hilda, voyant qu'elle ne pouvait faire revenir son père à de meilleurs sentiments, réunit toutes ses petites

épargnes, et, comme elles montaient justement à la somme qu'aurait dû dépenser le baron, elle prit à pied le chemin des villages qui dépendaient de la baronnie, disant tout haut que son père, forcé de s'absenter, n'avait pu donner cette année la bouillie au miel, mais l'avait chargée de distribuer la somme que coûtait annuellement le repas aux pauvres, aux malades et aux vieillards.



Les paysans la crurent ou firent semblant de la croire; et, comme le dernier repas ne leur avait pas laissé de bien agréables souvenirs, ils furent enchantés de voir se changer un maigre festin en une grande aumône, et bénirent la main par laquelle il plaisait au baron Wilbold d'étendre ses bienfaits sur eux.

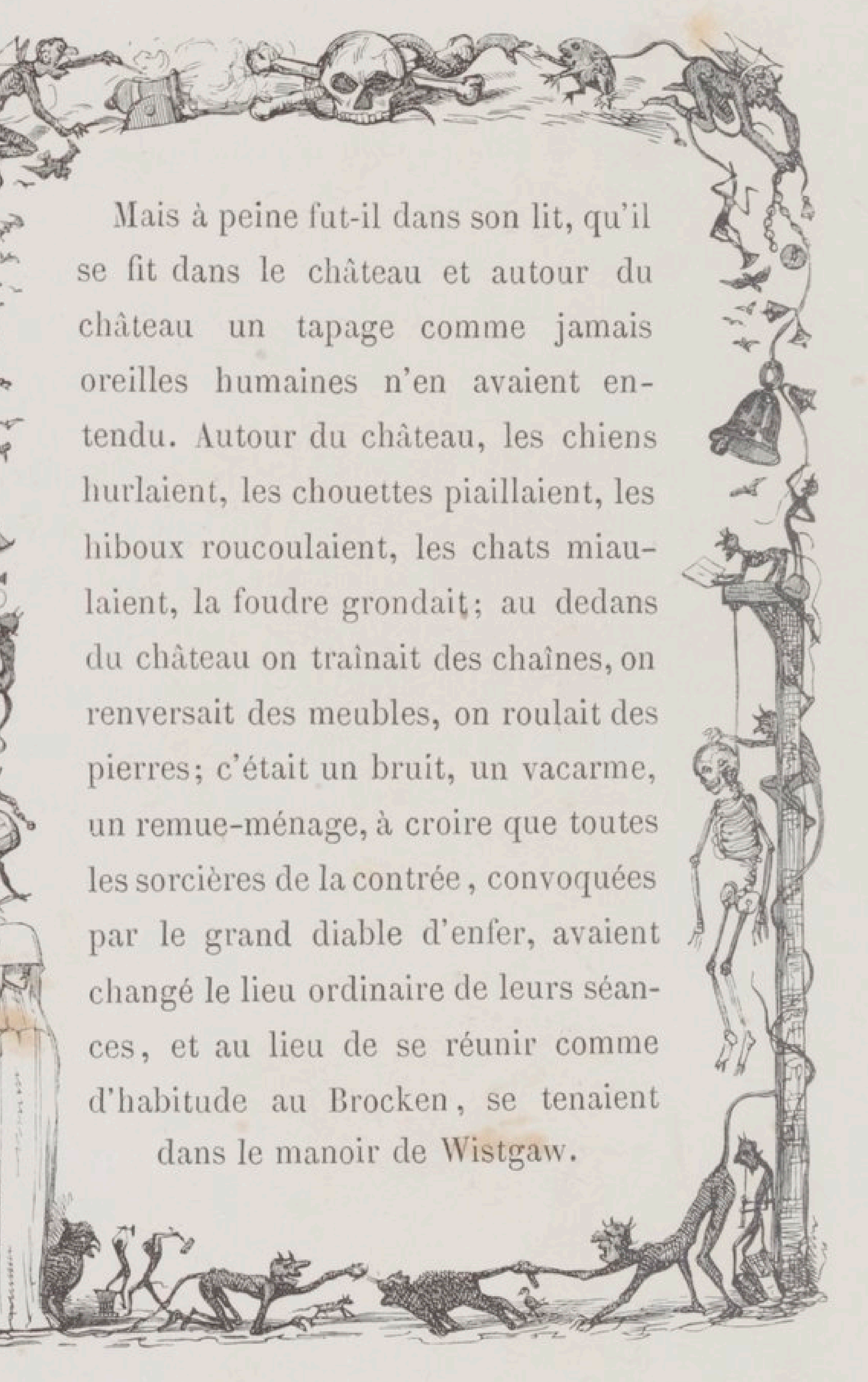
Il n'y avait que les esprits du château qu'on ne pouvait pas tromper, et qui ne se laissaient aucunement prendre au pieux mensonge de la belle Hilda.

LA MAIN DE FEU

Le 4 mai Wilbold revint au château. Son premier soin fut de demander s'il s'était passé quelque chose en son absence; mais comme il apprit que tout avait été tranquille, que ses vassaux ne s'étaient pas plaints, que les esprits n'avaient point fait tapage, il demeura convaincu que sa persistance les avait lassés et qu'il en était débarrassé à jamais. En conséquence, après avoir embrassé sa



fille, et donné les ordres pour le lendemain, il alla se coucher tranquillement.



Mais à peine fut-il dans son lit, qu'il se fit dans le château et autour du château un tapage comme jamais oreilles humaines n'en avaient entendu. Autour du château, les chiens hurlaient, les chouettes piaillaient, les hiboux roucoulaient, les chats miaulaient, la foudre grondait; au dedans du château on traînait des chaînes, on renversait des meubles, on roulait des pierres; c'était un bruit, un vacarme, un remue-ménage, à croire que toutes les sorcières de la contrée, convoquées par le grand diable d'enfer, avaient changé le lieu ordinaire de leurs séances, et au lieu de se réunir comme d'habitude au Brocken, se tenaient dans le manoir de Wistgaw.

A minuit tout bruit cessa, et le silence le plus profond se répandit si bien, que chacun put entendre sonner les

douze heures les unes après les autres. A la dernière, Wilbold, un peu rassuré, sortit la tête de dessous sa couverture et se hasarda à regarder autour de lui. Tout à coup ses cheveux se hérissèrent sur son front, une sueur glacée



coula sur son visage, une main de feu sortait de la muraille en face de son lit, et du bout du doigt, comme avec une plume, traçait sur les sombres parois de la chambre les paroles suivantes :

> Pour obéir au vœu de la comtesse Berthe,
> Dieu, baron de Wilbold, te donnera sept jours,
> Ou sinon, tu verras, artisan de ta perte,
> Le manoir de Wistgaw t'échapper pour toujours.

Puis la main disparut; puis, l'une après l'autre, dans l'ordre où elle avait été tracée, chaque lettre s'effaça; puis enfin, la dernière lettre éteinte, la chambre, qui un

instant avait été éclairée par ce quatrain de flamme, retomba dans la plus profonde obscurité.

Le lendemain, tous les serviteurs du baron, depuis le premier jusqu'au dernier, vinrent lui demander leur



congé, lui déclarant qu'ils ne voulaient plus rester dans le château.

Le comte, qui au fond du cœur avait aussi bonne envie qu'eux de le quitter, leur déclara que, ne voulant pas se séparer de si bons serviteurs, il était décidé à aller habiter un autre domaine, et à abandonner le manoir de Wistgaw aux esprits qui paraissaient vouloir en réclamer la possession.

Le même jour, malgré les pleurs de Hilda, on quitta donc le vieux donjon pour aller habiter le château de Eisenfeld, qui venait au baron de la succession pater-

nelle, et qui était situé à une demi-journée de celui de Wistgaw.

LE CHEVALIER TORALD

Il y avait dans ce moment-là deux nouvelles qui faisaient grand bruit dans le domaine de Rosenberg : la première, c'était le départ du baron de Wilbold de Eisenfeld; la seconde, c'était l'arrivée du chevalier Torald.

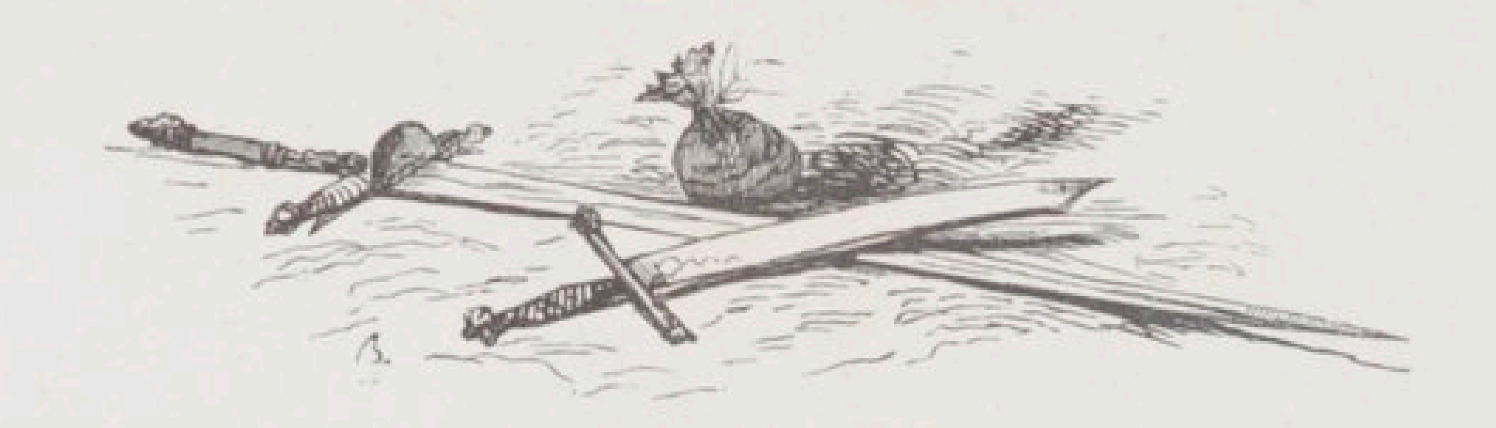
Le chevalier Torald était un beau jeune homme de vingt et un à vingt-deux ans, qui avait déjà, quoique



bien jeune encore, comme on le voit, parcouru les principales cours d'Europe, où il avait acquis une grande réputation de courage et de courtoisie.

En effet, c'était un cavalier des plus accomplis, et l'on racontait sur son éducation des choses merveilleuses : on

disait que, tout enfant, il avait été confié au roi des Nains, qui lui-même, étant un prince très-savant en toutes choses, avait juré d'en faire un seigneur accompli. Il lui avait donc appris à lire les manuscrits les plus anciens, à parler toutes les langues vivantes et même les langues mortes, à peindre, à jouer du luth, à chanter, à monter à cheval, à faire des armes et à jouter; puis, lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, et que le roi son tuteur le vit arriver au point de perfection en toute chose auquel il avait désiré l'amener, il lui avait donné le fameux cheval Bucéphale, qui ne se lassait jamais; la fameuse lame du chevalier Astolphe, qui renversait de



leurs arçons tous ceux qu'elle touchait avec sa pointe de diamant; et enfin la fameuse épée Durandal, qui brisait comme verre les armures les plus fortes et les mieux conditionnées. Puis, à ces présents déjà fort précieux il avait ajouté un don plus recommandable encore : c'était celui d'une bourse dans laquelle il y avait toujours vingt-cinq écus d'or.

On comprend le bruit que l'arrivée d'un si pieux chevalier fit dans la contrée; mais presque aussitôt après avoir traversé le village de Rosenberg, monté sur son bon cheval, armé de sa bonne lance et ceint de sa bonne



épée, il avait disparu, et personne n'en avait plus entendu parler.

Il va sans dire que ce mystère n'avait fait qu'augmenter dans les environs la curiosité qui s'attachait au chevalier.

On disait bien qu'on l'avait vu le soir se balancer devant le château de Wistgaw, sur une barque qui, malgré le cours rapide du Rhin, se tenait immobile comme si elle

eût été à l'ancre. On disait bien qu'on l'avait aperçu, un luth à la main sur la pointe d'un haut rocher, qui s'élevait



en face des fenêtres de Hilda, et sur lequel jusque-là les faucons, les gerfauts et les aigles avaient seuls posé leurs serres. Mais tous ces récits n'étaient que de vagues rumeurs, et personne ne pouvait dire positivement avoir rencontré le chevalier Torald depuis le jour où, armé de toutes pièces et monté sur son cheval, il avait traversé le village de Rosenberg.

LES CONJUREURS D'ESPRITS

La main de feu, comme vous l'avez vu, mes chers petits amis, avait donné au baron de Wilbold sept jours pour se repentir; mais celui-ci, toujours poussé par les mauvais



conseils du chevalier Hans de Warburg, était bien résolu de ne pas revenir sur ses pas, et, pour s'affermir dans cette résolution, il avait décidé qu'il passerait les trois derniers jours en fêtes et en orgies. Ce qui lui donnait d'ailleurs un prétexte, c'était la célébration du jour anniversaire de la naissance de sa fille, qui tombait justement le 8 de mai : Hilda était née dans le mois des roses.

Au reste, le chevalier Hans avait un motif pour venir plus souvent qu'il ne l'avait jamais fait chez son ami, le baron de Wilbold; il était devenu fort amoureux de la belle Hilda, et, quoiqu'il eût quarante-cinq ans au moins, c'est-à-dire trois fois l'âge de la jeune fille, il ne s'ouvrit



pas moins à son ami de ses projets d'alliance.

Celui-ci n'avait jamais trop compris toutes les délica-

tesses de cœur sur lesquelles ordinairement les jeunes filles établissent leurs rêves de tristesse ou de joie, de douleur ou de félicité ; il avait pris sa femme sans l'aimer, ce qui ne l'avait pas empêché de se trouver parfaitement heureux en ménage, car la comtesse était une sainte femme. Il ne pensait donc pas que Hilda eût besoin d'a-



dorer son mari pour être heureuse à son tour avec lui. A ces réflexions venaient se joindre la grande admiration qu'il avait pour le courage de Hans, la connaissance parfaite qu'il avait de sa fortune, qui était au moins égale à la sienne ; et, enfin, l'habitude qu'il avait prise d'avoir pour convive le joyeux et bavard chevalier, lequel l'amusait beaucoup avec ses éternels récits de combats, de tournois et de duels dans lesquels, bien entendu, il avait toujours obtenu l'avantage.

Il n'avait donc ni accepté ni refusé l'ordre du chevalier; mais cependant il lui avait laissé comprendre qu'il lui ferait plaisir en essayant de plaire à Hilda, ce qui ne serait probablement pas difficile à un brave, galant et spirituel chevalier comme lui.

A partir de ce moment, le chevalier Hans avait donc redoublé de soins et d'attentions pour la gracieuse dame

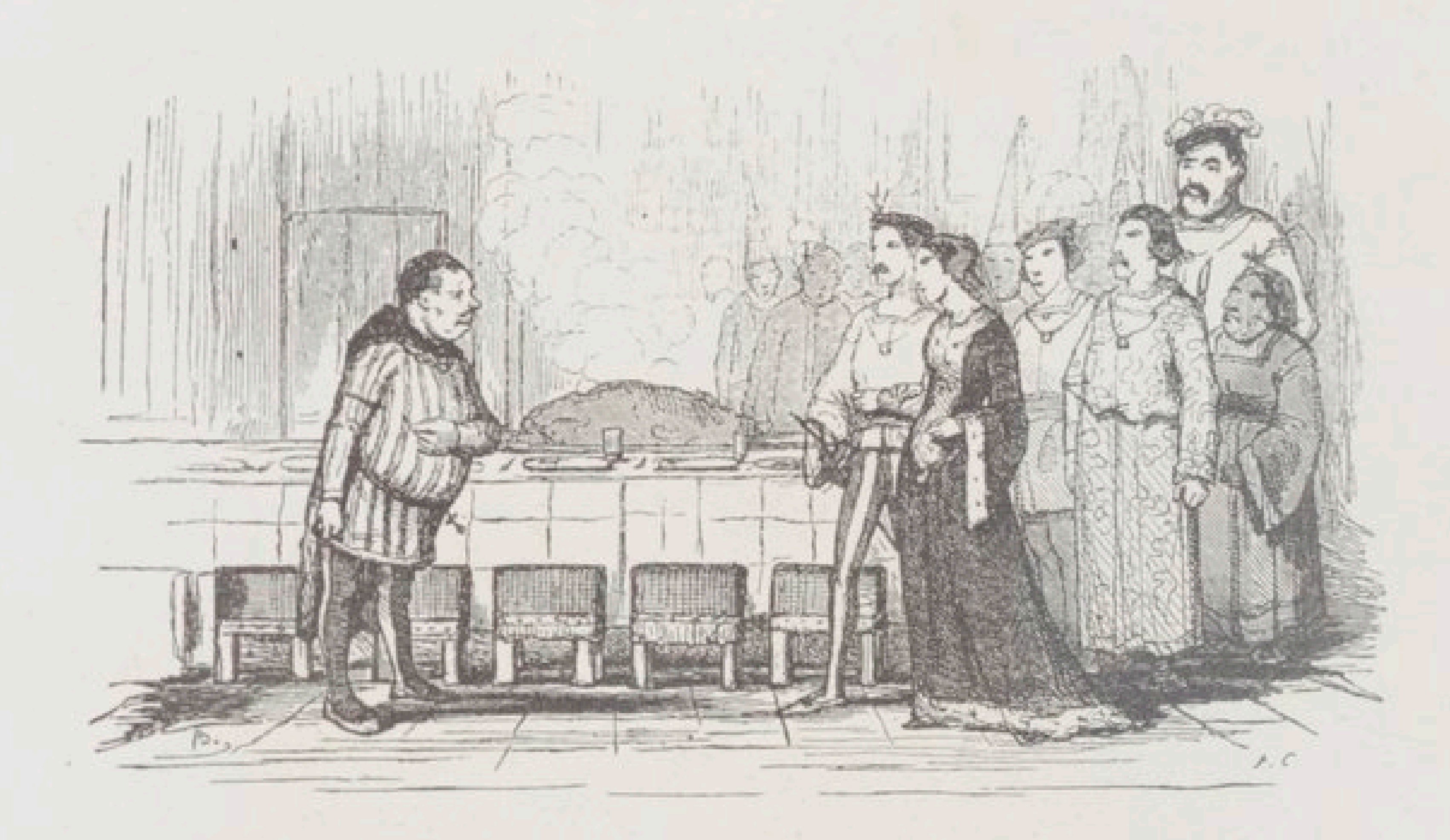


de ses pensées, laquelle avait reçu toutes ses démonstrations d'amour avec sa retenue et sa modestie habituelle, et comme si elle ignorait complétement dans quel but les compliments de Hans lui étaient adressés.

Le cinquième jour après l'apparition de la main de feu était donc le jour anniversaire de la naissance de Hilda, et, selon les projets de passer les trois jours suivants en fête, le baron Wilbold avait invité tous ses amis à un

grand dîner; et, comme on le pense bien, il n'avait pas oublié dans ses invitations son bon et inséparable compagnon, le chevalier Hans de Warburg.

Les convives étaient réunis, on venait de passer dans



la salle à manger, et chacun allait prendre à la table la place qui lui était destinée, lorsqu'on entendit le bruit du cor, et que le majordome annonça qu'un chevalier venait



de se présenter à la porte du château de Eisenfeld, demandant l'hospitalité.

« Pardieu! dit le baron, voilà un gaillard qui a bon nez. Allez lui dire qu'il est le bienvenu, et que nous l'attendons pour nous mettre à table. »

Cinq minutes après, le chevalier entra.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, aux cheveux noirs et aux yeux bleus, se présentant avec une aisance qui indiquait que dans ses voyages il avait l'habitude de recevoir l'hospitalité des plus hauts seigneurs.

Sa haute mine frappa à l'instant même tous les convives, et le baron Wilbold, voyant à qui il avait affaire, voulut, comme à son hôte, lui offrir sa propre place. Mais l'inconnu dénia cet honneur, et, après avoir répondu à



l'invitation du baron Wilbold par un compliment plein de courtoisie, il prit à la table une des places secondaires.

Personne ne connaissait le chevalier, et chacun l'étudiait avec curiosité. Hilda seule tenait les yeux baissés, et

quelqu'un qui l'eût regardée au moment où le chevalier apparaissait sur le seuil de la porte, aurait pu remarquer qu'elle rougissait.

Le repas était somptueux et bruyant; les vins surtout n'étaient point ménagés. Le baron Wilbold et Hans se faisaient remarquer à la courtoisie avec laquelle ils se portaient et se rendaient les santés.



Il était bien difficile que le dîner se passât sans qu'il fût question des apparitions du château de Wistgaw.

Le chevalier Hans se mit à railler le baron sur les terreurs que lui inspiraient les apparitions, terreur qu'il avouait avec toute la franchise d'un homme courageux.

« Pardieu! mon cher chevalier, dit le baron, j'aurais bien voulu vous voir à ma place, quand cette terrible main de feu écrivait sur la muraille ce fameux quatrain, dont je n'ai pas oublié une seule syllabe.

— Illusions! reprit Hans. Rêves d'un esprit frappé. Je ne crois pas aux fantômes, moi.

— Vous n'y croyez pas, parce que vous n'en avez pas encore vu; mais si vous en voyez quelqu'un, que direz-vous?

— Je le conjurerais, dit Hans en frappant bruyamment sur sa grande épée, de manière qu'il ne reparût jamais



en ma présence; je vous en réponds.

— Eh bien, dit le baron Wilbold, une proposition, Hans?

— Laquelle?

— Conjure l'esprit de madame la comtesse Berthe, de manière qu'elle ne revienne jamais dans le château de Wistgaw, et demande-moi ce que tu voudras.

— Ce que je voudrai?

— Oui, répondit le baron.

— Prends garde! dit en riant le chevalier.

— Conjure l'esprit de la comtesse Berthe, et demande hardiment.

— Et quelque chose que je te demande tu me l'accorderas?

— Foi de chevalier.

— Même la main de la belle Hilda?

— Même la main de ma fille.

— Mon père! dit la jeune châtelaine avec l'accent d'un léger reproche.

— Ma foi! ma chère Hilda, reprit le baron que quelques verres de tokai et de braunberger avaient échauffé; ma foi! j'ai dit ce que j'ai dit. Chevalier Hans, je n'ai qu'une parole : conjure l'esprit de la comtesse Berthe, et ma fille est à toi.

— Et accorderez-vous pareille récompense, sire baron, demanda le jeune étranger, à celui qui accomplira l'entreprise lorsque le chevalier Hans aura échoué?

— Lorsque j'aurai échoué! s'écria Hans. Ah çà! vous supposez donc que j'échouerai?

— Je ne le suppose pas, chevalier, répondit l'inconnu avec un accent de voix si parfaitement doux, qu'on eût dit que ses paroles sortaient de la bouche d'une femme.

— Vous en êtes sûr, voulez-vous dire alors! Corbleu! monsieur l'inconnu, dit le chevalier en grossissant sa voix, savez-vous que c'est fort impertinent ce que vous me dites là?

— En tout cas, la question que j'adresse à messire

Wilbold de Eisenfeld ne peut porter aucun préjudice à vos projets de mariage, seigneur chevalier, puisque ce n'est qu'après que vous aurez échoué qu'un autre se présentera.

— Et quel est cet autre qui se présentera pour accomplir une entreprise où le chevalier Hans aura échoué ?

— Moi ! dit l'inconnu.

— Mais, dit le baron, pour que j'acceptasse votre offre toute courtoise qu'elle est, mon cher hôte, il faudrait d'abord que je susse qui vous êtes.

— Je suis le chevalier Torald, » dit le jeune homme.

Le nom s'était répandu dans toute la contrée d'une façon si avantageuse, qu'à ce nom tous les convives se levèrent pour saluer celui qui venait de se faire connaître ;



Wilbold ne crut même pas pouvoir se dispenser de faire un compliment courtois au jeune homme.

« Chevalier, dit-il, si jeune que vous soyez, votre nom est déjà si avantageusement connu, qu'une alliance avec vous serait un honneur pour les plus fières maisons. Mais je connais le chevalier Hans depuis vingt ans, tandis que j'ai l'honneur de vous voir pour la première fois. Je ne pourrais donc, en tout cas, accepter l'offre que vous me faites, qu'en soumettant votre proposition à l'approbation de ma fille. »

Hilda rougit jusqu'au blanc des yeux.

« Je me suis toujours promis, dit Torald, de ne prendre pour épouse qu'une femme dont j'aurais la certitude d'être aimé. »

Depuis que le chevalier s'était nommé, Hans gardait le plus profond silence.

« Eh bien, chevalier, dit le baron, puisque vous soumettez la chose à l'approbation de ma fille, et puisque vous laissez la priorité de l'épreuve à mon ami Hans, je ne vois pas pourquoi, sauf plus profond examen de votre famille, je ne vous donnerais pas même parole qu'à lui.

— Ma famille marche de pair avec les premières familles d'Allemagne, messire baron; il y a même plus, ajouta le chevalier Torald en souriant, et je vais vous annoncer une nouvelle dont vous ne vous doutez pas, c'est que nous sommes quelque peu parents.

— Nous, parents! s'écria Wilbold avec étonnement.

— Oui, messire, répondit Torald, et nous éclaircirons

tout cela plus tard. Pour le moment, il n'est question que d'une chose, c'est de conjurer l'esprit de la comtesse Berthe.

— Oui, reprit Wilbold; j'avoue que c'est l'affaire que je suis le plus pressé de voir terminer.

— Eh bien, dit Torald, que le chevalier Hans tente l'épreuve cette nuit, et moi je la tenterai la nuit prochaine.

— Parbleu, dit Wilbold, voilà ce qui s'appelle parler, et j'aime qu'on mène les affaires avec cette rondeur. Chevalier Torald, vous êtes un brave jeune homme, touchez là. »



Et Wilbold tendit au chevalier une main que celui-ci serra en s'inclinant.

Hans gardait toujours le plus morne silence.

Wilbold se retourna de son côté, et vit avec étonnement qu'il était très-pâle.



« Eh bien! camarade Hans, lui dit-il, voilà une proposition faite pour te plaire; et puisque tout à l'heure tu avais tant de hâte de te trouver en face des esprits, tu dois remercier le chevalier Torald qui t'offre l'occasion de les voir cette nuit même.

— Oui, certainement, dit le chevalier, certainement; mais ce sera inutile et j'aurai perdu mon temps, les esprits ne viendront pas.

— Vous vous trompez, chevalier Hans, répondit Torald du ton d'un homme qui est sûr de son fait, ils viendront. »

Hans devint livide.

« Après cela, dit Torald, si vous voulez me céder votre tour, chevalier Hans, j'accepterai avec reconnaissance,

et j'essuierai le premier feu des fantômes; peut-être seront-ils moins terribles à une seconde épreuve qu'à une première.

— Ma foi! chevalier, dit Hans, passer le premier ou le second, cela m'est absolument égal, et si vous tenez à passer le premier...

— Non pas, non pas, dit Wilbold; je maintiens les choses comme il a été convenu. Gardez vos rangs, messieurs. Hans, ce soir; le chevalier Torald, demain, et ainsi donc... »



Il remplit son verre et le leva.

« A la santé des conjureurs d'esprits! » dit-il.

Chacun fit raison au baron. Mais celui-ci s'aperçut à son grand étonnement, que la main du chevalier Hans tremblait en portant son verre à sa bouche.

« C'est bien ! dit Wilbold; après le dîner nous partirons. »

Le pauvre chevalier Hans était pris comme une souris dans une souricière.

Il avait d'abord, en s'engageant à entreprendre l'affaire, cru s'en tirer par une de ses fanfaronnades habituelles : il comptait faire semblant d'entrer dans le château et passer la nuit aux environs, puis le lendemain raconter tout à loisir le combat terrible qu'il avait livré aux esprits.

Mais il n'en était plus ainsi; l'affaire avait pris, grâce au défi porté par le chevalier Torald, un caractère de gravité qui indiquait à Hans que, soit par son ami, soit par son rival, il ne serait plus perdu de vue. En effet, après le dîner, le baron Wilbold se leva, annonçant qu'il allait accompagner lui-même le chevalier Hans, et que, pour qu'il n'y eût, ni de sa part, ni de celle du chevalier Torald, lieu à aucune réclamation, il l'enfermerait à la clef dans la chambre à coucher, et mettrait son cachet sur la porte.

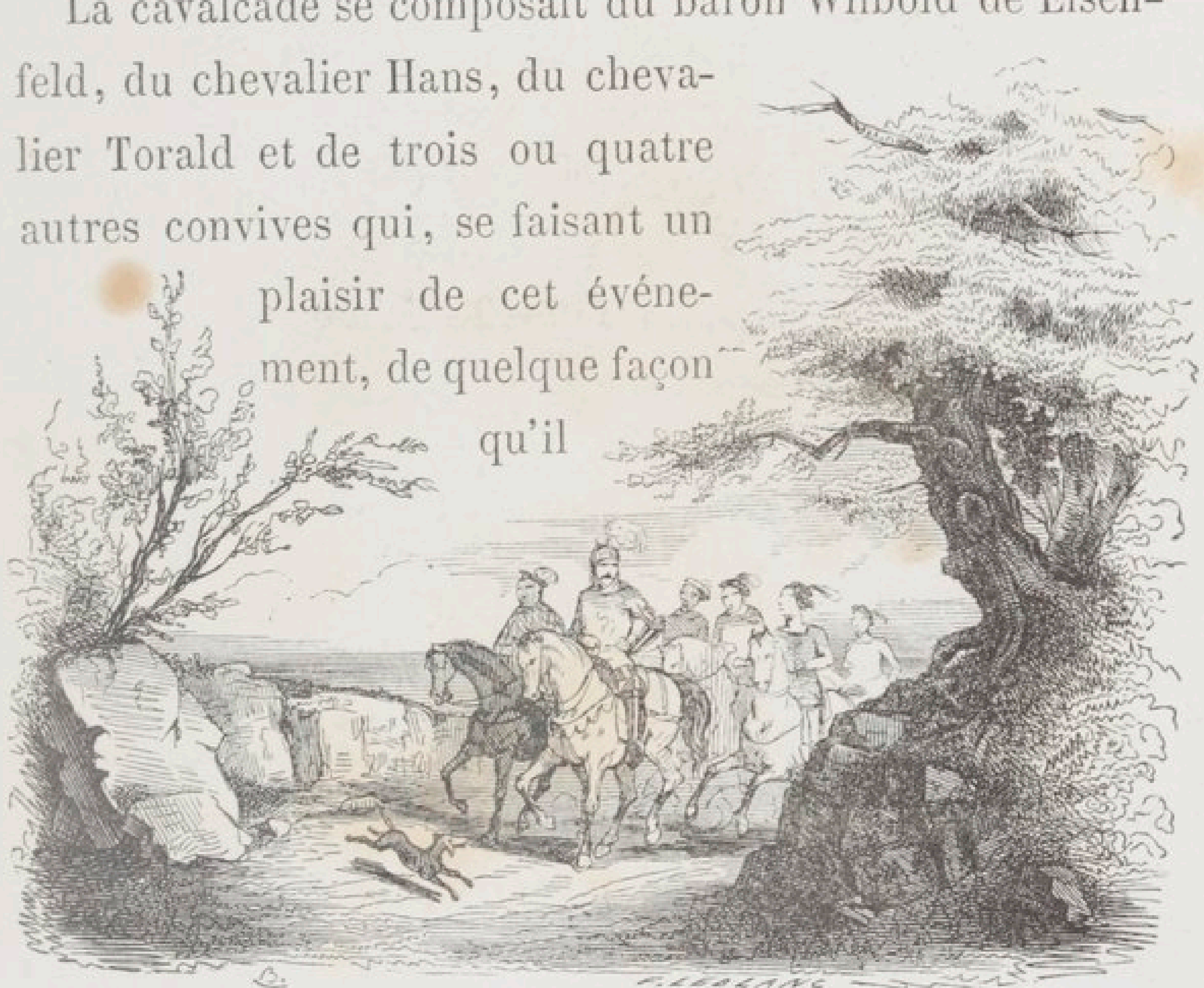
Il n'y avait pas à reculer. Hans demanda seulement la permission d'aller prendre sa cuirasse et son casque, afin d'être en état de résister à l'ennemi, si l'ennemi se présentait : cette permission lui fut accordée.

Hans passa donc chez lui, et s'arma de pied en cap,



puis on s'achemina vers le château de Witsgaw.

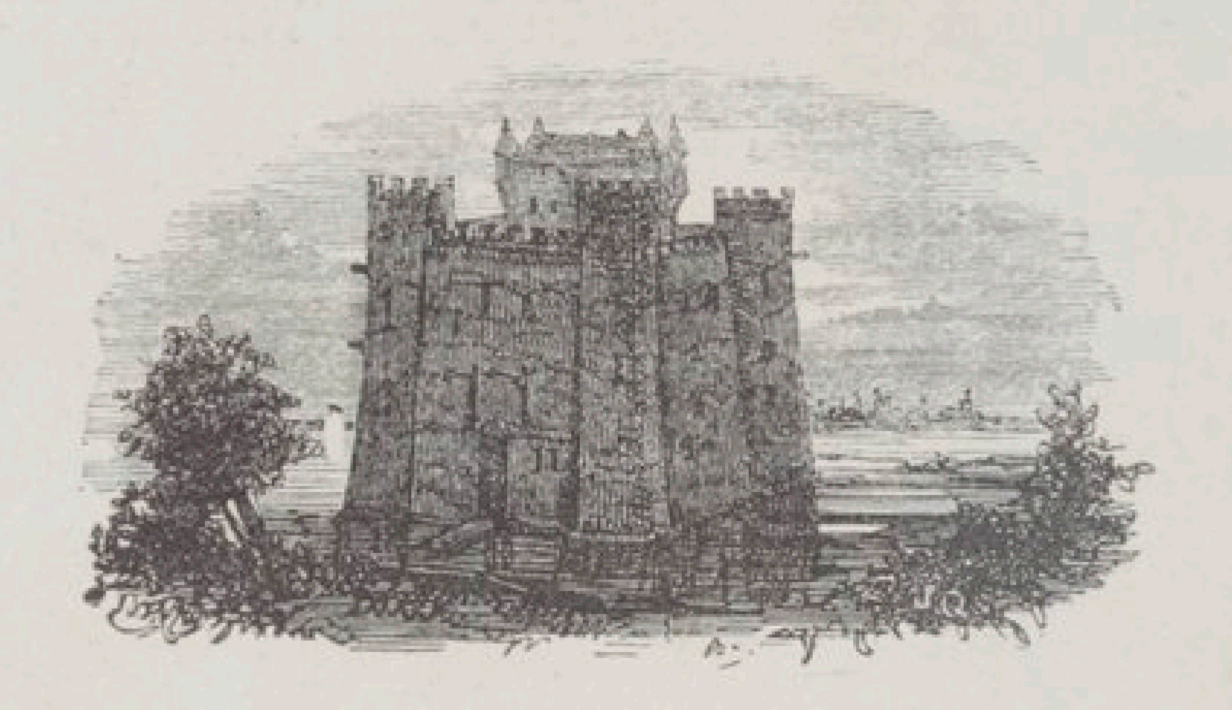
La cavalcade se composait du baron Wilbold de Eisenfeld, du chevalier Hans, du chevalier Torald et de trois ou quatre autres convives qui, se faisant un plaisir de cet événement, de quelque façon qu'il



tournât, devaient en attendre le résultat dans une métairie appartenant au baron de Wilbold, et située à une demi-lieue du château.

On arriva à Witsgaw vers les neuf heures du soir : c'était le moment favorable pour entreprendre l'affaire.

Hans était fort inquiet au dedans de lui-même, mais il faisait contre fortune bon cœur, et se conservait d'assez ferme apparence. Tout, au château, était plongé dans l'obscurité la plus profonde, et, comme le silence n'en était pas troublé par le moindre bruit, il semblait un spectre lui-même.



On entra dans le vestibule désert, on traversa les grandes salles tendues de sombres tapisseries et les corridors sans fin; enfin la porte de la fatale chambre à coucher s'ouvrit. Cette chambre était froide, calme et silencieuse comme le reste du château.

On fit un grand feu dans la cheminée, on alluma le lustre et les candélabres, puis on souhaita le bonsoir au chevalier Hans, et le baron Wilbold, ayant fermé la porte à clef, mit les scellés dessus avec une bande de papier et deux cachets à ses armes.



Après quoi chacun cria une dernière fois bonne nuit au prisonnier, et s'en alla coucher dans la métairie.

Hans, resté seul, pensa d'abord à s'en aller par la fenêtre; mais il n'y avait pas moyen, la fenêtre donnait sur un précipice que l'obscurité de la nuit faisait paraître plus profond encore.

Il sonda les murs : les murs rendirent partout un son

mat et sourd, indiquant qu'il n'y avait aucune porte cachée dans les murailles.



Bon gré, mal gré, il fallait rester. Le chevalier Hans tâta si toutes les pièces de son armure étaient solidement attachées, si son épée était à son côté, si son poignard sortait bien du fourreau, et si la visière de son casque jouait à loisir; après quoi, voyant que de ce côté tout était pour le mieux, il s'assit dans le grand fauteuil en face de la cheminée.

Cependant les heures s'écoulaient sans que rien apparût, et le chevalier Hans commençait à se rassurer. D'abord il avait réfléchi que, puisque la muraille ne présentait aucune porte secrète; que, puisque la porte principale était fermée, les revenants auraient autant de peine à entrer qu'il en avait, lui, à sortir. Il est vrai qu'il avait en-

tendu dire que les revenants s'occupaient peu de ces sortes de clôtures, et passaient très-bien sans dire gare à travers les murailles et les trous des serrures; mais enfin c'était toujours pour lui une sécurité.

Nous devons dire pour l'honneur du chevalier Hans qu'il commençait même à s'endormir, lorsqu'il lui sembla entendre un grand bruit dans le tuyau de la cheminée; il jeta aussitôt un fagot sur le feu qui commençait à s'éteindre, pensant rôtir les jambes des revenants, s'ils se décidaient à descendre par cette route. Le feu, en effet, flamba

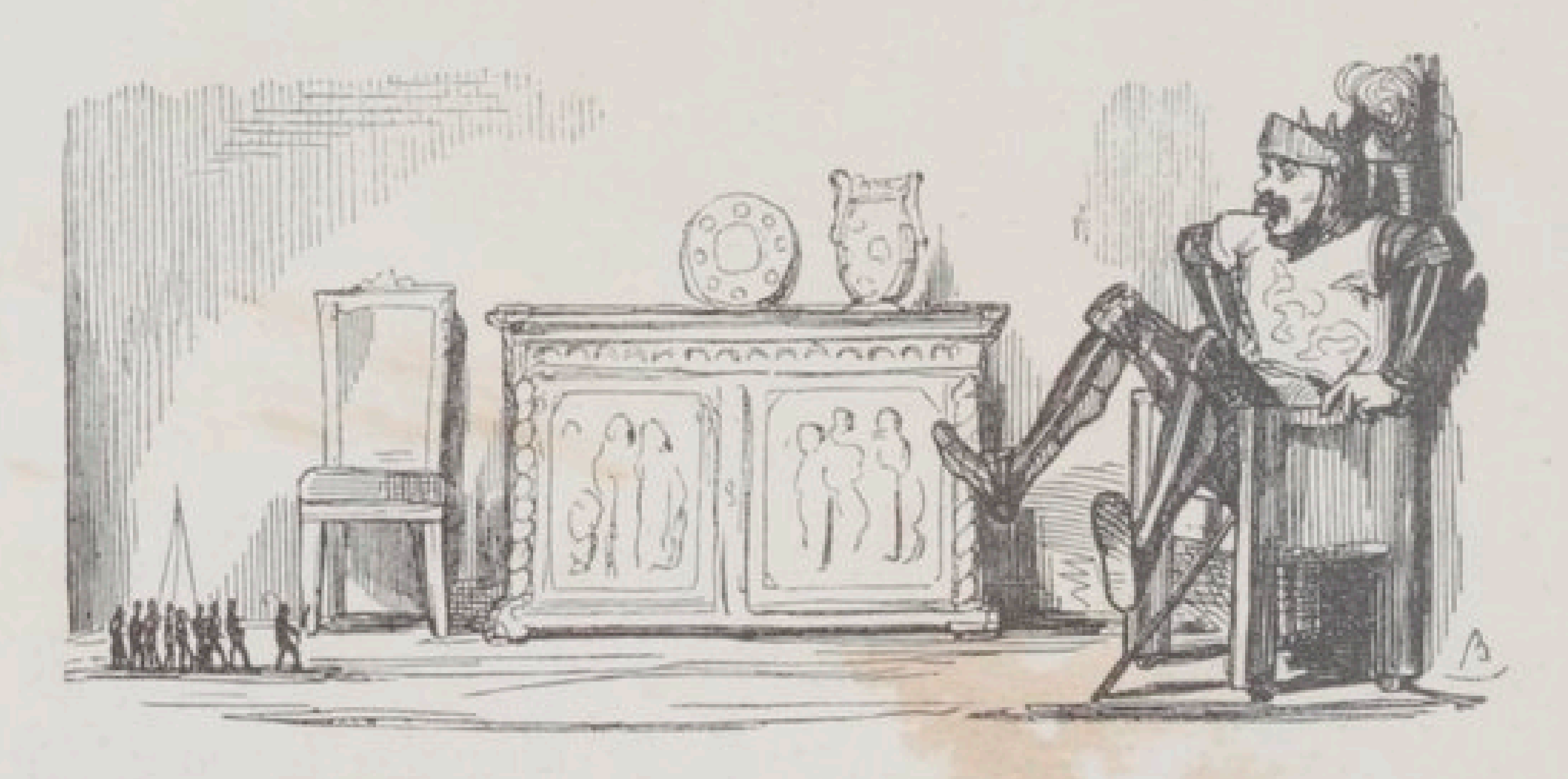


de nouveau et montait contre la plaque tout en chantant et en petillant, lorsque tout à coup le chevalier Hans vit sortir de la cheminée le bout d'une planche large d'un pied à peu près, qui se mouvait et s'allongeait sans qu'on pût distinguer ceux qui la faisaient mouvoir. La planche descendait toujours lentement et de biais, et, arrivant à

toucher le sol, se trouva placée comme une espèce de pont au-dessus des flammes. Au même instant sur ce pont se mirent à glisser, comme sur une montagne russe, une multitude de petits nains, conduits par leur roi qui, armé de toutes pièces comme le chevalier Hans, semblait les conduire à la bataille.



A mesure qu'ils descendaient, Hans reculait avec son fauteuil à roulettes, de sorte que, lorsque le roi et son armée furent rangés en bataille devant la cheminée, Hans



était arrivé à l'autre bout de la chambre, empêché par la muraille seule d'aller plus loin, et qu'il se trouvait entre eux un grand espace libre.

Alors le roi des nains, après avoir conféré à voix basse avec ses officiers généraux, s'avança seul dans l'espace.



« Chevalier Hans, dit-il alors d'un ton de voix ironique, j'ai entendu plus d'une fois vanter ton grand courage, il est vrai que c'est par toi-même ; mais comme un vrai chevalier ne doit pas mentir, j'ai dû être convaincu que tu disais la vérité. En conséquence, il m'est venu dans l'esprit de te défier en combat singulier; et ayant appris que tu avais vaillamment offert au baron de Wilbold de conjurer l'esprit qui revient dans son château, j'ai obtenu de cet esprit, qui est de mes amis intimes, de me laisser prendre sa place cette nuit. Si tu es vainqueur, l'esprit par ma voix s'engage à abandonner le château et à ne plus reparaître; si tu es vaincu, tu avoueras franchement ta défaite, et tu céderas la place au chevalier Torald, que je n'aurai sans doute pas grand'peine à vaincre, car je ne l'ai jamais entendu se vanter d'avoir pourfendu personne. En conséquence, et comme je ne doute pas que tu n'acceptes le défi, voici mon gant. »

Et, à ces mots, le roi des nains jeta fièrement son gant aux pieds du chevalier.

Pendant que le roi des nains faisait son discours d'une petite voix claire, le chevalier Hans l'avait regardé attentivement, et s'étant assuré qu'il n'avait guère plus de six pouces et demi de haut, il commençait à se rassurer, car

un pareil adversaire ne lui paraissait pas fort à craindre; il ramassa donc le gant avec une certaine confiance, et le mit sur le bout de son petit doigt pour l'examiner.



C'était un gant à la Crispin, taillé dans une peau de rat musqué, et sur lequel avaient été cousues avec une grande habileté de petites écailles d'acier.

Le roi des nains laissa Hans examiner le gant tout à son aise; puis, après un instant de silence : « Eh bien, chevalier, dit-il, j'attends la réponse. Acceptes-tu ou refuses-tu le défi ? »

Le chevalier Hans jeta de nouveau les yeux sur le champion qui se présentait pour le combattre et qui n'atteignait pas à la moitié de sa jambe, et, rassuré par sa petite taille :

« Et à quoi nous battrons-nous, mon petit bonhomme? dit le chevalier.

— Nous nous battrons chacun avec nos armes, toi avec ton épée, et moi, dit-il, avec mon fouet.

— Comment! vous avec votre fouet?

— Oui, c'est mon arme ordinaire; comme je suis petit, il faut que j'atteigne de loin. »

Hans éclata de rire.



« Et vous vous battrez contre moi, dit-il, avec votre fouet?

— Sans doute. N'avez-vous pas entendu que je vous ai dit que c'était mon arme?

— Et vous n'en prendrez pas d'autre?

— Non.

— Vous vous y engagez?

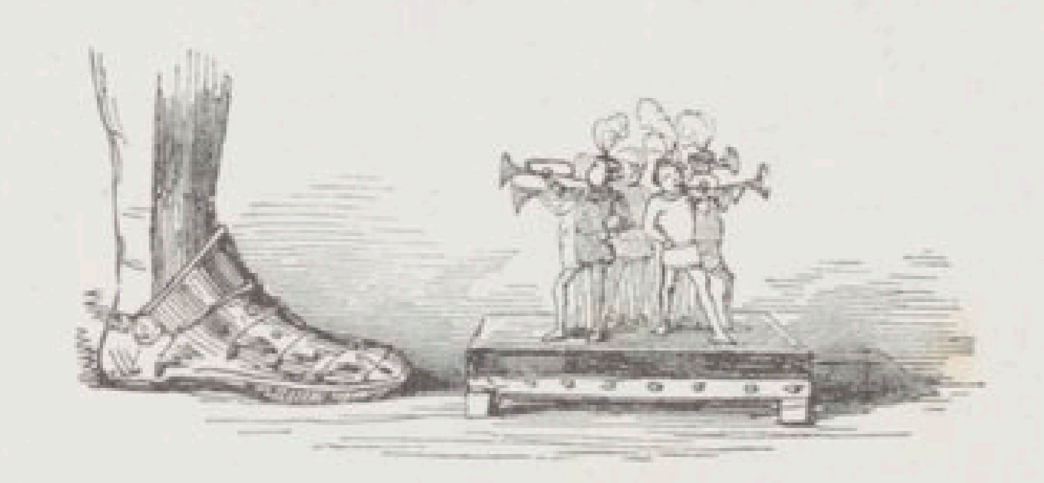
— Foi de chevalier et de roi.

— Alors, dit Hans, j'accepte le combat. »

Et il jeta à son tour son gant aux pieds du roi.

« C'est bien, dit le roi, qui fit un bond en arrière pour ne pas être écrasé. Sonnez, trompettes! »

En même temps, douze trompettes, qui étaient montés sur un petit tabouret, sonnèrent une fanfare belliqueuse,



pendant laquelle on apporta au roi des nains l'arme avec laquelle il devait combattre.

C'était un petit fouet dont le manche était formé d'une seule émeraude. Au bout de ce manche s'attachaient cinq chaînes d'acier longues de trois pieds, au bout desquelles brillaient des diamants de la grosseur d'un pois : sauf la valeur de la matière, l'arme du roi des nains ressemblait donc fort à un de ces martinets avec lesquels on bat les habits.

Le chevalier Hans, de son côté, plein de confiance dans sa force, tira son épée.

« Quand vous voudrez ! dit le roi au chevalier.

— A vos ordres, sire, » dit Hans.

Aussitôt les trompettes firent entendre un air plus guerrier encore que le premier, et le combat commença.

Mais aux premiers coups qu'il reçut, le chevalier comprit qu'il avait eu tort de mépriser l'arme de son adver-

saire. Tout couvert qu'il était d'une cuirasse, il ressentait les coups de fouet comme s'il eût été nu, car partout où frappaient les cinq diamants, ils enfonçaient le fer comme ils eussent fait d'une pâte molle. Hans, au lieu de se défendre, se mit donc à crier, à hurler, à courir autour de



la chambre, à sauter sur les meubles et à monter sur le lit, poursuivi de tous côtés par le fouet de l'implacable roi des nains, tandis que l'air guerrier que sonnaient les trompettes, s'appropriant à la circonstance, avait changé de mesure et de caractère pour devenir un galop.

C'est ce même galop, mes chers enfants, que notre



grand musicien Auber a retrouvé et a placé, sans rien dire, dans le cinquième acte de *Gustave*.



Après cinq minutes de cet exercice, le chevalier Hans tomba à genoux et demanda grâce.

Alors le roi des nains remit le fouet aux mains de son écuyer, et prenant son sceptre :



« Chevalier Hans, lui dit-il, tu n'es qu'une véritable femme ; ce n'est donc point une épée et un poignard qui te conviennent, c'est une quenouille et un fuseau. »

Et, à ces mots, il le toucha de son sceptre. Hans sentit qu'il se faisait un grand changement sur sa personne ; les



nains éclatèrent de rire, et tout disparut comme une vision.

LE CHEVALIER A LA QUENOUILLE

Hans regarda d'abord autour de lui, il était seul.

Alors il regarda sur lui, et son étonnement fut grand.

Il était vêtu en vieille femme : sa cuirasse était devenue un jupon de molleton à raies ; son casque, une cornette : son épée, une quenouille ; et son poignard, un fuseau.



Vous comprenez, mes chers enfants, que, comme sous ce nouveau costume, le chevalier Hans avait conservé sa barbe et ses moustaches, le chevalier Hans était fort grotesque et fort laid.

Lorsqu'il se vit accoutré ainsi, le chevalier Hans fit une grimace qui le rendit plus grotesque et plus laid encore ;



mais il lui vint dans l'idée de se déshabiller et de se mettre au lit, de cette façon il ne resterait aucune trace de ce qui s'était passé. Il posa donc sa quenouille sur le fauteuil, et voulut se mettre à dénouer sa cornette ; mais aussitôt la quenouille s'élança du fauteuil où elle était



placée, et lui donna de si bons coups sur les doigts, qu'il fut obligé de faire face à ce nouvel adversaire.

Hans voulut d'abord se défendre ; mais la quenouille s'escrima si bien, qu'il fut obligé, au bout d'un instant, de fourrer ses mains dans ses poches.

Alors la quenouille reprit tranquillement sa place à son côté, et le chevalier Hans eut un moment de répit.



Il en profita pour examiner son ennemi.

C'était une honnête quenouille, ressemblant à toutes les quenouilles de la terre, si ce n'est que, plus élégante que les autres, elle était terminée à son extrémité supérieure par une petite tête grimaçante et moqueuse, qui semblait tirer la langue au chevalier.

Le chevalier fit semblant de sourire à la quenouille, tout en se rapprochant de la cheminée, et, prenant son



temps, il saisit la quenouille par le milieu du corps et la jeta au feu.

Mais la quenouille ne fut pas plutôt dans le foyer, qu'elle se redressa toute en flamme, et se mit à courir après le chevalier, qui, cette fois, fut non-seulement battu, mais encore allait être brûlé, lorsqu'il demanda grâce.



Aussitôt la flamme s'éteignit, et la quenouille se replaça modestement à sa ceinture.

La situation était grave : le jour commençait à paraître, et le baron Wilbold, le chevalier Torald et les autres ne pouvaient tarder à venir. Hans ruminait dans son esprit comment il pourrait se débarrasser de la quenouille maudite, lorsque l'idée lui vint de la jeter par la fenêtre.

Il s'approcha donc de la croisée tout en chantonnant, pour ne donner aucun soupçon à la quenouille, et

l'ayant ouverte comme pour regarder le paysage et respirer l'air frais du matin, il saisit tout à coup son étrange adversaire, le jeta dans le précipice et referma la fenêtre; tout à coup il entendit le bruit d'une vitre cassée, et se retourna vers la seconde croisée; la quenouille, précipitée par une fenêtre, était rentrée par l'autre.

Mais cette fois la quenouille, qui deux fois avait été prise en traître, était furieuse; elle tomba sur Hans, et à grands coups de tête elle lui meurtrit tout le corps. Hans poussait de véritables hurlements.



Enfin, Hans étant tombé anéanti dans le fauteuil, la quenouille eut pitié de lui, et revint se replacer à sa ceinture.

Alors, Hans pensa qu'il désarmerait peut-être la colère de son ennemi en faisant quelque chose pour elle, et il se mit à filer.



La quenouille aussitôt parut fort satisfaite; sa petite tête s'anima, elle cligna des yeux de plaisir, et elle se mit de son côté à murmurer une petite chanson.

En ce moment Hans entendit du bruit dans le corridor et voulut cesser de filer; mais ce n'était pas l'affaire de la quenouille, qui lui donna de tels coups sur les doigts, que force lui fut de continuer sa besogne.

Cependant les pas se rapprochaient et s'arrêtaient devant la porte; Hans était furieux d'être surpris sous un pareil costume et dans une pareille occupation, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Au bout d'un instant, en effet, la porte s'ouvrit, et le baron Wilbold, le chevalier Torald, et les trois ou quatre autres personnes qui les accompagnaient, restèrent stupéfaits du singulier spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Hans, qu'ils avaient quitté vêtu d'une armure de chevalier, était habillé en vieille femme avec une quenouille et un fuseau.

Les nouveaux arrivants éclatèrent de rire. Hans ne savait où se fourrer.



« Pardieu ! dit le baron de Wilbold, il paraît que les esprits qui t'ont apparu avaient l'esprit jovial, camarade Hans, et tu vas nous raconter ce qui t'est arrivé.

— Voici ce que c'est, répondit Hans qui espérait s'en tirer à l'aide d'une gasconnade, voici ce que c'est ; c'est un pari. »

Mais à ce moment la quenouille, qui voyait qu'il allait mentir, lui donna un si violent coup sur les ongles, qu'il poussa un cri.

« Quenouille maudite ! » murmura-t-il; puis il reprit :

« C'est un pari que j'ai fait; pensant que comme le revenant était une femme, il était inutile de l'attendre avec d'autres armes qu'une quenouille et un fuseau. »

Mais en ce moment, malgré le regard suppliant que Hans jetait à la quenouille, celle-ci se rebiffa et recommença à lui taper sur les ongles, de telle façon, que Wilbold lui dit :

« Tiens, camarade Hans, je vois que tu mens, et que voilà pourquoi la quenouille te bat. Dis-nous la vérité, et la quenouille te laissera tranquille. »

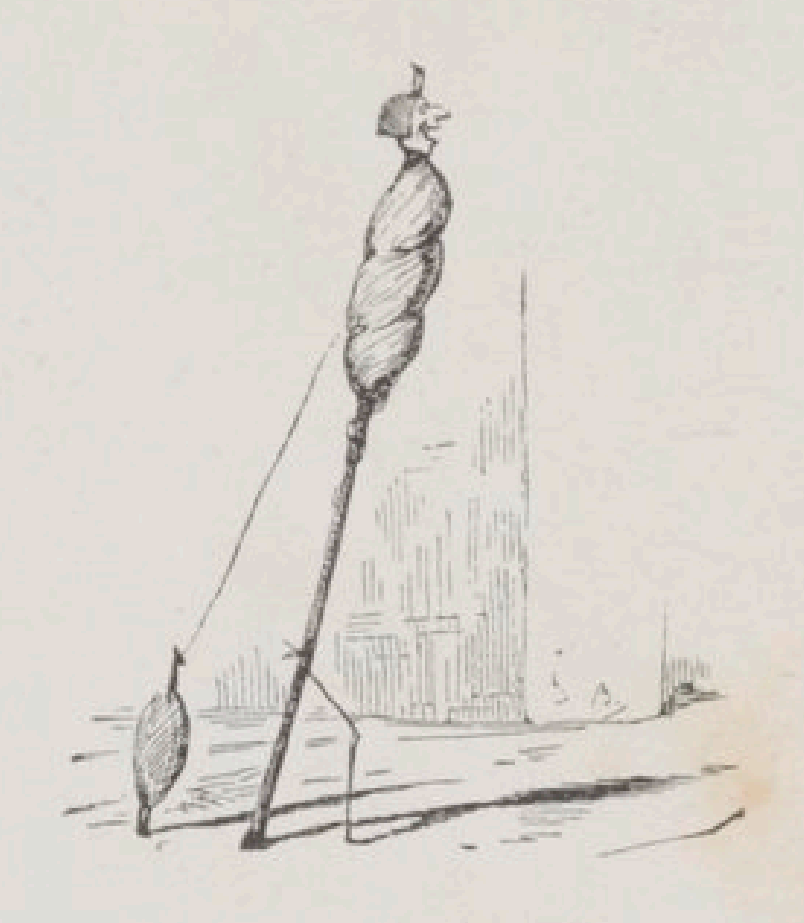


Et, comme si elle avait compris ce que venait de dire le baron, la quenouille lui fit une grande révérence,

accompagnée d'un signe de tête qui voulait dire qu'il était dans la vérité.

Force fut donc à Hans de raconter ce qui s'était passé dans tous ses détails. Il voulait bien, de temps en temps encore, s'écarter de la vérité et broder quelque épisode en faveur de son courage; mais alors la quenouille, qui se tenait tranquille tant qu'il ne mentait pas, lui tombait dessus dès qu'il mentait, et cela de telle façon, qu'il était obligé de rentrer à l'instant même dans le sentier de la vérité dont il s'était momentanément écarté.

Le récit achevé d'un bout jusqu'à l'autre, la quenouille fit une révérence moqueuse à Hans et un salut parfaitement poli au reste de la société, et s'en alla par la porte, en sautillant sur sa queue, et emmenant son fuseau qui la suivait comme un enfant suit sa mère.



Quant au chevalier Hans, lorsqu'il fut bien certain que la quenouille s'était éloignée, il s'enfuit par la même

porte et alla, au milieu des huées de tous les polissons qui le prenaient pour un masque, se cacher dans son château.



LE TRÉSOR

La nuit suivante, c'était au chevalier Torald de veiller; mais celui-ci se prépara à cette entreprise nocturne avec autant d'humilité et de recueillement que Hans avait mis de fanfaronnade et de légèreté.

Comme le chevalier Hans, il fut conduit, enfermé et scellé dans la chambre; mais il n'avait voulu prendre aucune arme, disant que contre les esprits toute résistance humaine était inutile, les esprits venant de Dieu.



Donc aussitôt qu'il fut seul, il fit dévotement sa prière, et attendit, assis dans le fauteil, que l'esprit voulût bien lui apparaître.

Il attendait depuis quelques heures ainsi, les yeux fixés vers la porte et sans qu'il vît rien d'extraordinaire, lorsque tout à coup derrière lui il entendit un léger bruit et sentit qu'on lui touchait légèrement l'épaule.



Il se retourna : c'était l'ombre de la comtesse Berthe.

Mais loin que le jeune homme parût effrayé, il lui sourit comme à une ancienne amie.

« Torald, lui dit-elle, tu es devenu ce que j'espérais, c'est-à-dire un bon, un brave, un pieux jeune homme; sois donc récompensé comme tu le mérites. »

Et à ces mots, lui faisant signe de la suivre, elle s'avança du côté de la muraille, et l'ayant touchée du doigt, la muraille s'ouvrit et découvrit un grand trésor que le comte Osmond avait autrefois caché là, lorsqu'il avait été forcé par la guerre de quitter le château.

« Ce trésor est à toi, mon fils, dit la comtesse; et pour qu'on ne te le conteste pas, personne que toi ne pourra ouvrir la muraille, et le mot avec lequel tu l'ouvriras est le nom de ta bien-aimée Hilda. »

Et, à ces mots, la muraille se referma si hermétiquement, qu'il était impossible d'en voir la soudure.

Après quoi, l'ombre ayant adressé au chevalier un dernier sourire et un gracieux signe de tête, elle disparut comme une vapeur qui se serait évanouie.

Le lendemain Wilbold et ses compagnons entrèrent dans la chambre, et trouvèrent le chevalier Torald paisiblement endormi dans le grand fauteuil.

Le baron réveilla le jeune homme, qui ouvrit les yeux en souriant.

« Ami Torald, dit Wilbold, j'ai fait un rêve cette nuit.

— Lequel? demanda Torald.

— J'ai rêvé que tu ne t'appelais point Torald, mais Hermann ; que tu étais le petit-fils du comte Osmond, qu'on t'avait cru mort, quoique tu ne le fusses pas, et que ta grand'mère Berthe t'était apparue cette nuit pour te découvrir un trésor. »

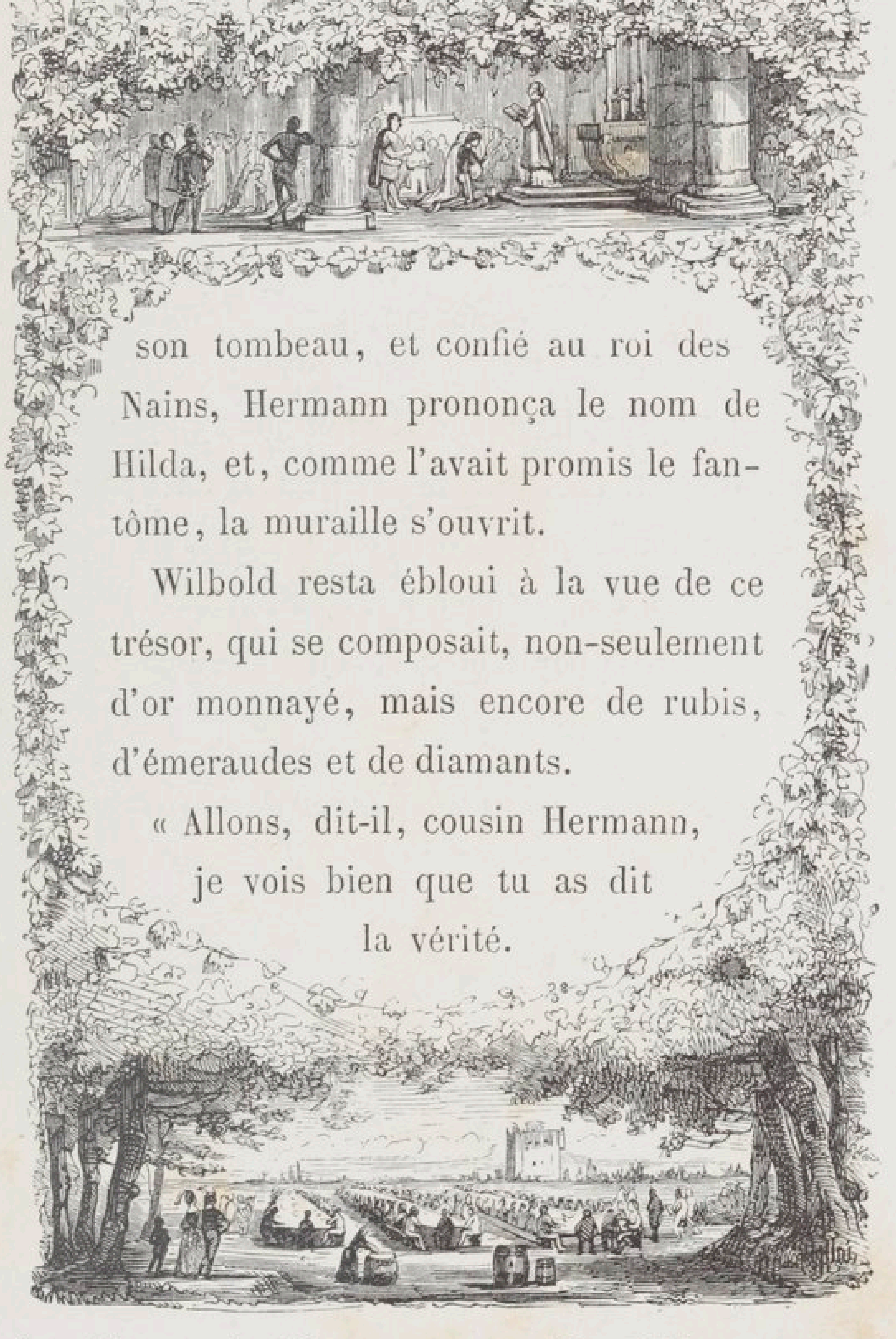


Torald comprit que ce rêve était une révélation du ciel pour que le baron Wilbold de Eisenfeld ne conservât aucun doute.

Il se leva donc sans rien répondre, et, faisant à son tour signe au baron de le suivre, il s'arrêta devant la muraille.

« Votre rêve ne vous a point trompé, messire Wilbold : je suis bien cet Hermann que l'on a cru mort. Ma grand'mère Berthe m'est bien apparue cette nuit, et m'a effectivement découvert le trésor ; et la preuve : la voici. »

Et à ces mots, Hermann, car c'était effectivement le pauvre enfant que la comtesse Berthe avait repris dans



son tombeau, et confié au roi des Nains, Hermann prononça le nom de Hilda, et, comme l'avait promis le fantôme, la muraille s'ouvrit.

Wilbold resta ébloui à la vue de ce trésor, qui se composait, non-seulement d'or monnayé, mais encore de rubis, d'émeraudes et de diamants.

« Allons, dit-il, cousin Hermann, je vois bien que tu as dit la vérité.

Le château de Wistgaw et ma fille Hilda sont à toi; mais à une condition.

— Laquelle? demanda Hermann avec anxiété.

— C'est que tu te chargeras, tous les 1er de mai, de donner aux paysans de Rosenberg et des environs la bouillie de la comtesse Berthe. »

Hermann accepta, comme on le comprend bien, la condition avec reconnaissance.

CONCLUSION

Huit jours après, Hermann de Rosenberg épousa Hilda de Eisenfeld; et, tant que le château resta debout, ses descendants donnèrent généreusement et sans interruption, tous les ans au 1er mai, aux habitants de Rosenberg et des environs, la bouillie de la comtesse Berthe.

ALEXANDRE DUMAS.



MONSIEUR LE VENT

ET

MADAME LA PLUIE

I

A peu près dans le temps que le bon roi Robert chantait au lutrin, vivait en Bretagne un pauvre meunier appelé Jean-Pierre, qui ne possé-

dait pour tout bien que son moulin, une méchante cabane et un jardin potager, où il plantait des choux et des carottes. Jean-Pierre avait du malheur. Souvent il voyait d'autres moulins qui tournaient sur les collines du voisinage, tandis que le vent ne soufflait pas de son côté; la pluie tombait dans le fond de la vallée, tandis que les légumes de son jardin dépérissaient par la sécheresse, malgré la peine qu'il prenait de les arroser. Comme il n'avait pas beaucoup d'esprit, Jean-Pierre ne faisait que répéter :

« Hélas! monsieur le Vent, ne voulez-vous donc pas souffler sur mon moulin! et vous, madame la Pluie, ne tomberez-vous pas dans mon jardin, afin que je puisse gagner ma vie? »

Mais ses lamentations ne servaient à rien; le vent ne les écoutait point, et la pluie ne s'en souciait guère. Pour se désennuyer, le meunier épousa une jolie paysanne nommée Claudine, aussi pauvre que lui, mais active et bonne ménagère. Claudine nettoya la chaumière, raccommoda le linge, remit de l'ordre dans la maison, éleva des poules et porta les œufs au marché; enfin son ménage commençait à prospérer un peu, lorsqu'elle devint



mère d'un garçon, qui reçut le nom de Pierrot. Ce que Claudine avait amassé depuis son mariage suffisait à peine pour acheter un berceau, des langes et tout ce qui est nécessaire à une mère et à son enfant : elle y dépensa jusqu'à son dernier écu. Pour comble de malheur, elle tomba malade, et il fallut appeler le médecin du village. Jean-Pierre négligea son travail pour donner des soins à Claudine, car il n'avait pas de quoi payer une garde, et ces pauvres gens se trouvèrent tout à coup dans une misère affreuse.

Un soir qu'il veillait près de sa femme et de son enfant, qui dormaient tous deux, Jean-Pierre se mit à réfléchir sur sa triste position :



« Si tous mes maux, pensa-t-il, n'accablaient que moi seul, je ne me plaindrais pas ; je suis assez robuste pour

endurer le froid et la faim; mais ma femme aurait besoin de feu, de bons aliments, de médicaments pour se guérir, et je n'ai point de bois à mettre dans la cheminée, ni de viande pour faire du bouillon, ni l'argent nécessaire pour aller chez le pharmacien. J'aime mieux ma Claudine et son enfant que tous les trésors de la terre, ainsi je ne regrette point d'avoir épousé une fille aussi pauvre que moi; mais, au moins, si le vent voulait donc souffler sur mon moulin, je me tirerais d'embarras. »

Comme il disait ces mots, Jean-Pierre vit la flamme de la chandelle qui vacillait, et il entendit la girouette rouillée qui tournait sur le toit de la chaumière. Le vent commençait à souffler. Le meunier courut bien vite à son moulin. Il donna du grain à la meule pour toute la nuit; il délia le frein qui retenait les ailes, et aussitôt le moulin tourna et se mit à moudre le blé, et à le changer en son et en farine. Jean-Pierre revint ensuite auprès de sa femme qui continuait à dormir, et il se frotta les mains en songeant à l'heureuse nouvelle qu'il aurait à lui apprendre à son réveil.

Cependant la girouette rouillée gémissait avec plus de force; la chandelle faillit s'éteindre, et il fallut la mettre derrière un rideau, car il y avait tant de trous et de crevasses à la chaumière, que des courants d'air y entraient de tous côtés. La fenêtre était ébranlée, la porte remuait sur ses gonds, et la cendre de la cheminée volait à travers la chambre. Au milieu du tapage de la tempête, Jean-

Pierre crut entendre les voix des esprits du Vent chuchoter des paroles à ses oreilles :

« Sifflons, disaient ces esprits, sifflons par ce carreau cassé. Tâchons d'arracher le papier qui le bouche. — Gémissons, gémissons par ce trou. — Accrochons-nous au chaume de cette masure. — Poussons, poussons cette porte mal attachée — Bourdonnons, bourdonnons dans cette cheminée.



Malgré l'étonnement que lui causaient ces voix mystérieuses, le meunier ne s'effraya point, et il leur répondait :

« Sifflez, gémissez, bourdonnez tant qu'il vous plaira, pourvu que mon moulin tourne. »

Au même instant, le loquet, qui ne tenait à rien, sauta, la porte s'ouvrit toute grande, et Jean-Pierre vit entrer

une figure extraordinaire. C'était un personnage qui ressemblait plus à un génie qu'à un homme. Son corps pouvait se ployer dans tous les sens, tant il avait de souplesse et d'élasticité. Ses yeux brillaient comme du phosphore. Tantôt ses joues paraissaient maigres et plissées, tantôt elles s'enflaient comme des ballons. Sa large poitrine faisait le bruit d'un soufflet de forge. Les deux grandes ailes



qu'il avait aux épaules n'auraient pas pu se déployer dans la chambre. Un manteau rouge d'une étoffe légère

flottait autour de lui en faisant tant de plis, qu'on ne distinguait pas précisément les formes de son corps. Ses pieds rasaient la terre sans qu'il se donnât la peine de marcher; cependant, comme il venait de fort loin, il paraissait un peu fatigué :

« Donne-moi une chaise, dit-il à Jean-Pierre, que je me repose un moment chez toi, avant de poursuivre ma route. »

Le meunier offrit avec empressement sa meilleure chaise de paille.

« Asseyez-vous, monseigneur, dit-il, et reposez-vous chez moi aussi longtemps que vous voudrez. Ayez seulement la bonté de parler plus bas pour ne point réveiller ma femme qui est malade, et mon enfant nouveau-né.

— Ne crains rien, répondit l'étranger, le murmure de mes paroles les endormira, au contraire, plus profondément. Je suis M. le Vent, à qui tu as plusieurs fois adressé des prières. Tu ne t'étonneras pas de me voir un peu essoufflé quand tu sauras qu'en moins d'une heure je viens de visiter les côtes de la Bretagne entière, et de parcourir un grand espace sur l'Océan. Ton seigneur, dont le château est voisin, n'a pas voulu me recevoir. Ses gens ont fermé les portes avec de gros verrous, les fenêtres avec des volets solides, recouverts de tentures épaisses; c'est à peine si j'ai pu pénétrer dans ses escaliers par la lucarne d'une tour, et dans ses cuisines par un petit soupirail. Je me suis vengé sur les sentinelles qui montent

la garde dans les cours du château, en renversant leurs guérites. Chez toi, au contraire, je trouve les murs percés



à jour, le toit ouvert, les vitres brisées, le loquet mal attaché. Je n'ai eu qu'à pousser la porte pour entrer dans ta chaumière. Voilà une maison comme je les aime. Tu ne possèdes qu'une mauvaise chaise de paille, et tu me l'as présentée de bonne grâce : je te sais gré de cet accueil hospitalier. Demande-moi quelque service, Jean-Pierre, et je te le rendrai volontiers.

— Monsieur le Vent, dit le meunier, tout ce que je vous demande, c'est de souffler trois ou quatre heures par jour sur mon moulin.

— Mon pauvre Jean-Pierre, répondit M. le Vent, il ne m'est pas permis de sortir tous les jours. Madame la Pluie occupe le ciel pendant le tiers de l'année, et me chasse, comme une ingrate, aussitôt que j'ai amené ses nuages. Le soleil s'arrange encore plus mal avec moi. Je vis enfermé dans ma caverne pendant des mois entiers; mais



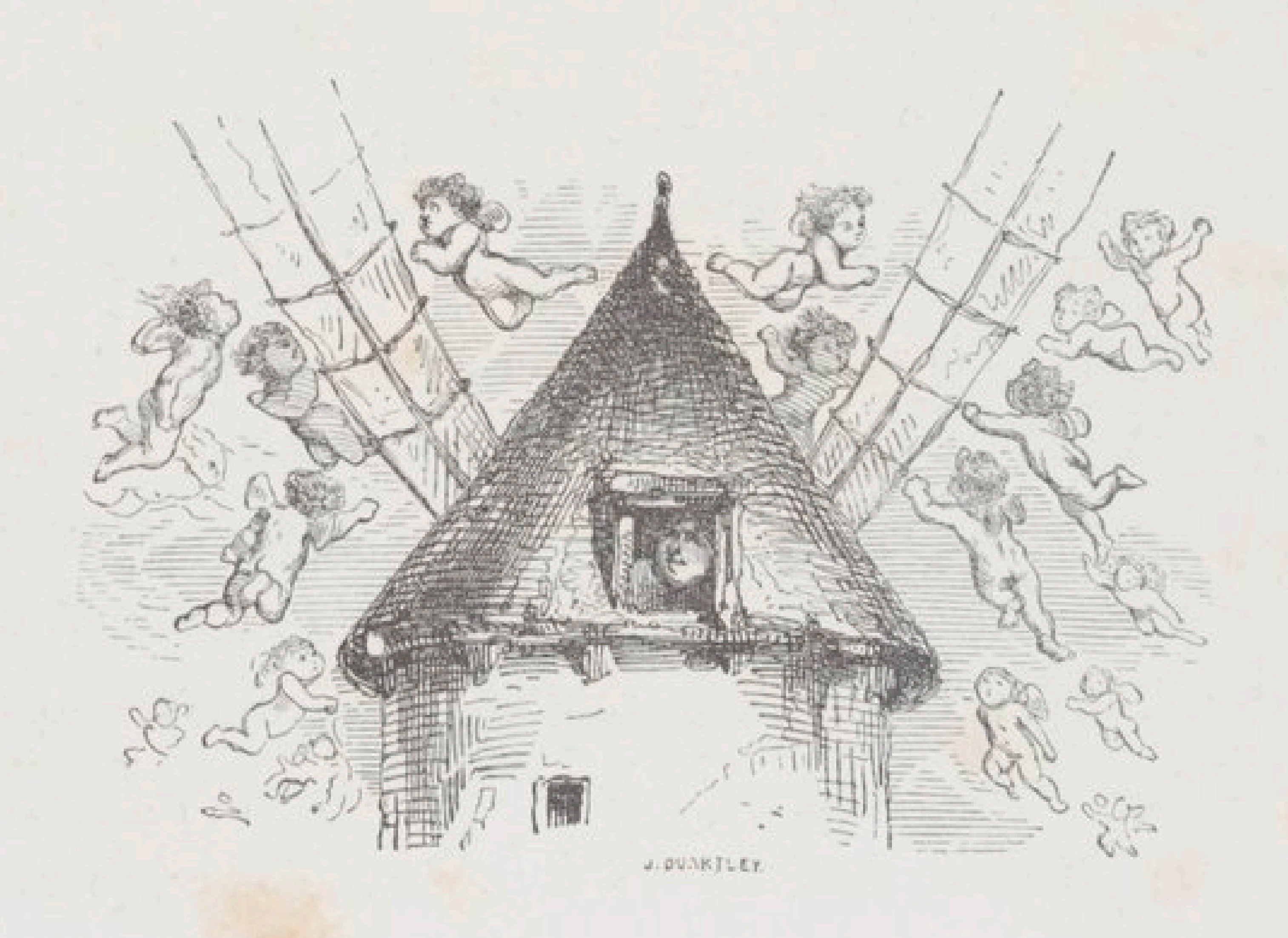
j'aurai soin de t'envoyer les zéphyrs et les petits esprits qui vont, par mon ordre, examiner le pays matin et soir, et je leur commanderai de ne pas oublier ton moulin. Quand tu seras embarrassé, malheureux ou persécuté, viens me trouver dans ma caverne, et je te donnerai du secours. Je demeure là-haut, tout au faîte de la montagne du Midi.

— Eh! monsieur le Vent, s'écria Jean-Pierre, je suis

malheureux et embarrassé à présent même. Venez tout de suite à mon secours.

— Il est trop tard pour aujourd'hui, répondit M. le Vent. Il faut que je parte à l'instant pour Paris, où j'ai une douzaine de cheminées à jeter par terre; et, dans une demi-heure, je dois être rentré chez moi, car voici madame la Pluie qui me marche sur les talons. Adieu, Jean-Pierre. »

En parlant ainsi, M. le Vent s'élança d'un bond par la porte, déploya ses grandes ailes, et disparut. Au bout d'une demi-heure, les sifflements, gémissements et bourdonnements diminuèrent et finirent par se taire tout à fait. Le meunier reconnut que le vent était revenu de son voyage et rentré dans sa caverne sur la montagne du Midi; mais les petits esprits qu'il avait laissés derrière lui suffirent à faire tourner le moulin.



II

Aussitôt après le départ de M. le Vent, la pluie se mit à tomber, doucement d'abord, et puis ensuite à torrents. Les ruisseaux s'enflèrent, et quand la terre desséchée eut bien bu, il se forma de petites mares d'eau dans lesquelles les gouttes de pluie sonnaient comme des clochettes. Jean-Pierre crut encore entendre les voix des esprits de la Pluie :

« Tombons, disaient ces voix, tombons sur ce toit de chaume. — Mouillons, mouillons toute la maison. — Arrosons ces feuilles de choux. — Coulons sur ces cailloux. — Sonnons dans la gouttière. — Glissons sur cette poutre. — Sautons par ce trou. — Tombons, mouillons tout ce que nous pourrons, petites gouttes, gouttes, gouttes. »

Au lieu d'avoir peur, Jean-Pierre répétait :

« Tombez, mouillez, arrosez tant que vous pourrez ; demain mon jardin sera plus vert, et mes légumes se porteront mieux. »

Comme M. le Vent avait brisé le loquet, et qu'il était sorti sans fermer la porte, le battant s'entr'ouvrit de trois ou quatre pouces. Par cet espace étroit, Jean-Pierre vit entrer une grande dame de figure singulière, qui ressem-

blait plutôt à une fée qu'à une femme. Son corps était un peu vaporeux, et son visage défait, comme si elle relevait de maladie. Ses cheveux ne frisaient point du tout et lui



tombaient jusqu'aux talons. Ses yeux étaient voilés par deux ruisseaux de larmes, et son nez un peu enflé par le rhume de cerveau. Sa robe était entièrement grise et son manteau de même. Sur son écharpe de soie brillaient les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Cette dame s'avançait lentement sans qu'on vît remuer ses pieds; elle bâillait en étendant ses bras, et paraissait accablée, plutôt d'ennui que de lassitude.

« Donne-moi une chaise, dit-elle à Jean-Pierre, afin que je me repose un instant, avant que je descende dans la vallée.

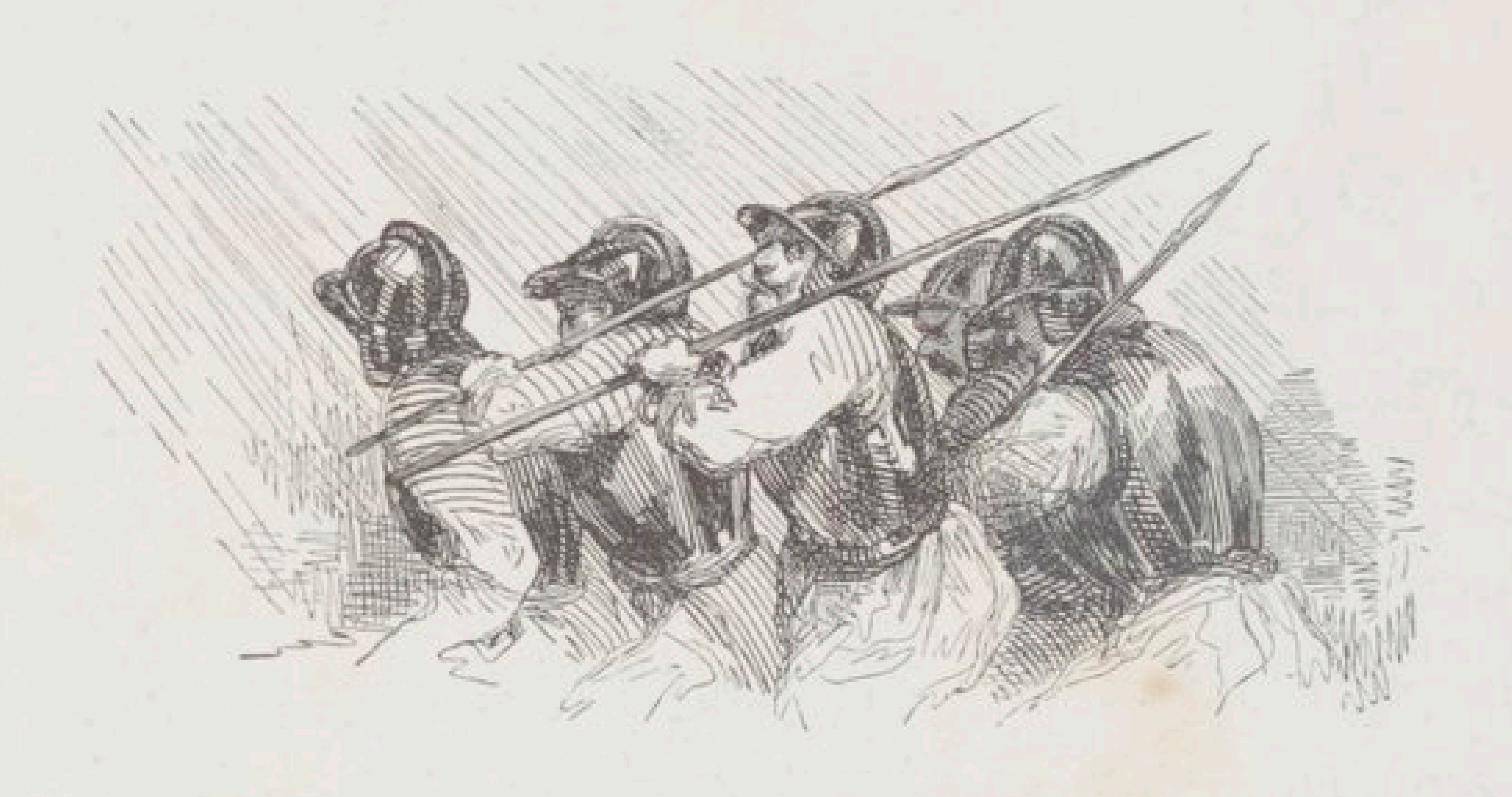
— Asseyez-vous, madame, dit le meunier. Veuillez seulement parler bas, car ma femme est malade et mon enfant dort.

— Ne crains rien, répondit la dame ; le bruit de mes paroles les endormira d'un sommeil meilleur. Je suis madame la Pluie, à qui tu as souvent adressé des invocations. Il y a cinq minutes, j'étais encore à huit cents toises au-dessus de la terre, c'est pourquoi je suis un peu étourdie de ma chute. Le seigneur du château voisin m'a fermé au nez ses portes et ses fenêtres ; mais je m'en suis vengée en mouillant jusqu'aux os ses sentinelles. Chez toi je trouve des crevasses aux murailles, des vitres brisées et la porte ouverte ; aussi, j'aime ta chaumière, et je me souviendrai de ton bon accueil. Si je puis te servir à quelque chose, profite de l'occasion ; demande-moi ce que tu voudras et je te le donnerai.

— Madame la Pluie, répondit le meunier, que pourrais-je vous demander, sinon de vouloir bien tomber deux ou trois fois par semaine sur les légumes de mon potager ?

— Hélas ! mon ami, dit la dame, je ne cours pas le monde comme je le voudrais. Le beau temps du déluge est passé. M. le Soleil est plus fort que moi et me repousse dans ma grotte à chaque instant. Quant à madame la

Lune, depuis Adam je cherche à deviner si elle m'est favorable ou contraire, et je n'ai pas encore pu éclaircir la chose : mais avec l'aide des astronomes, j'espère bien savoir au juste, d'ici à trois ou quatre mille ans, quelles sont ses intentions à mon égard. On me fait partout mauvaise mine, excepté chez toi. Je suis enfermée pendant



les deux tiers de l'année ; mais je t'enverrai mes rosées du matin et les petits nuages à qui je donne la clef des champs entre deux rayons de soleil. Si ta femme ou ton enfant éprouvent quelque malheur, ne manque pas de m'en informer ; je les prendrai sous ma protection.

— Ah ! madame la Pluie, s'écria Jean-Pierre, protégez-les tout de suite : ma femme est malade, et si elle vient à perdre son lait, mon petit Pierrot en mourra.

— Il fallait commencer par me dire cela, répondit la dame. Tu es un maladroit, Jean-Pierre. Je suis obligée de partir bien vite pour aller mouiller les plaines de la Normandie et de la Beauce. Le soleil va bientôt venir sécher tout mon ouvrage. Adieu, honnête Jean-Pierre. Je demeure dans ma grotte de l'Ouest, sur le rivage de la mer. »

Madame la Pluie glissa par la porte entr'ouverte, et s'abattit dans le fond du vallon. Au bout d'une heure, les joues de l'Aurore commençaient à rougir. Les esprits de la Pluie parlaient plus bas. Les ruisseaux n'étaient plus que des filets d'eau qui ne disaient rien : le son des petites clochettes s'éteignit peu à peu. Un grand rayon de soleil dissipa bientôt les nuages, et le meunier comprit que madame la Pluie s'était retirée dans sa grotte de l'Ouest, au bord de la mer.

Jean-Pierre sortit alors de sa cabane, et s'en alla au moulin. Il y trouva de quoi emplir deux sacs de farine. Il courut ensuite au jardin, et il y cueillit des laitues et des choux qui avaient poussé. Il porta la farine chez un fermier, qui lui donna deux écus de six livres, et il vendit les légumes au marché. Sa femme dormait encore lorsqu'il rentra chez lui, avec un fagot de bois sur ses épaules, de l'argent dans sa poche et de bonnes provisions dans son panier.

III

La femme de Jean-Pierre, ayant dormi jusqu'au matin, n'avait entendu ni le vent ni la pluie. Elle fut fort étonnée d'apprendre que le moulin avait tourné pendant la nuit, et de voir l'argent et les provisions rapportées par son



mari. Son sommeil avait déjà hâté sa guérison. La joie qu'elle eut de ces heureuses nouvelles acheva de lui rendre la santé. Cependant Jean-Pierre ne lui parla point des deux visites extraordinaires qu'il avait reçues.

« Claudine, pensait-il, a plus d'esprit que moi; mais elle est un peu bavarde. Elle irait dire mon secret à ses commères, et cela pourrait me faire du tort. »

Pendant les jours suivants, le moulin tourna soir et matin; la rosée tomba dans le jardin potager. Jean-Pierre faisait bon feu et bonne chère. Sa femme reprit des forces, et le petit Pierrot devint rose et frais comme une pomme



d'api. Le bonheur et la gaieté étaient revenus dans la maison.

Un jour, le seigneur du château voisin passa devant la cabane de Jean-Pierre, en allant à la chasse. Les seigneurs de ce temps-là jouissaient d'un grand pouvoir. Lorsqu'ils étaient bons, ils rendaient leurs vassaux heureux ; mais lorsqu'ils étaient méchants, ils exerçaient toutes sortes de tyrannies et de cruautés sur les pauvres paysans. Or celui de qui Jean-Pierre était vassal avait le cœur dur ; il aimait beaucoup l'argent, et pour s'en procurer il accablait ses gens d'impositions. Il les faisait payer pour la taille, pour la dîme, pour la ceinture de la reine, et pour cent autres inventions vexatoires. En voyant son seigneur, le meunier fut saisi de crainte, car cette visite ne lui annonçait rien de bon.

« Holà ! Jean-Pierre, cria le baron sans descendre de son cheval, tu me dois six mois d'impositions. C'est dix



écus que j'enverrai chercher demain par mon intendant.

— Monsieur le baron, répondit le meunier, accordez-moi encore trois mois de délai. Ma femme a été malade, et si je vous donne dix écus, c'est tout ce que je possède ; il ne me restera plus rien.

— Je ne t'accorderai pas seulement trois jours, reprit le baron. Si tu ne payes pas dès demain, on vendra tes meubles ; je t'arracherai de ta cabane, et je te ferai travailler dans mes champs, à coups de bâton. »

Le seigneur partit au galop, sans écouter les plaintes de son vassal. Le lendemain, l'intendant du château arriva, portant une sacoche, et Jean-Pierre fut obligé de lui donner les dix écus : c'était tout ce que le meunier avait économisé depuis un mois ; les faveurs du vent et de

la pluie se trouvaient ainsi perdues. Claudine se mit à pleurer de tout son cœur.

« Ne pleure pas, lui dit Jean-Pierre. Tout le monde n'est pas aussi méchant que M. le baron. Donne-moi mes souliers ferrés, ma canne et mon manteau de laine : j'ai une visite à faire. Ne t'inquiète pas si je rentre tard à la maison ; ce sera pour te rapporter quelque bonne nouvelle. »

Claudine devina tout de suite que son mari lui cachait un secret. Elle essuya ses larmes, et fit mille questions au meunier pour lui arracher ce secret ; mais il ne voulut point parler, et il partit avec ses souliers ferrés, sa canne



et son manteau de laine. Après avoir traversé des champs et des prés, Jean-Pierre arriva au bas de la montagne du Midi. Il monta pendant trois heures dans un bois de sapins ; puis il trouva des bruyères désertes, et enfin des rochers escarpés, où il grimpa à l'aide de ses souliers

ferrés et de sa canne. Il parvint au faîte de la montagne, avant le coucher du soleil. En voyant l'entrée d'une caverne, le meunier pensa que ce devait être l'habitation de M. le Vent. Comme la caverne paraissait profonde et obscure, Jean-Pierre ne se sentait pas trop rassuré. Il rassembla tout son courage, et il entra en tâtant le terrain avec sa canne par précaution. A peine eut-il fait vingt-cinq pas, qu'il entendit à ses oreilles les voix des petits esprits. « Soufflons sur cet étranger, disaient les voix. Arrachons-lui son manteau. Tâchons de lui enlever son chapeau. »

Mais Jean-Pierre tenait fortement son chapeau d'une main, et de l'autre son manteau de laine. Il aperçut enfin de la lumière, et il reconnut M. le Vent, assis devant une table, et mangeant son dîner. Des feux follets voltigeaient



pour éclairer la table, d'autres esprits apportaient les

plats et les flacons de vin du fond de deux grands trous qui servaient de cuisine et de cave.

« Qui vient là? demanda M. le Vent.

— C'est moi, répondit le meunier; je suis Jean-Pierre. Votre Excellence a daigné se reposer chez moi il y a un mois.

— Eh bien, que me veux-tu?

— Je ne sais, monseigneur, répondit le meunier en balbutiant.

— Imbécile! s'écria M. le Vent, tu viens me déranger quand je suis à table, et tu ne sais pas seulement ce que tu as à me demander! Je vois bien que j'ai accordé ma protection à un nigaud.

— Excusez-moi, reprit Jean-Pierre; le respect me coupe la parole. Depuis que vous avez favorisé mon moulin, j'avais gagné dix écus; M. le baron me les a enlevés ce matin, sous le prétexte d'un impôt. Je supplie Votre Excellence de me secourir; je m'en rapporte à sa générosité.

— Je n'ai pas le temps de m'occuper de tes affaires, ni de te donner des conseils, dit le Vent d'un ton bourru. Tâche de savoir ce que tu désires, et dis-le-moi en peu de mots.

— Ce que je désire! répéta le meunier: ce qu'il vous plaira de me donner, pourvu que cela m'empêche de mourir de faim, car j'en suis menacé.

— Tu ne mourras pas de faim, reprit M. le Vent avec

plus de douceur. Qu'on donne à cet animal mon petit tonneau d'argent.

Un esprit, qui avait des ailes de chauve-souris, apporta aussitôt un joli tonneau d'argent, pas plus grand que les petits barils où l'on enferme les olives. Un autre esprit apporta une baguette aussi d'argent, qu'il posa sur la table.



« Prends ce tonneau et cette baguette, dit M. le Vent. Quand tu seras chez toi, tu frapperas avec la baguette sur le petit baril, et tu verras ce que tu verras. Maintenant, va-t'en au diable, et laisse-moi dîner en paix ! »

IV



La nuit était tombée lorsque Jean-Pierre sortit de la caverne de M. le Vent. Il faillit se rompre le cou parmi les rochers ; il déchira son manteau de laine après les buissons, et se mouilla les pieds dans un marais, en dépit de ses souliers ferrés ; mais il ne lâcha point son baril ni sa baguette. Sa femme commençait à s'inquiéter, lorsqu'à neuf heures du soir le meunier rentra au logis.

« Qu'est-ce-ci ? demanda Claudine en voyant le petit tonneau. Où as-tu pris ce bijou magnifique ? Je savais bien que tu me cachais un secret d'importance. Il faut que tu m'expliques ce mystère tout à l'heure. Est-ce qu'il y a des pierres précieuses dans ce tonneau ? Quand il n'y aurait rien dedans, l'argent seul vaudrait au moins cent louis, sans compter la façon. Un orfévre en donnerait une grosse somme. Parle donc, Jean-Pierre ; je grille de savoir le secret. »

Le meunier raconta comment il avait reçu la visite de M. le Vent, comment ce personnage surnaturel lui avait promis sa protection, et lui avait donné le tonneau et la baguette, en lui indiquant la manière de s'en servir. Jean-Pierre recommanda bien fort à sa femme de ne point parler de cette aventure aux commères du voisinage; mais au lieu d'écouter ses recommandations, Claudine se remit à babiller.

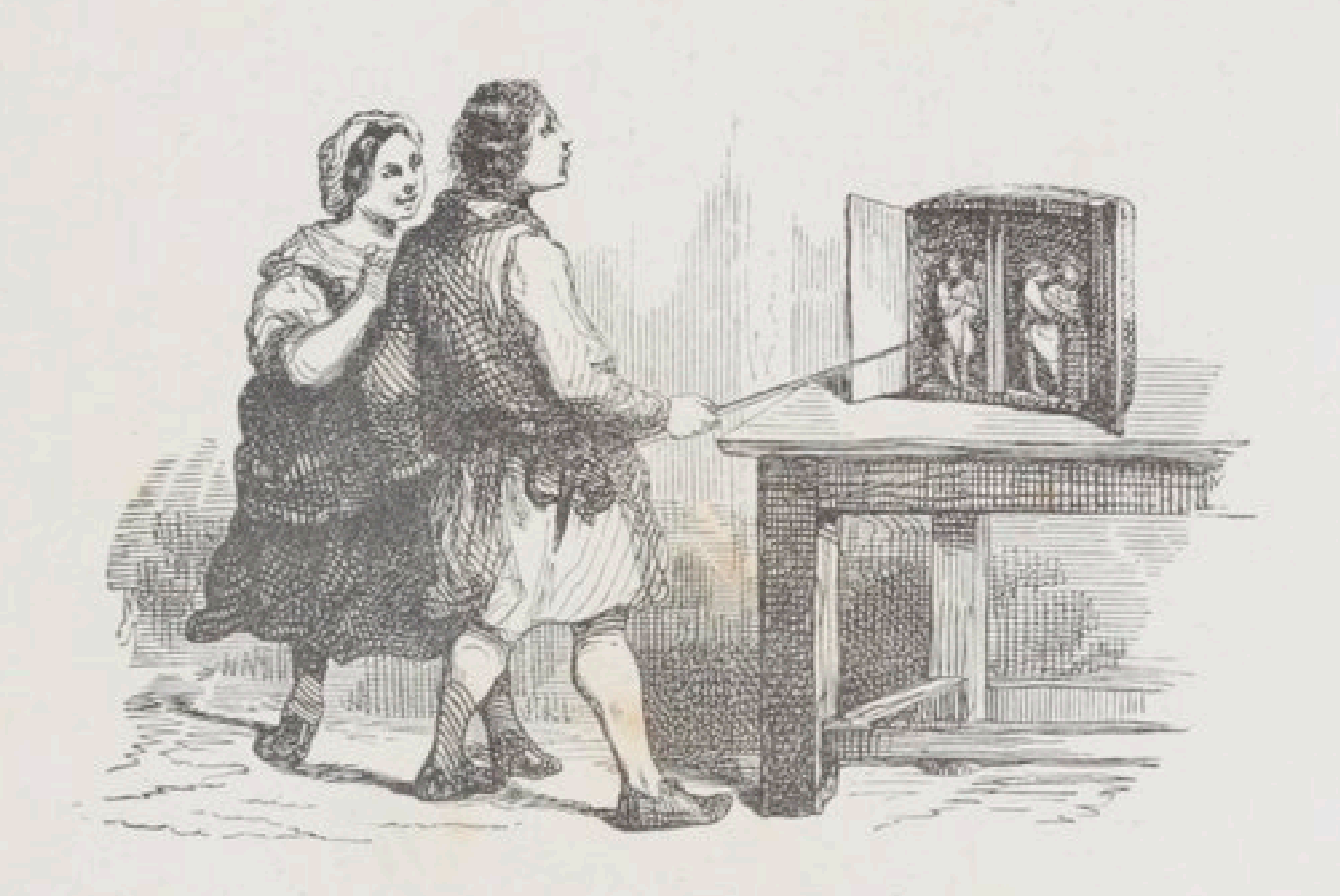


« Tu vois, lui dit-elle, que tu as eu tort de me cacher ce secret. Je suis plus fine que toi; je t'aurais donné de bons conseils, et tu ne serais pas resté les bras pendants, avec un air hébété, comme tu l'as fait, quand M. le Vent t'a demandé ce que tu voulais. Je t'aurais dit de lui répondre sans hésiter : « Donnez-moi dix mille livres. » Et tu serais revenu avec des écus sonnants, au lieu de ce tonneau d'argent dont nous serons embarrassés de nous défaire.

— Qui sait? répondit le meunier; mon tonneau vaut peut-être plus que tu ne crois. Mettons-le d'abord à l'épreuve. »

Jean-Pierre posa le petit tonneau debout par terre, et, d'une main tremblante, il frappa dessus avec la baguette

d'argent. Aussitôt le baril s'ouvrit en deux parties comme une armoire. D'un côté il y avait une petite cuisine, et de l'autre une office en miniature. Dans la cuisine on voyait



des broches grosses comme des aiguilles, des chaudrons grands comme des dés à coudre, des casseroles mignonnes et des poêles à frire à mourir de rire. Un cuisinier haut de trois pouces, le bonnet de coton sur l'oreille, et deux petits marmitons s'agitaient devant les fourneaux, soufflaient le feu, surveillaient la broche et goûtaient les sauces. Ils faisaient rôtir des dindons gros comme des abeilles, et des poulets gros comme des mouches; ils faisaient frire des poissons plus minces que des vers à soie qui viennent de naître, et taillaient des choux pommés qui ressemblaient à des têtes d'épingle. Pendant ce temps-là, deux domestiques, de la même taille que le cuisinier, rangeaient la vaisselle dans l'office. Ils essuyaient des

assiettes de porcelaine qui étaient grandes comme des pièces de cinq sous, et des verres qui semblaient faits pour donner à boire à des moineaux. Ils emplissaient les bouteilles avec deux gouttes de vin, et les carafes de cristal contenaient deux gouttes d'eau. En un tour de main, le dîner se trouva prêt.



Le meunier et sa femme restaient tout ébahis à regarder ce petit monde si prompt et si habile. Leur surprise fut bien plus grande quand ils virent les deux domestiques nains sortir du petit tonneau, sauter sur la table et y déposer tous les plats fumants, préparer deux couverts, ranger avec ordre le premier service, mettre à leur place les bouteilles et les carafes. Dans un coin de la chambre, ils placèrent le second service et le dessert, et puis ils rentrèrent dans leur petite office. Le tonneau d'argent se referma subitement, et Jean-Pierre et Claudine ne virent

plus rien, mais au même instant, les plats qui étaient sur la table devinrent de véritables plats de la grosseur ordinaire, les poulets rôtis furent de véritables poulets rôtis, les poissons de bons gros poissons, les bouteilles de grandes bouteilles remplies de vin délicat, les couverts de bons gros couverts en bon argent. Jean-Pierre et sa femme se trouvèrent tout à coup en face d'un excellent souper servi pour deux personnes, et où il y avait à



manger pour quatre. Ils se mirent à table, et soupèrent copieusement, car ils avaient faim. Les ragoûts étaient parfaits et les pièces de volaille cuites à point. Jean-Pierre but trois fois à la santé de M. le Vent, et, comme le vin était capiteux, le meunier se coucha, la tête un peu troublée; il s'endormit, et ronfla comme un chantre.



Claudine se coucha aussi ; mais elle ne fit que s'agiter dans le lit sans pouvoir dormir, tant elle avait hâte de voir le jour, pour aller conter cette aventure à sa voisine la laitière. La voisine ouvrit de grands yeux en écoutant cette histoire. Elle répéta plusieurs fois, en soupirant, que Claudine était bien heureuse d'être l'amie de M. le Vent, et de posséder le précieux baril d'argent. Aussitôt la meunière partie, la laitière mit son panier sur sa tête, et s'en alla porter de la crème et du beurre au château. Elle ne manqua pas de raconter l'aventure de sa voisine au cuisinier. Le cuisinier raconta la nouvelle au valet de chambre, et le valet de chambre, tout en aidant son maître à s'habiller, lui apprit ce qui était arrivé à Jean-Pierre. Le baron conçut tout de suite le projet de s'emparer du petit tonneau d'argent ; c'est pourquoi il monta sur son cheval et s'en alla au moulin.

Lorsque M. le baron arriva au moulin, Jean-Pierre

venait de se lever, et Claudine n'était pas encore revenue, car en sortant de chez la laitière, elle avait couru raconter son aventure à sa voisine la blanchisseuse, à sa commère la bûcheronne, et à sa cousine la gardeuse de vaches.

« Jean-Pierre, dit le baron, M. le Vent, qui est de mes amis, m'a dit ce matin qu'il t'avait donné un petit tonneau d'argent dans lequel il y a une cuisine magique. Qu'as-tu besoin de manger des dindons rôtis dans une cabane délabrée, avec des habits percés et des meubles vermoulus? Il vaudrait mieux faire raccommoder ta masure par le maçon et le charpentier, acheter des habits bien chauds, des robes pour ta femme, et des armoires, du linge, des fauteuils pour meubler ta chaumière. Vends-moi ta petite cuisine. Je te donnerai dix mille livres, avec lesquelles tu pourras bâtir une autre maison, acquérir des champs, des bestiaux et des chevaux, et tu deviendras un riche propriétaire.

— Monsieur le baron, répondit le meunier, quand j'aurai dépensé mes dix mille livres, il ne me restera plus rien, tandis qu'avec mon petit tonneau, j'ai ma nourriture assurée pour toute la vie.

— Comment! reprit le seigneur, n'est-ce rien que de posséder une bonne maison et de cultiver des champs?

— C'est la vérité, dit Jean-Pierre : des terres d'un bon produit valent mieux que des poulets rôtis. D'ailleurs, ma femme m'a grondé de n'avoir pas demandé à M. le Vent

dix mille livres, et, puisque vous m'offrez cette somme, j'accepte le marché.

— A la bonne heure, dit le baron ; ta femme est une personne d'esprit. Voici mille francs que j'ai apportés avec moi ; je te payerai le reste dans quinze jours, et je vais t'en faire une promesse par écrit. Donne-moi ton baril d'argent. »



Le meunier donna le baril, prit le sac de mille francs, et, comme il ne savait pas lire, il accepta la promesse écrite de son seigneur, sans en connaître le contenu. Le baron une fois parti avec le petit tonneau d'argent, Claudine ne tarda pas à rentrer. Jean-Pierre lui raconta le beau marché qu'il venait de faire. Aussitôt elle poussa des cris lamentables et s'arracha les cheveux.

« Ah ! sainte Vierge, disait-elle, faut-il que j'aie pour

mari un homme qui se laisse tromper comme un sot! Malheureuse que je suis d'avoir épousé ce maladroit! »

Jean-Pierre se mit dans une colère épouvantable.



« Femme capricieuse, dit-il, ne m'as-tu pas reproché toi-même de n'avoir pas demandé dix mille livres à M. le Vent, au lieu de ce petit tonneau?

— Vilain niais, répondit la femme, quand j'ai dit cela, je ne savais pas encore ce que valait ce tonneau merveilleux. Ne vois-tu pas que les petits nains nous ont laissé de la vaisselle et des couverts? Tous les jours ils nous auraient donné de bonnes cuillers d'argent que nous aurions vendues à l'orfévre. Pourquoi désire-t-on avoir des terres, une maison et des bestiaux? n'est-ce pas pour manger des poulets rôtis? Puisque nous les avions, ces poulets rôtis, à quoi bon courir après des champs et des bestiaux? Les champs seront peut-être détruits par la

grêle, et les bestiaux mourront de maladie; tandis qu'avec le petit tonneau nous étions certains de ne manquer de rien. M. le baron s'est moqué de toi. Il ne connaît pas M. le Vent; il t'a trompé en disant qu'il était de ses amis, et peut-être ne payera-t-il pas, dans quinze jours, les neuf mille francs qu'il t'a promis. »

Jean-Pierre commençait à comprendre sa sottise. Au lieu d'en convenir, il se mit encore plus en colère.

« C'est par tes bavardages, dit-il, que M. le baron a appris mon secret. Tu es sortie ce matin pour aller répandre la nouvelle dans tout le pays. »

Au lieu d'avouer sa faute, Claudine redoubla ses plaintes. Elle appela son mari imbécile : Jean-Pierre appela sa femme carogne, et ils se querellèrent tant qu'ils purent, comme font les meuniers et les meunières; après quoi ils se réconcilièrent, parce qu'au fond le meunier était un bon mari, et la meunière une bonne femme.





V

Ce que Claudine avait prévu arriva. Le baron étant maître du petit tonneau magique ne s'inquiéta plus de ses promesses. Quand le meunier vint au château présenter son billet, on le mit à la porte, en lui disant qu'il était un insolent d'oser demander de l'argent à son seigneur. Jean-Pierre ne reçut donc que mille francs au lieu des dix mille qu'on lui avait promis. Ses regrets et son chagrin redoublèrent lorsqu'il apprit que le baril merveilleux servait tous les jours, dans la salle à manger du château, des dîners splendides pour autant de personnes qu'il plaisait au baron d'en inviter. Le seigneur n'avait plus besoin de cuisinier, et il renvoya ses marmitons. Les petits nains



renouvelaient chaque fois le linge de la table, les assiettes, les plats et l'argenterie. Quoique très-avare, M. le baron

régalait souvent ses amis afin d'avoir, après le dîner, des restes si précieux, et bientôt il amassa tant de cuillers et de fourchettes, qu'il n'en savait plus que faire. Jean-Pierre jurait ses grands dieux de ne jamais se laisser tromper par les offres de son seigneur, et Claudine se promettait de ne plus confier de secret à ses commères. Malheureusement ces sages résolutions ne réparaient point les sottises passées.

Avec les mille francs qu'ils avaient reçus, le meunier et sa femme firent un peu raccommoder leur chaumière par le maçon et le charpentier. Ils achetèrent quelques ustensiles de ménage, et puis ils vécurent sur le reste pendant une année à force d'économie. Au bout de l'an, tout l'argent était dépensé. Jean-Pierre n'avait plus de courage au travail; Claudine, inconsolable, négligeait son



aiguille et sa basse-cour. Le souvenir du bonheur que ces pauvres gens avaient perdu empoisonnait leur vie; et ils

se tronvaient plus misérables et plus accablés que jamais. Jean-Pierre se décida enfin à faire une seconde visite à M. le Vent. Ne voulant mériter aucun reproche, il consulta sa femme.

« Cette fois, lui dit Claudine, il faut arriver dans la caverne avant l'heure du dîner de M. le Vent. Ne t'avise pas de lui raconter tes sottises ; dis-lui que ton seigneur t'a enlevé par force le petit tonneau d'argent. S'il te demande ce que tu désires, réponds tout de suite que tu voudrais un autre petit tonneau, ou quelque chose d'aussi merveilleux. »

Le meunier, ayant sa leçon préparée, se mit en route dès le point du jour avec ses souliers ferrés, sa canne et son manteau de laine. Comme il savait le chemin, il ne perdit pas de temps et il arriva devant la caverne à dix heures du matin. Cependant le ciel s'était chargé de gros nuages rouges à l'horizon. Un orage se préparait. Les esprits de la caverne parlaient tous à la fois. M. le Vent demandait ses habits de voyage et se préparait à sortir. Lorsqu'il aperçut le meunier, il lui cria d'une voix de stentor :

« Maître Jean-Pierre, tu as le talent d'arriver toujours mal à propos. Il faut que je sois dans un quart d'heure au milieu de l'Océan. J'ai deux vaisseaux à faire naufrager ; va-t'en bien vite, ou sinon je te précipite du haut de la montagne dans la plaine.

— Monseigneur, répondit Jean-Pierre, au lieu de tour-

menter ces pauvres vaisseaux qui ne vous ont rien fait, écoutez-moi ; je suis malheureux et persécuté. M. le baron est venu chez moi avec ses hommes de guerre, et il m'a pris de force mon petit tonneau d'argent.

— Cela ne se peut pas, s'écria M. le Vent. Si on avait voulu te prendre le petit baril d'argent par la violence, il se serait enflé si gros, qu'on n'aurait pu le faire sortir ni par la porte ni par la fenêtre. Tu l'as donc vendu ou donné volontairement. Tu es un menteur et un fourbe. Je ne sais à quoi tient que je ne te casse la tête. »

Jean-Pierre se jeta par terre à deux genoux :



« Pardonnez-moi, monseigneur, dit-il en pleurant. Si j'ai menti, c'est ma femme qui me l'a conseillé. Je suis au désespoir d'avoir mérité votre colère.

— Eh bien ! que me veux-tu ?

— Je voudrais un autre petit tonneau merveilleux.

— Qu'on lui donne donc mon petit tonneau d'or ; mais ce sera mon dernier présent. Que ce drôle ne revienne jamais dans ma caverne. S'il y remet les pieds, qu'on lui torde le cou à l'instant. »

Les esprits apportèrent un joli petit tonneau d'or et une baguette. Jean-Pierre mit le tout sous son bras, et se sauva en courant. A peine fut-il hors de la caverne, que l'orage éclata. Il entendit M. le Vent passer au-dessus de sa tête, en volant d'une vitesse effroyable. Les esprits de la tempête accompagnèrent le meunier jusque chez lui avec des éclats de rire.



« Qu'il est heureux, disaient-ils, qu'il est heureux de posséder le petit tonneau d'or !

— Oui, je suis heureux, répétait Jean-Pierre. Riez tant que vous voudrez ; je me moque de vous. »

Claudine attendait son mari avec une impatience extrême. Lorsqu'elle le vit revenir, portant le petit tonneau d'or, elle battit des mains et sauta de joie.

« Nous voilà riches pour toute notre vie, disait-elle. Ce ne sont plus des couverts d'argent que nous allons posséder, mais des cuillers et des fourchettes d'or. Nous les vendrons, et avec leur prix, nous pourrons acheter des domaines, des maisons et des châteaux. Quand même M. le baron nous offrirait cent mille écus, nous ne lui donnerions pas le tonneau d'or. Dépêche-toi, Jean-Pierre, dépêche-toi de frapper avec la baguette, car je n'ai point préparé le dîner, tant j'avais de confiance dans la bonté de M. le Vent. »

Jean-Pierre posa le petit baril par terre, et frappa un grand coup avec la baguette d'or. La bonde du tonneau s'ouvrit, et il en sortit une fumée noire qui monta jusqu'au plafond de la chambre. Cette fumée prit une forme humaine. Jean-Pierre et sa femme distinguèrent une tête et un corps ; mais une tête grosse comme une citrouille, avec des traits affreux, et un corps gros comme le tronc d'un chêne.

Le meunier se trouva en face d'un géant d'une force extraordinaire et armé d'un bâton. Aussitôt que le géant put se tenir sur ses pieds, il courut à Jean-Pierre, le saisit d'une main par le collet de sa veste, et de l'autre

il lui appliqua sur les reins vingt-cinq coups de bâton si terribles, que le pauvre homme en poussa des cris pitoya-



bles. Cela fait, le géant s'évanouit en fumée et rentra dans le petit tonneau comme il en était sorti.

VI

Le meunier et sa femme ne pouvaient se consoler. Jean-Pierre resta pendant une heure étendu sur son lit à gémir; Claudine pleurait amèrement, et le petit Pierrot criait de toutes ses forces. La meunière mettait déjà son bonnet pour aller raconter cette aventure malheureuse à sa voi-

sine la laitière, lorsque M. le baron vint à passer en revenant de la chasse, avec ses valets et ses piqueurs. Le seigneur entra dans la chaumière pour se rafraîchir.



« Que vois-je donc là? dit-il ; est-ce que ce petit baril d'or serait un nouveau cadeau de M. le Vent?

— Précisément, monseigneur, répondit Jean-Pierre. J'arrive à l'instant avec mon tonneau merveilleux, et je ne sais pas encore ce qu'il renferme.

— Il faut me vendre cela, mon ami, dit le baron.

— Nenni, nenni, monseigneur, répondit le meunier d'un air rusé. C'est assez de vous avoir vendu mon baril d'argent. Je ne recommencerai pas à faire la même faute.

— Cependant, si je t'offrais une somme plus forte que l'autre fois, douze mille livres, par exemple?

— Je ne vous le donnerais pas pour quinze mille livres.

— Eh bien, je t'en propose dix-huit mille.

— C'est vingt mille que j'en veux avoir.

— La somme est énorme; mais j'ai de l'amitié pour toi, et je ferai ce sacrifice. Tu auras mille écus comptant, et pour le reste je te remettrai une promesse par écrit.

— Nenni, monseigneur. Je sais trop bien ce qui arrive à vos promesses signées. Vous me donnerez vingt mille livres comptant, en bons écus, ou vous n'aurez point le petit tonneau d'or, car je fais peut-être encore un mauvais marché. »

Le baron avait tant de peur de manquer l'occasion, qu'il envoya un exprès au château demander vingt mille livres à son intendant. Au bout d'un quart d'heure, on apporta vingt sacs tout pleins d'écus. Jean-Pierre vérifia la somme, rangea les sacs dans son armoire, et mit la clef



dans sa poche; puis il donna le petit baril d'or, et le seigneur partit enchanté de son acquisition.

A son retour au château, M. le baron s'enferma dans sa chambre pour essayer son petit tonneau merveilleux. Il frappa dessus avec la baguette, et aussitôt la fumée sortit, en prenant la forme d'un géant, et le géant donna vingt-cinq coups de bâton au seigneur. Les gens de M. le baron l'entendirent pousser des cris aigus. Lorsqu'ils accoururent, ils trouvèrent leur maître étendu sur le carreau. Le géant était déjà rentré dans sa demeure, et on ne sentait plus dans la chambre qu'une légère odeur de fumée. Comme le seigneur avait les reins moins durs que le meunier, il resta au lit pendant deux jours avec une courba-



ture ; mais il ne voulait point se vanter des coups de bâton qu'il avait reçus, c'est pourquoi il ne parla de son aventure à personne. Il feignit même d'être très-content de posséder le petit tonneau d'or.

Cependant le meunier et sa femme employèrent utile-

ment leurs vingt mille livres. Ils achetèrent des prés et des champs; ils firent abattre leur mauvaise cabane et bâtir à la place une belle ferme, avec des granges, des étables, des écuries et une bergerie où ils mirent un troupeau de moutons. Jean-Pierre eut des valets de charrue, des travailleurs à ses gages, un garçon pour veiller au moulin. Au lieu de moudre du blé pour les autres, il fit de la farine avec le grain qu'il récoltait. Claudine acheta une robe de soie pour aller à la messe le dimanche. Aus-



sitôt que Pierrot fut assez grand pour apprendre à lire, on l'envoya à l'école, et, dès l'âge de six ans, il était déjà plus savant que son père et sa mère. Ces bonnes gens auraient pu vivre heureux et tranquilles sans la méchanceté de leur seigneur. M. le baron leur gardait ran-

cune pour les coups de bâton qu'il avait reçus et les vingt mille livres qu'il avait payées. Il s'amusait à lâcher du gibier sur les terres de Jean-Pierre, et, sous le prétexte de la chasse, il dévastait les champs avec ses chevaux, ses chiens et ses piqueurs. Le meunier avait beau se



plaindre, on ne l'écoutait pas, et on recommençait le lendemain.

Un jour le baron eut une querelle avec un autre seigneur du voisinage, et il voulut lui faire la guerre. Ce fut un prétexte pour lever des impôts sur ses vassaux; il en accabla Jean-Pierre, et lui prit ses valets de charrue pour en faire des soldats, et ses chevaux pour mener les soldats à la bataille. Le meunier, se voyant menacé de retomber dans la misère, se souvint alors des promesses que lui avait faites madame la Pluie. Sans en parler à sa

femme, il prit ses souliers ferrés, sa canne et son manteau de laine, et s'en alla bien loin jusqu'à ce qu'il eût trouvé le bord de la mer et la grotte de l'Ouest. Un jour gris régnait dans cette grotte ; un brouillard léger en voilait l'entrée, et l'humidité suintait à travers les rochers. De petits esprits y voltigeaient avec des ailes semblables à des nageoires. En passant, ils jetaient de l'eau sur le nez de Jean-Pierre, et disaient tout bas :



« Mouillons, trempons cet indiscret. Perçons-lui son manteau. Pénétrons à travers ses chaussures. »

Mais Jean-Pierre releva le collet de son manteau et marcha hardiment jusqu'au fond de la grotte. Il y trouva madame la Pluie entourée de nymphes grises, languissantes et enrhumées comme elle. On était alors dans le cœur de l'été ; la Pluie en profitait pour faire ses provisions. Les petits esprits apportaient une à une les

gouttes d'eau que le soleil avait enlevées sur la mer, dans les rivières, les bois, les marais et les prairies. Les nymphes recevaient ces gouttes d'eau dans des coupes d'or et les jetaient ensuite dans un grand réservoir. Lorsque madame la Pluie aperçut Jean-Pierre, elle se mit à bâiller, puis elle se moucha, et lui dit d'une voix lamentable :



« Quel est cet ennuyeux personnage qui vient me troubler dans mes occupations ?

— Madame, répondit le meunier, je suis Jean-Pierre, chez qui vous avez pris un peu de repos il y a longtemps. Vous m'avez promis de vous intéresser au sort de mon enfant. Le petit Pierrot aura bientôt sept ans, je viens vous prier de faire quelque chose pour lui. Il le mérite par sa sagesse, puisqu'il sait déjà lire couramment.

— Que veux-tu que je fasse pour lui ?

— Madame, je suis un pauvre paysan, qui n'ai point d'idée. Je ne saurais quoi imaginer; mais je m'en rapporte à vous.

— Rustre que tu es ! dit madame la Pluie en éternuant, tu viens me déranger, et tu ne sais pas même ce que tu veux ! Il faut pourtant me débarrasser de cet homme. Puisque ton fils sait lire, qu'on lui donne ma grande boîte de cuivre avec la baguette et le livre doré sur tranche. Si le petit Pierrot est moins bête que son père, c'est assez pour faire sa fortune. »

Les esprits apportèrent la grande boîte de cuivre, la baguette et le livre doré sur tranche. Jean-Pierre mit le tout sous son bras, et s'enfuit en courant.



VII

« Ma femme, dit le meunier en arrivant chez lui tout essoufflé, voici un superbe cadeau que madame la Pluie m'a donné. Elle m'a assuré que si notre petit Pierrot était moins bête que moi, il y aurait là-dedans de quoi faire sa fortune.

— Grand Dieu ! s'écria Claudine, tu avais donc encore un secret que tu ne me disais point ? Est-il possible que tu l'aies gardé si longtemps ? Qu'est-ce que madame la Pluie ? Qu'est-ce que cette boîte de cuivre ? Mais parle donc bien vite ; je n'en puis plus d'envie de savoir ce secret. »

Jean-Pierre raconta qu'il avait reçu la visite de madame la Pluie dans la même nuit où M. le Vent était venu, et qu'elle lui avait promis de faire du bien au petit Pierrot ; comment il l'était allé voir à la grotte de l'Ouest, et comment elle lui avait donné la boîte de cuivre, la baguette et le livre doré sur tranche.

« Pourvu, disait Claudine en tremblant, qu'il n'y ait pas quelque nouveau géant dans cette boîte ! pourvu que tout ceci ne finisse pas encore une fois par des coups de bâton !

— Ma mère, dit le petit Pierrot, donnez-moi le livre; je verrai ce qui est écrit dedans. »



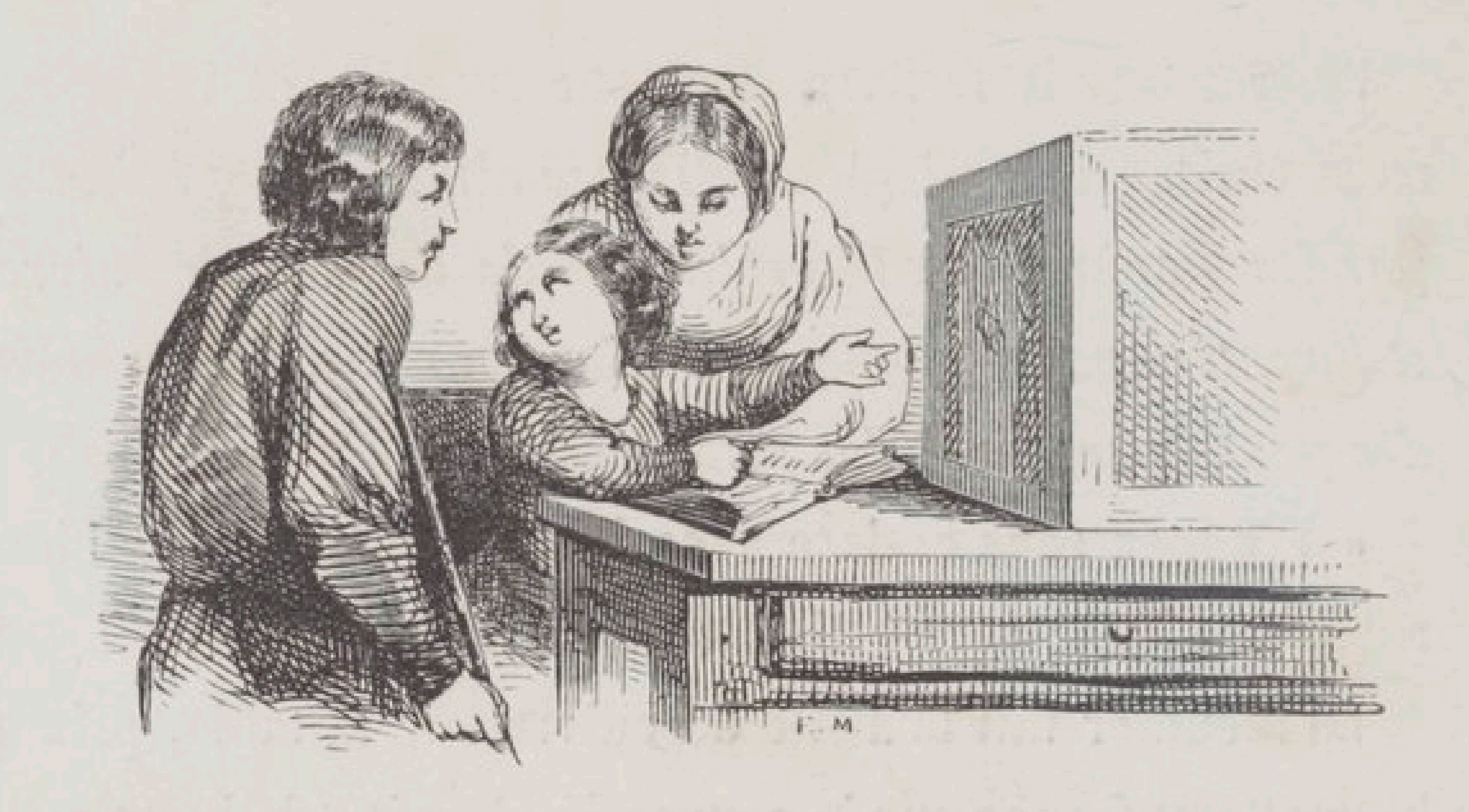
Pierrot ouvrit le livre doré sur tranche, et il lut ces mots écrits au frontispice : « *Douze comédies représentées par les marionnettes merveilleuses de la boîte de cuivre, et inventées par madame la Pluie, pour le divertissement des petits garçons et des petites filles.* »

« Frappez sans crainte avec la baguette, s'écria Pierrot; cette boîte est un théâtre de marionnettes. »

Le meunier mit la boîte de cuivre sur la table, prit la baguette et frappa sur le couvercle. Aussitôt la boîte merveilleuse s'ouvrit; le compartiment de devant s'abattit, et l'on aperçut un théâtre fermé par un rideau rouge. De petites bougies allumées formaient la rampe. On entendit les trois coups qui annonçaient que la pièce allait commencer; la toile se leva, et l'on vit une belle décoration représentant une forêt. Une marionnette de bois,

haute de cinq à six pouces, sortit de la coulisse, et se mit à faire des gestes si expressifs, que Pierrot reconnut tout de suite la première scène de la comédie dont il avait les paroles sous les yeux. Il passa derrière la table et lut à haute voix le rôle du petit acteur. Un autre personnage entra bientôt, et Pierrot, changeant de ton, lut son rôle. Il récita ainsi toute la première comédie qui s'appelait : *les Aventures de l'enchanteur Merlin.* A la dernière scène, les petits acteurs de bois saluèrent le public; la toile tomba, et la boîte de cuivre se referma brusquement.

« Mon père, dit Pierrot, frappez encore sur la boîte



merveilleuse; nous verrons sans doute la seconde comédie, qui s'appelle : *les Amours du chevalier Jasmin et de la princesse Églantine.*

Jean-Pierre prit la baguette et frappa sur la boîte. Le théâtre s'ouvrit de nouveau, et l'on vit en effet paraître la belle Églantine avec sa robe rose. Pierrot récita les rôles

en prenant une voix douce quand la princesse parlait, et une voix grave quand c'était le tour du chevalier. Après la seconde comédie, la boîte se referma ; mais Jean-Pierre frappa encore avec la baguette, et l'on vit la troisième comédie, qui s'appelait : *les Dons de la fée Patte-de-Mouche.* Le meunier et sa femme veillèrent jusqu'à minuit pour regarder les douze comédies, et Pierrot récita tant de jolis discours, qu'il en était un peu enroué.

« Ces comédies sont fort divertissantes, disait Jean-Pierre; mais ce théâtre n'est qu'un joujou, et je ne comprends pas comment il pourra faire la fortune de Pierrot.

— Je le comprends bien, moi, dit Claudine. Tout le monde voudra voir notre spectacle merveilleux. Pierrot s'en ira dans les châteaux du voisinage, avec la boîte de cuivre, la baguette et le livre doré sur tranche. Il amusera les enfants des seigneurs, on le régalera, il recevra des cadeaux, et qui sait? peut-être, un jour, il épousera une princesse Églantine, comme le chevalier Jasmin.

— Ce sont des rêveries que ces idées-là, murmura Jean-Pierre en s'endormant. »



VIII

Le lendemain, au point du jour, Claudine mit son bonnet, et sortit de la ferme pour aller conter la nouvelle à sa voisine la laitière. Elle mêla si bien dans son discours madame la Pluie, la grotte de l'Ouest, et les nymphes avec l'enchanteur Merlin et la princesse Églantine, que la voisine la crut folle. Cependant la laitière, en portant sa crème et son beurre au château, ne manqua pas de raconter l'aventure, comme elle put, au cuisinier. Le



cuisinier en parla au valet de chambre, qui s'en alla trouver M. le baron. Jean-Pierre vit arriver son seigneur à la ferme.

« Mon ami, dit le baron, j'ai rencontré tout à l'heure dans un bois madame la Pluie, qui est une amie de ma femme. Elle m'a parlé d'une boîte de cuivre dans laquelle est un théâtre de marionnettes, et m'a conseillé de te l'acheter pour amuser mes enfants.



— Cette boîte merveilleuse ne m'appartient pas, répondit le meunier. Elle a été donnée à mon fils Pierrot.

— Eh bien! c'est à Pierrot que je l'achèterai. Qu'avez-vous besoin d'un théâtre? Cela est bon pour des gens riches comme nous. Irez-vous perdre votre temps à regarder des marionnettes, au lieu de travailler? Une centaine d'écus valent mieux pour Pierrot que toutes le poupées du monde.

— Ce serait mon avis, répondit Jean-Pierre; mais ma femme m'a trop grondé de vous avoir vendu le petit tonneau d'argent. Je ne ferai rien sans la consulter. »

Claudine rentra, et le seigneur lui offrit d'abord cent écus du théâtre magique, et puis mille livres, et enfin deux mille : mais la meunière ne voulut rien écouter. M. le baron se fâcha tout à fait, en disant qu'on refusait ses offres pour le plaisir de le contrarier, et qu'il saurait bien se venger. Alors le petit Pierrot s'approcha en ôtant son bonnet, et salua le baron :



« Monseigneur, dit-il, le théâtre merveilleux m'appartient. Si vous le permettez, et si madame la baronne veut bien me recevoir chez elle, je porterai mon théâtre au château et je ferai jouer mes acteurs devant vos enfants aussi souvent que vous me le demanderez.

— A la bonne heure! dit le seigneur. Tu es un gentil

garçon. Apporte ton spectacle ce soir après le dîner, et je te donnerai quelque chose pour ta peine. »

Le soir arrivé, Pierrot mit la grande boîte de cuivre dans une brouette et s'en alla au château. Madame la baronne était une belle dame aimable, charitable et bonne, qui tâchait d'adoucir un peu l'humeur de son mari. Elle avait trois jolis enfants, une fille et deux garçons. Pierrot



fut reçu à merveille. On le caressa, on lui donna des gâteaux, et la baronne lui glissa de l'argent dans la main. Pour le premier jour, Pierrot fit jouer à ses marionnettes la première comédie seulement, et on la trouva si jolie, qu'on le pria de revenir le lendemain. Le second jour, il

montra la seconde comédie, et ainsi de suite jusqu'au douzième jour. Quand ce fut fini, on voulut recommencer. Pierrot prit donc l'habitude d'aller au château tous les jours; jamais il ne retournait à la ferme sans avoir reçu des caresses, des gâteaux et de l'argent, et le meunier, en



voyant son fils revenir chaque soir avec les poches pleines, comprit enfin tout ce que valait le cadeau de madame la Pluie.

La petite fille de la baronne, qui était du même âge que Pierrot, aimait passionnément les comédies de marionnettes. On l'appelait Marguerite. Elle avait les plus jolis yeux bleus et les plus beaux cheveux blonds du monde, mais elle était sage, douce et toujours de bonne humeur,

ce qui vaut mieux que d'être belle. Pierrot l'aimait beaucoup, et mademoiselle Marguerite avait aussi de l'amitié pour lui. Un soir, après le spectacle, elle soupira, en disant :

« Tu es bien heureux, Pierrot, d'avoir un théâtre merveilleux. Madame la Pluie t'a donné là un joujou digne d'une princesse.

— Mademoiselle, répondit Pierrot, je suis bien heureux, en effet, de posséder une chose qui vous plaise, afin de pouvoir vous la donner. Si mon théâtre est digne d'une princesse, vous le trouverez peut-être digne de vous, et je vous l'offre de tout mon cœur. »



Marguerite avait grande envie d'accepter le présent; mais la baronne s'y opposa.

« Pierrot, dit-elle, tu es trop généreux. Garde ta boîte magique. Ma fille ne veut pas t'en priver.

— Laisse-le, dit le baron; s'il lui convient de donner son théâtre à Marguerite, il ne faut pas l'en empêcher. Ne te gêne pas, mon garçon. Ma fille acceptera le cadeau sans se faire prier.

— Mademoiselle, reprit Pierrot, le théâtre vous appartient. Voici la baguette magique. Amusez-vous avec les marionnettes autant que vous voudrez. »

Lorsque Jean-Pierre apprit que son fils avait donné la boîte de cuivre, il se mit en colère.



« Ne vous fâchez pas, mon père, lui dit Pierrot. Il est vrai que j'ai donné la boîte et la baguette; mais j'ai gardé

le livre doré sur tranche, et vous verrez qu'on m'enverra chercher demain, comme à l'ordinaire, pour réciter la comédie. »

Le meunier n'écoutait rien, et s'apprêtait à fouetter son fils; heureusement Claudine prit le petit Pierrot dans ses bras.

« Jean-Pierre, dit-elle à son mari, notre garçon en sait plus long que toi. Ce qu'il dit est raisonnable. Attends au moins jusqu'à demain avant de le fouetter. »

Un domestique du château vint chercher Pierrot le lendemain, comme à l'ordinaire, car on avait besoin de lui pour faire parler les marionnettes. Après la comédie, Marguerite soupira en disant :

« Mon cher Pierrot, si tu ne me donnes pas le livre doré sur tranche, ton joli présent ne me servira de rien.

— Voici le livre, répondit Pierrot. Je le gardais pour avoir le plaisir de vous montrer moi-même le spectacle; mais puisque vous désirez l'avoir, je vous le donne. »

Jean-Pierre se mit dans une colère terrible, en apprenant que son fils n'avait plus le livre doré sur tranche.

« Mon père, lui dit Pierrot, je n'ai pu résister au plaisir d'obliger mademoiselle Marguerite; j'espère que nous nous en trouverons bien. M. le baron ne nous tourmentera plus : madame la baronne lui parlera en votre faveur, et

j'aurai gagné l'amitié de la plus aimable demoiselle qui soit au monde. »

Le meunier voulait absolument fouetter son fils. Heureusement Claudine emporta Pierrot, en disant :



« Attends un peu, Jean-Pierre ; attends au moins que nous sachions si ce que dit notre enfant arrivera. »

Mais le lendemain le domestique du château ne vint pas comme à l'ordinaire.

« On n'a plus besoin de moi, disait Pierrot, et on m'oublie ; mais je ne regrette rien puisque j'ai fait plaisir à mademoiselle Marguerite.

IX

Ce n'était pas la faute de Marguerite si Pierrot ne venait plus au château. Elle aurait voulu qu'on l'envoyât chercher, pour lire la comédie. Le baron avait répondu qu'il valait mieux faire lire la pièce par la vieille gouvernante des enfants, et qu'on pouvait se passer de Pierrot. Comme la vieille gouvernante portait de grosses lunettes qui lui pinçaient le nez, sa voix était nasillarde et traînante, et



tout le charme du spectacle se trouvait détruit. Les enfants regrettaient Pierrot, et Marguerite était bien fâchée de lui avoir demandé le livre doré sur tranche.

Un jour, la fille d'un seigneur du voisinage vint au château, et, pour la divertir, on lui fit voir une représentation du théâtre merveilleux. A peine eut-elle exprimé son admiration et son plaisir, que Marguerite s'écria :

« Ma chère amie, puisque mon théâtre vous plaît, je suis heureuse de pouvoir vous le donner. Emportez-le chez vous. »

La petite fille accepta ce beau présent, embrassa tendrement son amie, et emporta la boîte de cuivre, la baguette et le livre doré sur tranche. Le baron, qui était à la chasse, se mit en fureur lorsqu'il apprit ce que Marguerite venait de faire; il voulut lui donner le fouet, mais la baronne s'y opposa en disant :



« Si notre Marguerite est généreuse, c'est un bon et rare défaut dont je ne veux point qu'on la corrige. »

Cependant les enfants s'ennuyaient de n'avoir plus leur théâtre. Leurs jeux ordinaires ne les amusaient plus, et ils bâillaient du matin au soir.

« Au moins, disaient-ils, si Pierrot était ici, il nous

raconterait l'histoire du chevalier Jasmin et de la princesse Églantine. »

On envoya chercher Pierrot.



« Mes amis, dit-il aux enfants, ne vous désolez pas. Vous avez bien fait de donner le spectacle merveilleux; il ne faut jamais regretter d'avoir été généreux. Je travaille chez un maître charpentier, et je vais vous construire moi-même un autre théâtre en bois. Il ne sera pas aussi beau que l'autre, et les petits acteurs ne manœuvreront pas aussi bien; mais je tâcherai de me rappeler la comédie du chevalier Jasmin, et je pourrai encore vous la réciter, en remplaçant ce que j'aurai oublié par des mots de mon invention.

Pierrot alla chercher ses outils de charpentier. Il scia des planches et construisit un théâtre, avec des coulisses et une rampe. Il peignit les décors en papier. Un grand pot de confitures, sur lequel il dessina des pierres,

représenta la tour d'une forteresse. Pendant qu'il travaillait, madame la baronne faisait de petites poupées avec du linge, et découpait du satin et de la mousseline pour habiller les acteurs. Le chevalier Jasmin eut un joli manteau blanc, et la princesse Églantine une robe de soie rose. Tous les autres personnages furent bientôt achevés. On leur attacha un fil de fer au sommet de la tête. La doublure rouge d'une robe de chambre servit à tailler le rideau du théâtre. On alluma les bougies; Pierrot rassembla ses acteurs; puis il frappa les trois coups, et la pièce commença.



LE

CHEVALIER JASMIN

ET

LA PRINCESSE ÉGLANTINE

COMÉDIE EN TROIS ACTES POUR LES MARIONNETTES

PAR

MADAME LA PLUIE

Personnages de la comédie.

ARTHUS, roi d'Angleterre (voix de basse).
ÉGLANTINE, sa fille (voix flûtée).
CHRISTIAN, prince de Danemark (voix de fausset).
LE CHEVALIER JASMIN (voix naturelle).
PAQUERETTE, suivante de la princesse (voix de tête).
GULDENSTERN, général danois (voix baroque).
COURTISANS ANGLAIS ET SOLDATS DANOIS.
LE LION DE LA MÉNAGERIE.

(NOTA. L'armée danoise peut être représentée par une douzaine de marionnettes dont on tient les fils de fer dans une seule main.)

ACTE PREMIER

Le théâtre représente le jardin du palais d'Arthus à Londres.

SCÈNE I

(NOTA. Pendant les trois premières scènes, la princesse ne devant faire aucun mouvement, on peut l'accrocher à un clou.)

ÉGLANTINE, PAQUERETTE.

PAQUERETTE.

Mademoiselle, chère princesse, ne me tournez pas le dos ainsi, je vous en prie. Regardez-moi un peu; je suis



votre Pâquerette, votre amie. Confiez-moi vos peines... Vous ne répondez pas? Depuis huit jours que vous restez dans ce jardin, vous n'avez pas même voulu ouvrir la bouche pour manger. Cela peut vous faire du mal, et je

remarque en effet de la pâleur sur votre visage. Il faut que vous soyez bien triste pour garder aussi longtemps le silence. Remuez au moins votre petit doigt, que l'on voie si vous êtes morte ou vivante. C'est aujourd'hui que votre futur mari arrive à la cour... Eh! que dites-vous? il me semblait vous entendre soupirer. Est-ce que ce mariage vous contrarie? Le prince Christian est pourtant un seigneur aimable. Il vous a envoyé de Danemark des présents superbes, et vous ne les avez pas seulement regardés. Comment ce prince pourrait-il vous déplaire puisque vous ne le connaissez pas encore? Allons, mademoiselle, ne restez pas ainsi immobile comme une statue. Le roi votre père finira par se fâcher, et, voyant que vous ne voulez plus bouger, il vous mettra dans une armoire. Le voici justement qui vient de ce côté. Il marche à grands pas. Je m'enfuis, car je vois bien au tremblement de son corps qu'il est en colère.

SCÈNE II

ÉGLANTINE, LE ROI ARTHUS.

LE ROI.

Fille ingrate, romprez-vous enfin ce silence obstiné? Daignerez-vous faire un petit mouvement et répondre au moins à votre père? Dites-moi la cause de votre chagrin. Parlez, je vous écoute... Vous vous taisez? Cet entêtement devient insupportable. Ma patience est à bout. Prenez



garde, ma fille; ne me forcez pas à user de mon autorité; vous pourriez vous en repentir. Le prince Christian est arrivé de Danemark; il va venir vous faire sa cour. Apprêtez-vous à le bien recevoir. Le voici qui se dirige par ici. Pour l'amour de Dieu, Églantine, répondez à ce qu'il vous dira.

SCÈNE III

Les Mêmes, LE PRINCE CHRISTIAN.

LE ROI.

Approchez, mon gendre; ma fille est aussi aise que moi de vous voir à Londres.

CHRISTIAN, saluant.

Incomparable princesse, fleur de la Grande-Bretagne,



le Danemark entier s'incline devant vous, en ma royale personne. La guerre est à jamais finie entre nos États, et

désormais je ne tirerai plus l'épée que pour vous proclamer dans tous les tournois la plus belle des belles, comme je suis le plus vaillant des chevaliers.

(Il fait une pirouette.)

LE ROI, bas à sa fille.

Saluez donc, Églantine. Répondez. (Haut.) Seigneur Christian, ma fille est si touchée de votre galanterie, qu'elle n'ose répondre. Excusez sa modestie et son inexpérience. Laissez-moi seul un instant avec elle, je vais lui délier la langue.

CHRISTIAN.

Bien volontiers, seigneur, je reviendrai dans un moment, lorsque la langue de l'incomparable Églantine sera déliée. (Il sort en faisant plusieurs pirouettes.)

SCÈNE IV

LE ROI, ÉGLANTINE.

LE ROI.

Malheureuse enfant! vous voulez donc me réduire au désespoir? Voyez dans quel affreux embarras vous me mettez. S'il faut avouer au prince de Danemark que ma fille est devenue immobile comme une statue, j'en serai malade de honte. Vous mériteriez d'être enfermée dans un cachot noir, au fond de la citadelle, avec les araignées et les cloportes. Mais auparavant, je veux que votre mariage se fasse, et je vais ordonner qu'on vous prenne

par les mains pour vous conduire à l'église. Si vous ne voulez pas prononcer le *Oui*, je le dirai moi-même, et vous serez mariée de force.

ÉGLANTINE, se jetant aux pieds du roi.

Ah! sire, ayez pitié de votre fille. Ne me forcez pas d'épouser ce prince que je déteste, ou bien vous allez me voir mourir sous vos yeux.



LE ROI.

Voilà donc la cause de ce silence obstiné? Pourquoi détestez-vous ce jeune prince? Il n'est pas très-laid. Il dit lui-même qu'il a du courage et de l'esprit.

ÉGLANTINE.

Sire, je le trouve affreux, et, s'il avait de l'esprit et du courage, il ne le dirait pas lui-même. N'avez-vous pas remarqué sa fatuité et ses pirouettes?

LE ROI.

Les pirouettes n'ont rien de blâmable, puisqu'on les applaudit à l'Opéra. C'est le signe de l'aisance, de la grâce et d'une bonne éducation.

ÉGLANTINE.

Enfin, mon cher père, si je vous prouve clairement que le jeune prince n'est qu'un sot et un fanfaron, dispensez-moi de l'épouser. Sachez d'ailleurs que les fées s'opposent à ce mariage.

LE ROI.

O ciel! il y a un mystère là-dessous. Qu'allons-nous devenir si les fées s'en mêlent! Mais comment prouverez-vous que le prince est un sot et un fanfaron?



ÉGLANTINE.

Cela me regarde; faites-le venir.

LE ROI, appelant.

Seigneur Christian, approchez. Ma fille désire vous parler. Sa langue est heureusement déliée.

SCÈNE V

LES MÊMES, CHRISTIAN.

ÉGLANTINE.

Illustre prince, avant de vous épouser, je dois vous

informer d'un événement singulier qui arriva au moment de ma naissance. Ma nourrice me portait dans ses bras, lorsqu'elle vit sortir de la muraille une fée, qui me toucha du bout de sa baguette, en me faisant plusieurs dons. Cette fée ajouta en terminant que j'épouserais un chevalier capable de faire assaut d'esprit avec moi, et qui me sauverait la vie le jour de mes noces.

CHRISTIAN.

Charmante Églantine, cette prédiction n'a rien d'effrayant pour moi. Rivalisons d'esprit ensemble; je le veux bien. Mes courtisans disent que j'en suis pétri. Courez-vous quelque danger? Je suis prêt à vous sauver la vie. (Il se dandine et fait des pirouettes.)



ÉGLANTINE.

La fée vous fournira sans doute aujourd'hui l'occasion de me sauver la vie. Quant à l'assaut d'esprit, par considération pour les désirs de mon père, je le réduirai à une épreuve très-simple : je vous proposerai une énigme à deviner. Si vous en trouvez le mot, nous nous marierons ensemble; mais si vous ne devinez pas, rien au monde

ne pourra me décider à être votre femme. Dites-moi donc, je vous prie, quelle est la fleur passagère dont le parfum est sans agrément lorsqu'elle est toute seule, mais qui prend un parfum délicieux si on la place en compagnie d'autres fleurs; elle prête en même temps un éclat particulier à tout ce qui l'entoure. Dans les bouquets que l'on voit elle se fane la première, tandis que ses compagnes se conservent plus longtemps. Une femme belle et vaine ne désirera que cette fleur pour s'en parer; la plus sage souhaitera plutôt d'avoir les autres.

CHRISTIAN.

Aimable Églantine, je ne sais pas la botanique; mais si vous me donnez un petit quart d'heure pour réfléchir en me promenant dans le jardin, je trouverai certainement cette fleur extraordinaire.

ÉGLANTINE.

Promenez-vous, seigneur. J'attendrai votre réponse.

(Christian sort en se dandinant.)

LE ROI.

Ma fille, comment voulez-vous que le prince devine quelle est cette fleur? Il y en a tant dans mon jardin, que moi-même je ne saurais pas la trouver.

ÉGLANTINE.

Il faut pourtant que le prince devine l'énigme, s'il veut m'épouser; car voici les dernières paroles de la fée : « Si Églantine se marie avec un prince qui ne devine pas l'énigme et qui ne lui ait pas sauvé la vie, elle sera chan-

gée en statue. » Mon cher père, vous avez déjà vu ce matin que j'ai failli perdre l'usage de la parole, gardez-vous bien de vouloir contrarier la fée. Sa prédiction s'accomplirait.

LE ROI.

Hélas! quelle aventure! Encore s'il ne s'agissait que de vous voir muette, on pourrait s'en consoler; mais avoir pour fille une statue! cette idée est tout à fait pénible. Je me sens accablé de douleur, et je vais essayer de pleurer dans mon cabinet. (Il sort.)



ACTE II

Le théâtre représente une autre partie des jardins.

SCÈNE I

ÉGLANTINE, LE CHEVALIER JASMIN.

LE CHEVALIER.

Qu'ai-je appris, princesse? c'est aujourd'hui que vous vous mariez avec un étranger? Vous m'aviez promis de

me choisir pour époux; mais, hélas! je ne suis qu'un pauvre chevalier, et vous voulez être reine de Danemark. Je vois bien que je n'ai plus rien à espérer. Je viens vous faire mes adieux, et vous regarder pour la dernière fois; demain je partirai pour la terre sainte, et je chercherai la mort dans une bataille contre les Turcs.

ÉGLANTINE.

Ingrat, vous osez me faire des reproches, lorsque je me donne tant de peine pour éloigner votre rival! Au lieu d'aller en Palestine, songez plutôt à mériter ma main.

LE CHEVALIER.

Que faut-il entreprendre pour cela, belle Églantine? Je suis capable de tout. Je traverserais des fleuves à la nage, je me précipiterais dans les flammes. Donnez-moi des



lions à combattre, des serpents, des dragons à couper avec une épée.

ÉGLANTINE.

Il faut seulement attendre l'occasion de me sauver la

vie, comme l'a ordonné la fée. Il faut vous tenir tranquille; ne pas bondir ainsi par-dessus les arbres et les parterres du jardin; être discret, et supporter avec patience la présence de votre rival.

LE CHEVALIER.

Eh! le puis-je, princesse? L'amour me fait bondir. La jalousie, l'inquiétude, me font sauter par-dessus les arbres. Je ne puis m'en empêcher.

ÉGLANTINE.

Sautez donc, si vous le voulez. Tout le monde verra votre amour et votre jalousie; on en parlera à mon père, je serai enfermée dans la citadelle, vous ne serez jamais mon mari, et j'en mourrai de chagrin.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce serait une faiblesse impardonnable que de vous désobéir, chère Églantine. Je deviendrai raisonnable pour vous mériter. Voyez, déjà je ne saute plus, et je me tiens immobile sur mes jambes comme un docteur. L'amour seul peut me transformer ainsi; l'amour seul et l'espoir que me donnent les mots charmants que je viens d'entendre. Permettez-moi au moins de me prosterner à vos genoux et de baiser votre main.

ÉGLANTINE.

Non, chevalier. Cela ne serait pas convenable; d'ailleurs, les galons de votre manteau s'accrocheraient après les broderies de ma robe; nous ne pourrions plus les décrocher, et l'on verrait ainsi que vous vous êtes jeté à mes

genoux. L'excès de votre tendresse ne me déplaît pas. Adieu, chevalier, je vais aller soupirer un peu dans mon boudoir, car je me sens le cœur bien agité. (Elle sort.)

SCÈNE II

JASMIN, CHRISTIAN arrive à la poursuite d'un papillon.

LE CHEVALIER, à part.

Quel est cet inconnu qui poursuit un papillon? Observons-le sans rien dire.

CHRISTIAN.

Le voilà posé sur une fleur. — C'est une tulipe. — Le papillon doit s'y connaître. Je dirai à la princesse que sa fleur mystérieuse est la tulipe. — Mais voici une personne de la cour.

LE CHEVALIER, s'approchant.

Vous êtes étranger sans doute, monsieur?

CHRISTIAN.

Oui, monsieur, je suis l'écuyer du prince de Danemark, et charmé de faire votre connaissance. Je m'amusais à réfléchir sur une énigme que vous pourrez peut-être m'aider à deviner : Quelle est la fleur dont le charme est doublé lorsqu'elle est accompagnée d'autres fleurs moins brillantes? Une femme belle et vaine désire la posséder de préférence à ses voisines; mais une femme sage souhaitera plutôt les autres qui sont moins passagères.

LE CHEVALIER.

Ce doit être la jeunesse, monsieur. Son éclat est doublé quand les talents et les vertus l'accompagnent. Elle passe, et les autres fleurs restent. La femme frivole ne souhaite pas d'autre avantage; une personne sage aimera mieux les talents et les vertus qui survivent à la jeunesse.

CHRISTIAN.

Grand merci, monsieur. Vous avez raison. C'est bien cela. Je m'en vais toût de suite trouver le roi et la princesse. Quel bonheur! j'ai deviné l'énigme. Oh! qu'un prince de Danemark est heureux d'avoir de l'esprit.

(Il sort en pirouettant.)

SCÈNE III

LE CHEVALIER seul.

Que dit-il? — trouver la princesse! — deviné l'énigme! — Grand Dieu! est-ce que j'aurais donné des armes contre moi-même? Est-ce que cet inconnu serait le prince de Danemark? Ah! je n'aurais plus qu'à me noyer. La jalousie me déchire le cœur. Malgré mes promesses à la belle Églantine, je ne puis cacher les transports de ma passion. C'est un supplice affreux. (Il saute par-dessus les arbres et les parterres de fleurs.) Je n'y résiste plus. L'amour m'emporte à faire mille extravagances. Allons, volons à la re-

cherche de la princesse, et prévenons mon rival s'il est encore temps. (Il sort.)



ACTE III

Le décor représente la forteresse.

SCÈNE I

LE ROI ET PLUSIEURS COURTISANS, LE PRINCE CHRISTIAN ET LE CHEVALIER JASMIN au haut de la citadelle, ÉGLANTINE au pied de la tour.

ÉGLANTINE.

Que vais-je devenir, mon Dieu? Le prince de Danemark a déjà deviné l'énigme. Il ne lui manque plus que de me sauver la vie pour mériter d'être mon époux. La fée est venue me trouver dans mon boudoir, et m'a dit de ne rien craindre ; mais si son dessein est de me faire épouser ce Christian, que je n'aime pas, je serai la plus malheureuse

des reines. Jamais je n'y consentirai. Je préfère encore devenir une statue.

LE ROI, en haut de la tour.

Admirez, mon gendre, la vue qu'on a de cette tour. Voyez ces plaines qui s'étendent au loin, la mer qu'on aperçoit à l'horizon. N'est-ce pas fort joli?

CHRISTIAN.

De toute beauté, sire. L'air vif qu'on respire ici nous donnera de l'appétit pour le repas de noces. Nous nous amuserons tout à l'heure à deviner d'autres énigmes, car je suis fort habile à ce jeu-là.

ÉGLANTINE.

O ciel! je vois le chevalier qui s'agite là-haut comme un forcené. Il va commettre quelque imprudence. La fée m'abandonne. Ah! malheureuse Églantine, tu n'as plus qu'à mourir.

SCÈNE II

LES MÊMES, PAQUERETTE, courant.

PAQUERETTE.

Mademoiselle, venez bien vite, le lion de la ménagerie a brisé sa cage. Il accourt de ce côté. Il va vous dévorer si vous ne vous sauvez de suite. (Elle s'enfuit.)

ÉGLANTINE.

Au secours! au secours! le lion a brisé sa cage. Le

voici qui vient à moi. Je suis perdue. Il va me dévorer. Au secours! mon cher papa.



LE ROI, en haut de la tour.

Attends un peu, ma fille, je vais descendre avec mes soldats, et nous tuerons le lion.

ÉGLANTINE.

Hélas! mon père, il vous faut un quart d'heure pour descendre, et le lion est à deux pas. Il aura le temps de me manger. Sautez en bas de la tour, ou je suis morte.

LE ROI.

Ma pauvre fille, je ne suis plus assez leste pour sauter en bas d'une muraille de deux cents pieds.

ÉGLANTINE.

Seigneur Christian, voici l'occasion de me sauver la vie. Sautez, sautez en bas de la citadelle.

CHRISTIAN.

Mademoiselle, considérez que si je saute, je me casserai au moins bras et jambes, et comment pourrais-je tuer le lion avec les bras et les jambes cassés?

ÉGLANTINE.

Et vous, chevalier, mon cher Jasmin, mon ami d'enfance, me laisserez-vous manger par ce lion terrible? Entendez ses rugissements. Le voici, le voici. (Le lion rugit dans la coulisse, et arrive sur la scène en bondissant.)

LE CHEVALIER, du haut de la tour.

Rassurez-vous, princesse, je vole à votre secours,



dussé-je me rompre les os. (Il saute en bas de la tour, court au lion, et le tue.)

ÉGLANTINE.

Vous m'avez sauvé la vie, chevalier, vous méritez d'être mon époux. Pourquoi faut-il, hélas ! que le prince de Danemark ait deviné l'énigme !

LE CHEVALIER.

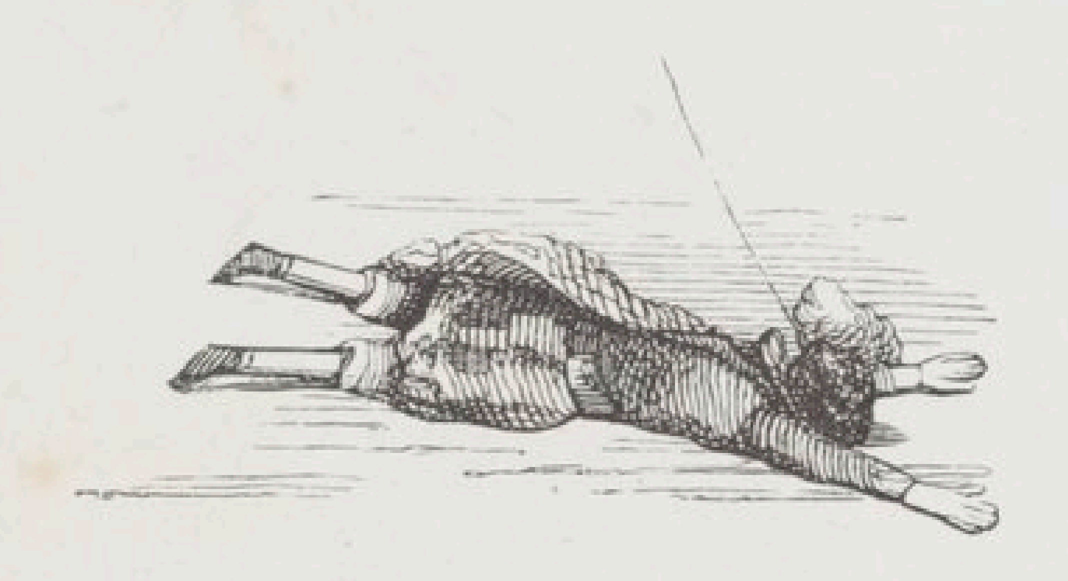
C'est moi qui l'ai devinée. Je lui en ai dit le mot tout à l'heure.

ÉGLANTINE.

Ah ! que je suis contente ! La fée ne m'a pas trompée. Vous allez être mon mari. A présent, chevalier, vous pouvez vous jeter à mes genoux, et si votre manteau s'accroche après ma robe, cela ne fera rien.

CHRISTIAN.

Il ne sera pas dit que le chevalier Jasmin m'aura sur-



passé en courage. Puisqu'il a sauté, je prétends sauter aussi. (Il se précipite et reste étendu sans mouvement au pied de la tour.)

LE ROI.

O fâcheux accident! le prince s'est cassé la tête, et je crains bien qu'on ne puisse la raccommoder. Quoiqu'on voie beaucoup de pères marier leurs filles à des hommes privés de tête, il ne serait pas prudent de les imiter. Mais j'aperçois une armée qui s'avance. Ce sont les Danois qui viennent pour venger la mort de leur prince. Hélas! ils auront le temps de ravager tout mon royaume avant que je sois descendu de la tour. J'entends déjà leur trompette qui sonne l'attaque. (On entend la trompette.)

LE CHEVALIER.

Je suis prêt à les combattre, sire, et je les repousserai à grands coups de pied jusque dans leur patrie.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL GULDENSTERN

à la tête des Danois.

GULDENSTERN.

Rendez-nous notre prince, ou nous allons incendier la ville et égorger tous les habitants.

LE CHEVALIER.

Le voilà, votre prince, emportez-le et débarrassez-nous de votre présence.



GULDENSTERN.

Je n'accepte pas ce prince-là. Il me faut un Christian en bon état, avec une tête complète et non pas fendue en deux. Puisque vous nous avez cassé notre souverain, vous nous en payerez un autre.

LE CHEVALIER.

C'est lui-même qui s'est cassé la tête volontairement. Sortez d'Angleterre à l'instant, canaille étrangère, ou vous aurez affaire à moi.

GULDENSTERN.

Soldats ! frappez ce chevalier. Entourez-le, assommez-le. Vive le Danemark ! Vengeance ! vengeance ! Pillons la ville de Londres.

LE CHEVALIER.

Je vous en empêcherai bien. Vive l'Angleterre ! (Il s'élance contre les Danois et les disperse à grands coups de pied.) Sire, votre royaume est délivré des ennemis.

LE ROI, du haut de la tour.

Brave Jasmin, tu as mérité la main de ma fille, je te la donne. Aussitôt que je serai descendu, nous te marierons et tu seras mon héritier. Mais je crains fort que le Danemark ne me fasse une guerre terrible.

ÉGLANTINE.

Non, mon cher père, nous n'aurons pas la guerre ; car voici la pièce finie. La toile va tomber, les bougies s'éteignent ; il nous reste à peine le temps de saluer le public et de lui demander pardon de toutes les balivernes que nous venons de dire.

FIN DE LA COMÉDIE

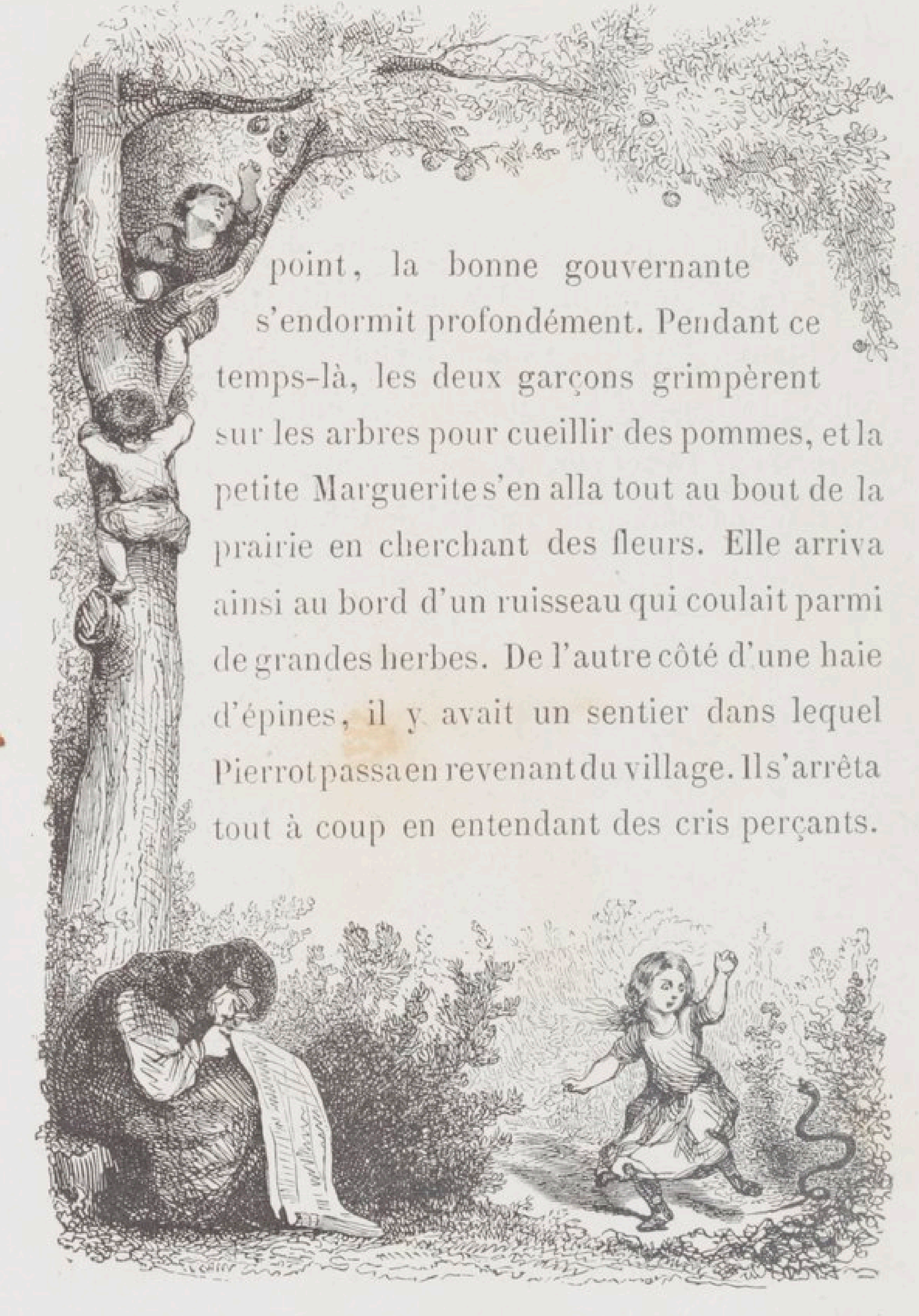
X

Peu de jours après la représentation de la comédie, les enfants de M. le baron se promenaient avec leur vieille gouvernante. La bonne dame s'était assise sur l'herbe, tandis que les enfants jouaient et couraient dans une prairie. Pour s'occuper, la gouvernante mit ses lunettes et tira de sa poche un journal dont elle lut le feuilleton



avec la plus grande attention et le plus vif intérêt. Ce feuilleton était le huit cent trente-sixième chapitre d'un gros roman commencé depuis bientôt trois ans, et comme

le roman ne marchait pas et en restait toujours au même



point, la bonne gouvernante s'endormit profondément. Pendant ce temps-là, les deux garçons grimpèrent sur les arbres pour cueillir des pommes, et la petite Marguerite s'en alla tout au bout de la prairie en cherchant des fleurs. Elle arriva ainsi au bord d'un ruisseau qui coulait parmi de grandes herbes. De l'autre côté d'une haie d'épines, il y avait un sentier dans lequel Pierrot passa en revenant du village. Il s'arrêta tout à coup en entendant des cris perçants.

C'était Marguerite qui appelait du secours.

— Oh ! que j'ai peur ! disait-elle. Voici un gros serpent

qui se glisse dans l'herbe. Il s'approche de moi pour me mordre. Mes frères, madame la gouvernante, venez me secourir. Hélas! ils ne m'entendent pas. Je vais mourir peut-être.

Pierrot traversa la haie d'épines et accourut dans la prairie.

N'ayez pas peur, mademoiselle, dit-il; ce que vous voyez n'est pas un serpent. C'est une petite vipère qui ne vous mordra pas si vous ne la touchez point; mais pour vous rassurer, je vais la tuer.



Avec le talon de son sabot Pierrot écrasa la tête de la vipère.

— Que tu es courageux! lui dit Marguerite. Viens

avec moi au château ; je veux dire à ma mère que tu m'as sauvé la vie.

— Il n'y a pas grand mérite à ce que j'ai fait, mademoiselle. Je suis obligé d'aller chez mon maître charpentier ; mais j'irai vous voir au château dans un autre moment.

— Va travailler, mon ami, reprit Marguerite. Je n'oublierai pas ta belle action. Embrassons-nous, car je vois



avec plaisir que tu n'es pas trop barbouillé aujourd'hui.

Pierrot embrassa la petite fille sur les deux joues, et Marguerite lui dit en lui rendant son baiser :

— Si la sainte Vierge écoute mes prières, tu seras un jour mon Jasmin, et je serai ton Églantine.

Le lendemain, madame la baronne vint à la ferme. Elle

embrassa aussi Pierrot, et lui donna une boîte remplie d'outils de charpentier, avec une douzaine de livres reliés



en maroquin, parmi lesquels étaient des ouvrages de géométrie, une histoire ancienne et une de France, depuis Pharamond jusqu'au roi Robert. Elle remit ensuite à Claudine une bourse bien garnie, en lui disant d'employer cet argent à faire instruire son fils. Pierrot, pénétré de reconnaissance, ouvrit les livres, après le départ de la baronne, et se dépêcha d'étudier, afin d'être bientôt aussi savant qu'il était courageux. Au bout de six mois, il savait par cœur tout ce qui était dans ses livres; la baronne lui en donna d'autres qu'il lut assidûment. Il fut bientôt capable d'en remontrer au magister du village, et tous les soirs avant de s'endormir, il ajouta cette petite phrase à ses prières :

— Saint Pierre, mon patron, priez la sainte Vierge

d'exaucer les vœux de l'aimable Marguerite; faites qu'un jour je sois son chevalier Jasmin et qu'elle devienne mon Églantine.

XI

Un soir, Jean-Pierre et sa femme étaient assis paisiblement au coin de leur feu dans une chambre bien close. Les volets étaient fermés, et les fenêtres recouvertes de tapisseries. Il y avait double porte à la chambre et double



porte à l'antichambre; aussi ne sentait-on pas le moindre courant d'air. Le meunier et sa femme se réjouissaient des bontés de madame la baronne, et ils goûtaient leur aisance avec d'autant plus de plaisir, qu'on entendait le vent mugir au dehors. Les petits esprits ne trouvaient pas le moindre trou pour s'introduire dans la ferme. Cepen-

dant, à force de prêter l'oreille, Claudine crut distinguer leurs voix :



« Ingrat Jean-Pierre, disaient-ils, tu nous dois tout, et tu nous refuses un asile. Plus de carreaux cassés, plus de crevasses où nous puissions gémir et bourdonner! C'est à peine si l'on peut siffloter par le trou de la serrure tout doucement.

— Est-ce que M. le Vent voudrait encore une fois entrer chez nous? s'écria Jean-Pierre un peu effrayé.

— Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit Claudine. Si l'envie lui en prend, laissons-le faire. Peut-être nous en trouverons-nous aussi bien que la première fois. »

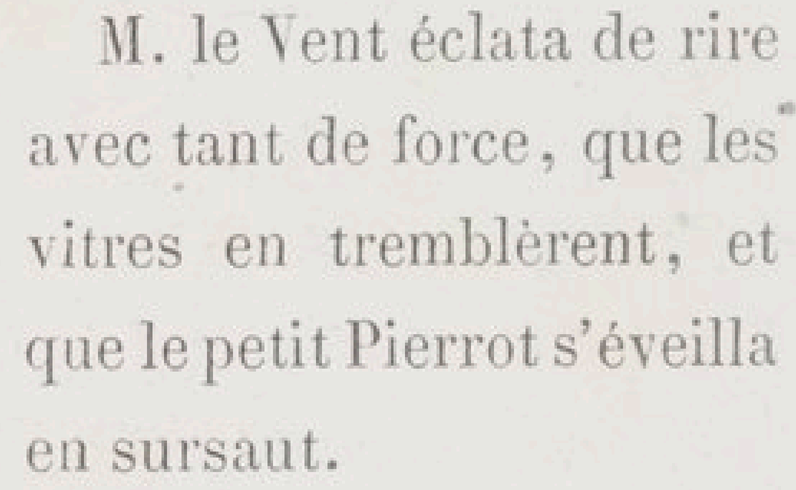
En parlant ainsi, Claudine ouvrit toutes les portes. Au même instant M. le Vent parut, et s'élança dans la chambre en tournoyant. La queue de son manteau s'enlevait

jusqu'au plafond, et ses deux grandes ailes remplissaient la moitié de l'appartement.



« Oh ! dit-il avec sa grosse voix, il y a du changement ici. Tu as donc fait fortune, malgré tes sottises, maître Jean-Pierre ? Tu es logé comme un marquis. Donne-moi une bergère, que je me repose sur tes cousins, monseigneur le meunier. »





M. le Vent éclata de rire avec tant de force, que les vitres en tremblèrent, et que le petit Pierrot s'éveilla en sursaut.

« Corbleu ! reprit M. le Vent, on est fort agréablement dans cette bergère. Tu es un brave homme, Jean-

Pierre. Je te pardonne tes fautes, et te remercie de ton bon accueil; mais puisque te voilà riche, je ne te donnerai rien. Adieu, mon ami. »

Au moment où M. le Vent s'apprêtait à s'envoler, Pierrot, qui s'était glissé en bas de son lit, ferma tout à coup les quatre portes de la chambre et du vestibule. Aussitôt on vit M. le Vent chanceler sur ses pieds et retomber dans sa bergère. Ses grosses joues se dégonflèrent en formant mille rides. Sa large poitrine se rétrécit; son corps s'affaissa peu à peu, et ses ailes devinrent plus petites que celles d'un moineau franc. Il voulut crier, mais son gosier ne rendit qu'un son faible et voilé comme s'il avait eu une extinction de voix.



« Mes amis, dit-il, ne me retenez pas. Ce serait un tour abominable. Donnez-moi de l'air. J'étouffe ; ouvrez la fenêtre par pitié ! Vous ne voulez pas me faire mourir ?

— Le Vent ne meurt pas, dit Pierrot. Nous vous garde-

rons seulement prisonnier, et pour sortir il faudra capituler avec nous.

— Bonnes gens, reprit M. le Vent, que voulez vous donc de moi ?

— Il me faut beaucoup d'argent, dit Jean-Pierre.

— Nous voulons, dit Claudine, une indemnité pour les coups de bâton que nous a donnés le géant enfermé dans le petit tonneau d'or.

— Moi, dit Pierrot, je veux être créé chevalier ou baron !

— Malheureux, imprudent, fou que je suis ! murmura M. le Vent, d'être venu dans cette maison. Mes amis, je vous donnerai de l'argent et des petits tonneaux magiques ; mais il n'y a que le roi qui fasse des chevaliers et des barons. Laissez-moi partir.

— Vous ne sortirez point, s'écria Claudine ; Pierrot a raison. Vous devez capituler avec nous. »



M. le Vent tenta un effort désespéré pour tâcher de

s'enfuir, mais Jean-Pierre, Claudine et Pierrot se mirent à souffler tous les trois sur lui, et il se trouva si faible, qu'il ne put leur opposer aucune résistance. On le fit voler d'un bout à l'autre de la chambre comme une plume, tant il était devenu menu et léger. On le poussa ainsi dans un cabinet bien clos, à deux portes et sans fenêtres, et on l'y enferma au double tour.

A peine Jean-Pierre eut-il retiré la clef du cabinet, et bouché le trou de la serrure avec du mastic, que le bruit du dehors cessa. La tempête, étant privée du vent, s'abattit à l'instant : les nuages ne pouvaient plus courir; les feuilles des arbres ne bougèrent plus, et les ailes du moulin s'arrêtèrent.

XII

Le meunier, sa femme et le petit Pierrot tenaient conseil entre eux pour savoir comment ils tireraient de M. le Vent une grosse rançon, lorsqu'ils entendirent la pluie tomber à torrents, et les voix des petits esprits chuchoter sur le toit :

« Ingrat Jean-Pierre, disaient ces voix. Nous avons fait ta fortune, et tu nous refuses l'entrée de ta maison! Nous glissons sur les ardoises, nous coulons de la gouttière dans le ruisseau. Plus de vitres brisées, plus de trous au mur! Nous ne pouvons plus mouiller tes meubles, ni sauter

dans ta chambre. C'est en vain que nous tombons par milliers, petites gouttes, gouttes, gouttes.

— Est-ce que madame la Pluie serait disposée à revenir? dit le meunier.

— Ouvrons-lui la fenêtre bien vite, » s'écria Claudine.

Aussitôt que la fenêtre s'ouvrit, madame la Pluie entra.



Des flots de larmes coulaient de ses yeux; ses habits étaient plus trempés qu'à sa première visite, et son nez plus enflé par le rhume de cerveau.

« Qu'est-il donc survenu ici? dit-elle d'un ton lamentable. Je ne reconnais plus cette maison. Donne-moi un bon fauteuil, Jean-Pierre, afin que je puisse bâiller et m'ennuyer un instant dans ce joli appartement. Je t'ai

porté bonheur, à ce que je vois. La boîte de cuivre et le livre doré sur tranche ont profité au petit Pierrot. Comme vous n'avez plus besoin de moi, je ferai du bien à d'autres. Adieu, mes amis. »

Elle allait déjà se glisser par la fenêtre, lorsque Claudine ferma brusquement les persiennes, les volets et les doubles rideaux. Aussitôt madame la Pluie tomba en défaillance dans son fauteuil. Ses larmes cessèrent de couler; son nez se dégonfla; ses vêtements se séchèrent; sa physionomie devint souriante, et son visage sembla presque coloré.

« O désespoir! s'écria-t-elle d'une voix moins traînante, me voilà prise! Mes amis, ne me faites pas mourir, ne m'enfermez pas dans cette serre chaude. Je me dessèche! au secours! ouvrez la fenêtre par charité.

— La Pluie ne saurait mourir, dit Pierrot. Vous ne sortirez pas sans payer pour votre délivrance.

— Payer, mon Dieu! Et que voulez-vous que je paye? parlez vite. Je n'en puis plus. Si vous ne me rendez pas ma langueur, mes larmes, mon ennui et mon rhume de cerveau, je vais avoir une attaque de nerfs.

— Cela ne sera rien, dit Jean-Pierre. Je vous jetterai un verre d'eau sur le visage, comme je fais lorsque ma femme a envie de s'évanouir. Il faut capituler avec nous. Je veux de l'argent; Claudine demande un don magique, et Pierrot désire des lettres de noblesse.

— Vous aurez de l'argent et le don magique; mais

Pierrot ne deviendra baron que s'il se distingue par des actions d'éclat. Laissez-moi partir. O folle, étourdie que je suis, d'avoir donné dans ce piége! »

Madame la Pluie poussa des sanglots et porta sa main à ses yeux pour y chercher une larme; mais pas une goutte d'eau ne voulut sortir. Elle tenta un dernier effort pour s'échapper; mais Jean-Pierre s'arma d'un parapluie, Claudine d'une bassinoire, et Pierrot lui jeta sur le nez une



serviette chauffée au feu. Elle tomba pâmée sur le tapis de la cheminée. Alors Claudine prit madame la Pluie par le milieu du corps et la jeta dans un évier. On l'entendit couler dans le plomb, et tomber au fond de la citerne, dont

Jean-Pierre ferma soigneusement le couvercle, en le chargeant d'un gros pavé.



Au même instant, les ruisseaux cessèrent de murmurer au dehors; la gouttière se vida; les feuilles des arbres se séchèrent; la terre but l'eau qui était tombée; le ciel ôta son manteau de nuages, pour mettre son habit parsemé d'étoiles, et la lune resplendissante lança ses rayons bien loin dans la plaine.

XIII

Dans ce temps-là, Guillaume, duc de Normandie, entreprit la conquête de l'Angleterre. Il rassembla tous ses soldats, et appela sous ses étendards les seigneurs de tous pays qui voulurent prendre part à la guerre. M. le baron, qui s'ennuyait dans son château, se résolut à partir. Il se

rendit à Caen, auprès du duc Guillaume. L'armée s'embarqua dans une quantité de petits vaisseaux, et alla aborder en Angleterre. Le prince Harold, chef des Anglais, amassa des troupes à Londres, et marcha au-devant de Guillaume pour défendre son royaume. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Hastings, et l'on s'attendit à une bataille effroyable.

Madame la baronne était fort inquiète de son mari, dont elle ne recevait pas de nouvelles. Les enfants n'osaient plus jouer entre eux, voyant le chagrin de leur mère, et mademoiselle Marguerite pleurait en songeant aux dangers que courait son papa. Un jour Pierrot vint



au château, et il trouva tout le monde dans la consternation.

« Ne vous affligez pas, madame la baronne, dit-il, et

vous, ma chère Marguerite, essuyez vos larmes. Dans une heure, vous aurez des nouvelles de M. le baron. »

Pierrot courut à la ferme, et il entra dans la prison de M. le Vent. Il le trouva étendu sur un canapé, tout engourdi et si racorni, qu'on distinguait à peine son corps parmi les plis de ses vêtements.

« Levez-vous, monsieur le Vent, dit Pierrot. J'ai une commission importante à vous donner. Ne seriez-vous pas bien aise de prendre un peu l'air, et de courir en liberté par-dessus la mer ?

— Oui, sans doute, répondit le Vent, j'en serais bien aise, car je me consume dans cet affreux cachot.

— Eh bien, je vous donnerai la clef des champs pour une heure; mais il faut me promettre de revenir et de faire une commission importante.

— Quelle commission ? Parle vite, et ouvre les portes. Dépêchons-nous. Je suis prêt à partir.

— Un moment, reprit Pierrot. On ne part pas ainsi. Étendez d'abord votre main sur ce crucifix, et jurez de revenir dans une heure, par le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la sainte Vierge, sa mère, et par le Tout-Puissant, votre créateur et le mien.

— Et quel besoin y a-t-il de jurer par toutes ces choses sacrées ?

— Si vous ne jurez pas, je n'ouvrirai point les portes. »

M. le Vent étendit sa main sur le crucifix et prononça le serment.

« A présent, dit Pierrot, allez en Angleterre; volez d'un trait jusqu'au camp du duc Guillaume. Regardez ce qui se passe, apportez-moi des nouvelles de M. le baron. Il ne vous faut pas plus d'une heure pour tout cela; mais je vous donne le quart d'heure de grâce pour faire un peu l'école buissonnière. »

Pierrot ouvrit les portes; M. le Vent aspira une bouffée d'air; sa poitrine s'enfla aussitôt comme un ballon. Il déploya ses grandes ailes et s'élança par-dessus les arbres et les clochers, avec un sifflement terrible. Il était



parti depuis une heure et un quart, lorsque Pierrot le vit revenir.

« Oh! dit M. le Vent, quelle belle promenade je viens de faire là! Je me suis bien diverti. Les deux armées se sont battues dans la plaine d'Hastings. Le duc Guillaume

a été vainqueur. Harold est tué. Les Normands marchent sur Londres. M. le baron se porte bien ; il s'est conduit vaillamment, et le duc lui a promis des biens et des honneurs en récompense de son courage.

— Fort bien, dit Pierrot en fermant les portes. Je vous remercie de votre promptitude. Dormez maintenant jusqu'à demain. »

Pierrot courut au château, et donna ces heureuses nouvelles à la baronne et aux enfants. Quoiqu'il ne voulût pas dire comment il s'y était pris pour savoir cela, on le crut volontiers parce que les nouvelles étaient bonnes. Au bout de quinze jours, la baronne fut bien étonnée en recevant une lettre de son mari, dans laquelle se trouvait mot pour mot tout ce qu'avait annoncé Pierrot. Pour le remercier, elle le combla de cadeaux et de friandises, et lui donna la permission de venir tous les jours au château pour voir son amie Marguerite.

XV

Les mois et les années s'écoulaient. Pierrot atteignit un beau jour ses quatorze ans. Comme il était grand et

robuste, il voulut aller chercher fortune en Angleterre. Il fit ses adieux à madame la baronne, et il embrassa les enfants. On lui donna un bagage complet, de l'argent, un cheval et des provisions. Marguerite lui broda un beau mouchoir, comme un gage de son amitié. Jean-Pierre lui souhaita bonne chance, et Claudine le pressa dans ses bras en pleurant.



« Ne pleurez point, dit Pierrot. Je reviendrai peut-être bientôt riche et grand seigneur. Ne laissez point échapper M. le Vent ni madame la Pluie. Envoyez-les en Angleterre tous les matins. Ils vous rapporteront de mes nouvelles, et

je les emploierai utilement au service du duc Guillaume. N'oubliez pas surtout de leur faire prononcer le serment sacré, avant de leur permettre de sortir. »

Claudine promit de suivre exactement les instructions de son fils. Pierrot monta sur son cheval et partit, en pressant sur son cœur le mouchoir brodé par Marguerite. Il traversa une partie de la Bretagne, et arriva au bout de trois jours à Caen. Des Normands qui passaient en Angleterre le prirent dans leur vaisseau. M. le Vent, que Claudine laissa sortir fort à propos, souffla dans les voiles. Pierrot entra le quinzième jour à Londres, où le duc Guillaume demeurait. Il se logea dans une petite auberge, en attendant l'occasion de se présenter à la cour. Un matin, qu'il prenait l'air à sa fenêtre, Pierrot vit courir à lui M. le Vent, qui lui dit :

« Je suis à tes ordres, Pierrot; ta mère m'envoie savoir comment tu te portes, et si tu as besoin de mes services.

— Dites à ma mère que je l'aime et que je me porte bien. Je n'ai rien à vous commander pour aujourd'hui; mais ne manquez pas de revenir demain.

Madame la Pluie, qui ne voyageait pas si vite, n'arriva que l'après-midi à Londres.

« As-tu des ordres à me donner? dit-elle.

— Point d'ordres pour aujourd'hui, répondit Pierrot; mais ne manquez pas de revenir demain. »

XIV

Le duc Guillaume adorait sa femme, la princesse Mathilde, qu'il avait laissée à Caen. Toutes les semaines il lui envoyait un exprès ; mais comme huit jours s'étaient



écoulés avant le retour du courrier, il n'avait jamais de nouvelles fraîches. Pierrot alla trouver ce grand prince, et se jetant à ses pieds :

« Monseigneur, lui dit-il, j'ai à mes ordres un courrier bien plus habile que les vôtres. Si vous voulez vous servir de moi, je vous ferai savoir jour par jour ce qui se passe à Caen dans votre palais. »



Le prince voulut bien essayer des services de Pierrot. Dès le lendemain, M. le Vent accourut à la même heure que la veille. Pierrot l'expédia aussitôt à Caen, et au bout d'un moment, il sut tout ce qu'avait fait la duchesse dans la matinée. Il en porta le détail au duc Guillaume, qui fut bien étonné lorsque les lettres et les courriers vinrent confirmer plus tard ce qu'avait dit Pierrot. Le prince voulut attacher à sa personne un messager si habile et si prompt. Il lui donna un logement dans son château, et se servit de lui tous les jours, sans se douter des moyens

que Pierrot employait. Les autres seigneurs eurent aussi recours à lui pour savoir ce que faisaient leurs femmes. Quelques-uns en apprirent plus long qu'ils n'auraient souhaité, et comme ils n'étaient pas d'aussi bons maris



que le duc Guillaume, ils renoncèrent bientôt à ces messages rapides pour revenir à la poste ordinaire. Cependant Pierrot fit fortune à ce métier-là. Il amassa cent mille écus qu'il envoya à ses parents, en les priant d'acheter le premier château qui serait à vendre dans son pays, et il écrivit une lettre bien tendre à Marguerite, où il lui disait qu'il n'avait plus qu'un pas à faire pour devenir chevalier comme Jasmin.

Le duc Guillaume fut enfin couronné roi d'Angleterre,

et il s'apprêtait à jouir paisiblement de ses conquêtes, lorsqu'on apprit que les Danois et les Saxons envoyaient contre lui une flotte considérable. On fit aussitôt de grands préparatifs de défense, et on assembla les troupes pour s'opposer à la descente des ennemis en Angleterre. Pierrot alla trouver le roi.

« Sire, lui dit-il, ne dépensez pas votre argent, et ne fatiguez pas vos soldats inutilement. Je vous délivrerai des Saxons et des Danois avant que leur flotte soit en vue des côtes, et sans que vous ayez besoin d'équiper un seul vaisseau.

— Tu es donc un petit sorcier ? dit le prince en riant.

— Non, sire, je suis un bon chrétien ; mais fiez-vous à moi : dans vingt-quatre heures, vous n'aurez plus d'ennemis.

— Eh bien, j'attendrai vingt-quatre heures avant de donner mes ordres et de faire mes préparatifs de guerre. »

Le lendemain de bon matin, Pierrot guetta de loin M. le Vent par sa fenêtre. Il le vit accourir à tire-d'aile.

« Ne perdez pas de temps à vous reposer, lui dit-il ; allez au-devant des Danois et des Saxons. Soufflez de toutes vos forces sur leurs navires. Dispersez-les de tous côtés sur la mer. Empêchez qu'ils n'abordent en Angleterre ; mais noyez le moins de monde que vous pourrez.

— Voilà au moins une commission agréable, dit M. le Vent. Je vais m'en acquitter comme il faut. »

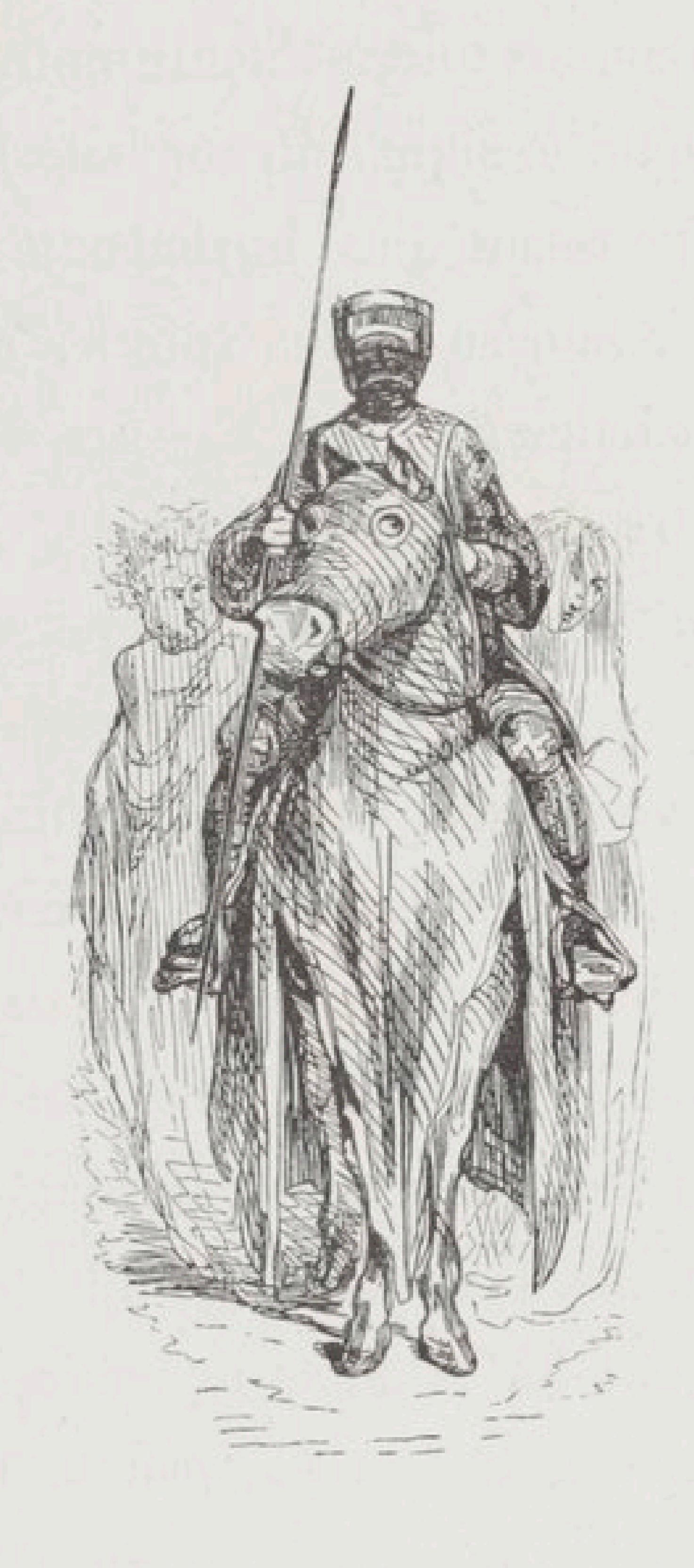
Là-dessus il partit comme une flèche. Il enfla ses joues,

souleva des vagues hautes comme des montagnes, et en moins d'une heure il dispersa et anéantit la flotte des Danois et des Saxons. Un courrier en apporta la nouvelle



à la cour le soir même. Le roi en fut si joyeux, qu'il embrassa Pierrot, et il allait sans doute lui donner une magnifique récompense, lorsqu'un autre courrier tout couvert de poussière entra dans le cabinet du prince. Cet homme annonça que la province de Cornouailles s'était révoltée, et qu'une armée innombrable s'avançait pour surprendre la ville de Londres. Le roi fit sonner les trompettes; tous les seigneurs prirent leurs armes et montèrent à cheval. On sortit de la ville et on se rangea en bataille

dans une plaine, en face des ennemis. Les habitants du pays de Cornouailles étaient des gens féroces, qui poussaient des cris sauvages, et voulaient tout égorger. Le grand Guillaume, quoique intrépide, avait de l'inquiétude. Au moment de livrer bataille, il aperçut auprès de lui un cavalier vêtu d'une armure noire, et dont la visière était baissée.



« Qui êtes-vous ? dit-il à ce cavalier, et pourquoi vous tenez-vous si près de moi ?

— Je suis un serviteur de Votre Majesté, répondit le

cavalier noir. Je veille sur votre personne, et je viens vous assurer la victoire.

— Et quels sont ces personnages bizarres que je vois derrière vous ? Quelle est cette grande figure enveloppée d'un manteau flottant ? Et cette femme qui pleure avec une écharpe couleur de l'arc-en-ciel ?

— L'un est mon écuyer, et l'autre ma servante. C'est à eux que nous devrons tout à l'heure notre salut.

— Le roi donna le signal du combat. Les ennemis s'avancèrent en poussant des hurlements épouvantables. Alors le cavalier noir se tourna vers les deux figures qui le suivaient, et leur cria :

— Faites votre devoir ! »

A l'instant on vit ces deux étranges personnages s'élever dans les airs à une hauteur prodigieuse. Un vent terrible souffla dans le visage des ennemis, et une pluie battante les mouilla jusqu'aux os, sans que l'armée des Normands en fût incommodée. Le désordre se mit dans les rangs des révoltés. Au premier choc ils furent enfoncés et battus. Au milieu de la mêlée, le roi remarqua le cavalier noir qui frappait sur les ennemis à grands coups d'épée, et qui se comportait en homme de courage. On tua dix mille des séditieux, et le reste prit la fuite. Le roi fit appeler le cavalier noir, et lui dit en présence de toute sa cour :

« Jeune inconnu, c'est à vous que je dois le succès de cette journée. Veuillez maintenant vous découvrir à

moi, et quelle que soit la faveur que vous puissiez me demander pour un si grand service, je vous l'accorde d'avance. »

Alors le cavalier noir leva la visière de son casque, et l'on reconnut Pierrot.

« Sire, dit-il, je suis votre messager Pierrot; puisque vous êtes assez bon pour vouloir récompenser mes faibles services, donnez-moi des lettes de noblesse et faites-moi chevalier. »



Le roi donna l'accolade à Pierrot, et le créa chevalier. En rentrant au château, il écrivit des lettres de noblesse, et Pierrot s'appela le chevalier de La Pierre.

« A présent, sire, dit-il au roi, si Votre Majesté veut faire de moi le plus heureux des hommes, elle n'a qu'à demander à M. le baron, dont je ne suis plus le vassal, de me donner en mariage sa fille Marguerite. Je suis assez riche pour prétendre à une si belle alliance. »

Guillaume le Conquérant demanda Marguerite à M. le

baron, et donna encore cent mille livres à Pierrot pour ses frais de noces. Le chevalier prit congé du roi, et retourna dans son pays, avec des écuyers et une suite digne de sa nouvelle fortune. La baronne lui accorda la main de Marguerite, et on célébra splendidement le mariage au château. Le chevalier de La Pierre se retira ensuite dans un domaine acheté par Jean-Pierre avec l'argent envoyé de Londres. M. le Vent et madame la Pluie voulurent faire leur présent de noces aux jeunes époux. Le chevalier reçut des mains de M. le Vent un anneau constellé, par la vertu duquel Pierrot trouvait encore sa femme aussi belle au bout de vingt ans que le jour de son mariage ; et madame la Pluie mit au cou de Marguerite un collier enchanté qui lui fit voir son mari toujours jeune et aimable.



Après un cadeau aussi précieux, on aurait eu mauvaise grâce à retenir prisonniers le Vent et la Pluie. On leur

ouvrit les portes de la ferme et le couvercle de la citerne, et ils retournèrent, l'un sur la montagne du Midi, et



l'autre dans la grotte de l'Ouest. Cependant, ils avaient si bien pris l'habitude de passer et de repasser la Manche, qu'ils ont encore à présent un goût particulier pour l'Angleterre, quoique le roi Guillaume n'ait plus besoin de leurs services. De là vient qu'à Londres, on porte des paletots de caoutchouc, et qu'un Anglais ne voyage pas sans prendre avec lui son parapluie.

Les mariés vécurent heureux; ils s'aimèrent beaucoup, et ne se querellèrent qu'une seule fois, parce qu'ils avaient oublié, ce jour-là, de porter l'anneau magique et le collier

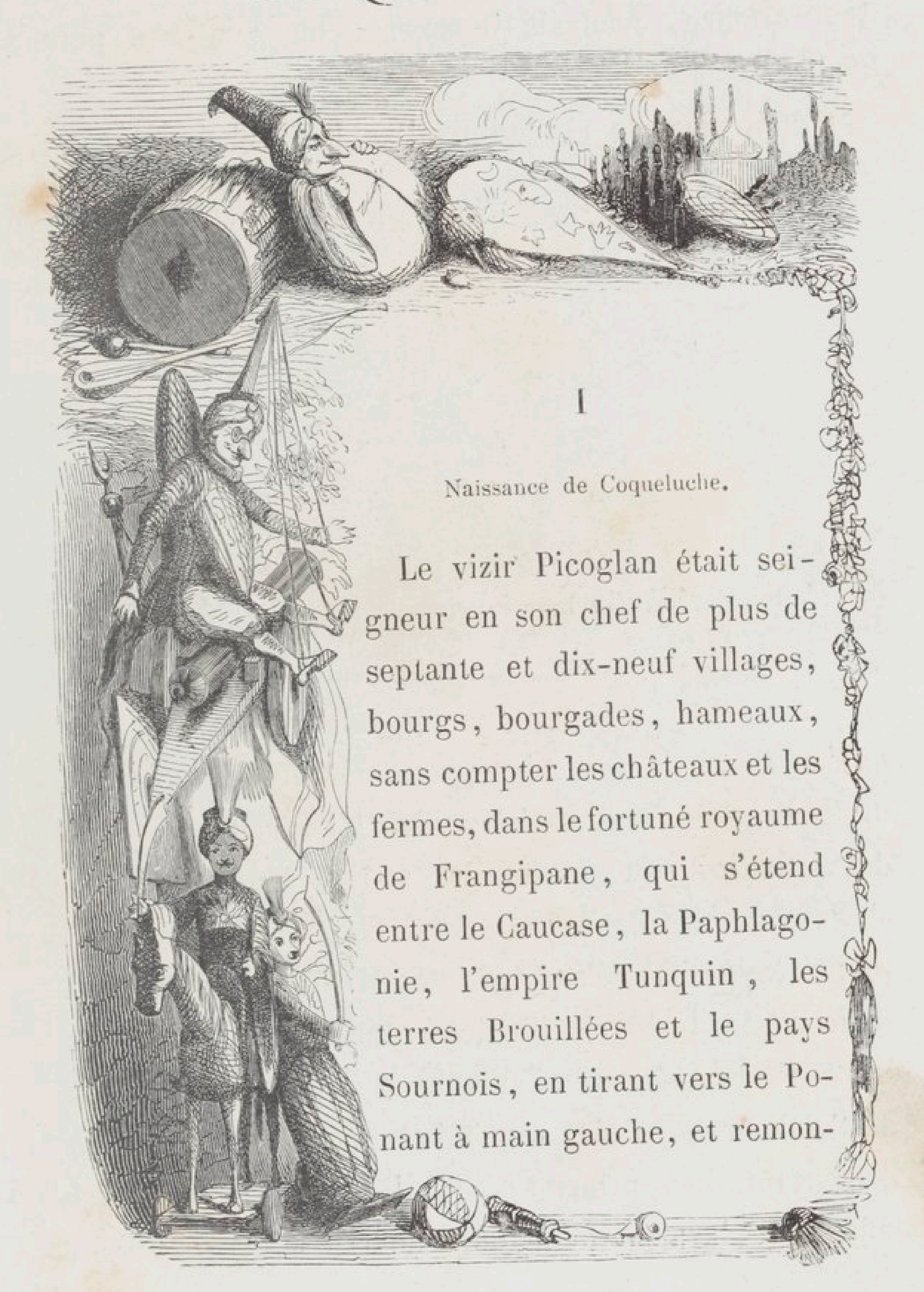
enchanté. Tous les autres jours, Margueritte fut de bonne humeur, et le chevalier amoureux de sa femme. Ils eurent une quantité d'enfants, et c'est de là que sort la grande et noble famille des Pierrot de La Pierre, si fameuse en basse Bretagne.

PAUL DE MUSSET.



LE PRINCE

COQUELUCHE



I

Naissance de Coqueluche.

Le vizir Picoglan était seigneur en son chef de plus de septante et dix-neuf villages, bourgs, bourgades, hameaux, sans compter les châteaux et les fermes, dans le fortuné royaume de Frangipane, qui s'étend entre le Caucase, la Paphlagonie, l'empire Tunquin, les terres Brouillées et le pays Sournois, en tirant vers le Ponant à main gauche, et remon-

tant au septentrion, comme qui veut aller à la terre des Coquefredouilles (si je me trompe, c'est de peu). Les géographes ne l'ont pas marqué sur les cartes, mais c'est inadvertance, mauvais jugement, ou peut-être pure malice.

C'était alors le règne du sultan Kolifischets, vingt et



unième du nom, si je n'en passe, et qui descendait en droite ligne de l'étoile polaire, d'où lui venait une pareté des plus brillantes parmi les astres, bien qu'un peu obscure sur les pancartes généalogiques ; tant y a qu'il prenait volontiers, dans les actes privés ou publics, les titres d'OEil-du-Jour, Allié des brumes d'avril, Lumière incréée et beau-frère du Zodiaque. Il se disait aussi cousin du Soleil, mais ce n'était qu'à la mode de Bretagne ; au demeurant, bon prince : ce fut lui qui permit que les sujets qui n'avaient point de souliers marchassent pieds

nus; il voulait également que ceux qui n'ont pas de pain mangeassent de la brioche. Les boulangers pensèrent se ruiner. En somme, ce fut un beau temps; j'écrirais un livre cent fois plus ennuyeux que celui-ci, rien qu'avec les réformes que ce sage monarque introduisit dans les pompons de ses gardes. Il est vrai qu'il fut aidé dans ces grands travaux de politique par son vizir Picoglan,



homme de tête et de poids, prudent, réjoui, serviable, et fort jaloux du bonheur du peuple, quand il y pensait; mais il était fort distrait.

Picoglan, dans ce haut degré de gloire, désirait depuis longtemps avoir un enfant. Or, vers la treizième lune de l'an mingrélien de Frangipane, ce qui revient chez nous au 13 mars environ, quand Pâques tombe un dimanche, l'heureux vizir se vit au comble de ses vœux : il lui naquit

un fils qu'on nomma Coqueluche, c'est-à-dire, dans la langue du pays, Aurore vermeille, à cause que le jeune seigneur était en effet, pour ses parents, comme l'aurore d'une belle journée après laquelle on a soupiré longtemps.



Je ne vous dirai point toutes les réjouissances qui eurent lieu à cette occasion dans les vastes seigneuries du vizir; il suffit de savoir que tous les fleuves du pays, barrés par une digue de sucre candi, cimentée de cannelle d'oranges et de noix muscades, coulèrent une limonade excellente, ce qui fut cause, par parenthèse, que plusieurs petits enfants qui s'y baignaient, en ayant trop bu, se noyèrent.

Des chevreuils, des cerfs, des sangliers et autres gibiers à profusion furent lâchés tout rôtis dans les campagnes, le couteau et la fourchette fichés dans le dos, leur assai-

sonnement dans les oreilles. En coupait qui voulait, sans se déranger; car tout échaudés de la cuisson, ils couvaient partout à travers la foule.



Plus de trois cent dix-neuf lieues carrées de pays furent illuminées chaque soir en verres de couleur et falots de papier huilé, qui formaient toutes sortes d'édifices et enguirlandaient les arbres des forêts de festons ingénieux; les oiseaux du pays ne savaient ce que cela voulait dire, et n'en purent fermer l'œil ni jour ni nuit.

Les danses du peuple et le bruit des tympanons, des tam-tams, des gongs et autres pièces de cuisine qui servent dans ce pays d'instruments de musique, élevaient ensemble un tel vacarme, qu'une province voisine, éloignée de plus de huit journées de marche, pensa que la terre tremblait sur ses fondements, et que le dernier jour du monde était arrivé.

Ces fêtes durèrent dix jours avec une allégresse non

pareille, et l'empressement fut si grand, qu'il y eut dans la cohue plus de sept mille pieds foulés et à peu près autant d'épaules démises; par où l'on voit que ces fêtes furent trop longues, et que les jeux, dans le public aussi bien que dans le particulier, doivent être modérés, sous peine d'accidents.

Le sultan prit part à la joie de son vizir; il nomma d'emblée le jeune enfant porte-mèche du Singe vert, ordre



militaire alors fort considéré, mais qui est un peu déchu depuis qu'on l'a prodigué aux voyageurs lettrés et marchands de morue d'Europe : de plus, le sultan s'engagea formellement à faire plus tard le nouveau-né son premier ministre, s'il montrait les talents requis et s'il ne mourait point de la rougeole; enfin il lui envoya, à cette occasion,

quinze chameaux chargés de polichinelles, pour lui servir quand il serait un peu plus raisonnable.



On ne dirait rien de l'enfance de Coqueluche, qui fut semblable à toutes, si ses parents et leurs flatteurs n'eussent voulu voir des merveilles particulières dans tout ce qui lui arrivait de plus commun. Ainsi l'on remarqua qu'il était né le jour dit du *Sabre de bois*, d'où l'on conjectura qu'il serait un grand conquérant, sans faire attention qu'il était né le même jour quatorze mille enfants dans la seule étendue de l'empire; ensuite, comme il avait éternué en venant au monde, on pensa qu'il serait tout spécialement protégé des dieux, à cause qu'on dit en pareil cas: *Dieu vous aide*.

« Il sera vif, disaient les gouvernantes, s'il agitait ses petits bras; — et généreux, ajoutait-on, s'il venait à baver; — et fort éloquent, quand il criait; — et modeste,

quand, faute d'haleine, il était forcé de se taire; — et prudent, quand il dormait. »

Il était bien difficile que ces flatteries ne fissent point d'impression sur sa mère, car les mères ne sont que trop portées à voir dans leurs enfants des perfections uniques; et c'est fort bien fait, puisque la nature veut qu'elles aiment leurs enfants plus que tous les autres. Mais il y a de l'excès en tout, et Bergamote, la mère de Coqueluche,



tomba dans l'excès, se persuadant follement que tout ce qu'on lui disait de son fils était la pure vérité, et qu'il était une des merveilles du monde; ce qui fait voir qu'il n'est rien de plus malheureux que de naître dans un rang trop élevé, si ce n'est pourtant de naître dans une condition trop basse, car la pauvreté n'engendre pas moins de vices que la richesse.

II

Du nom de Coqueluche ; où l'on examine à ce sujet si le mot coqueluche vient de coqueluchon, ou coqueluchon de coqueluche, ou s'ils viennent tous deux de coquelicot.

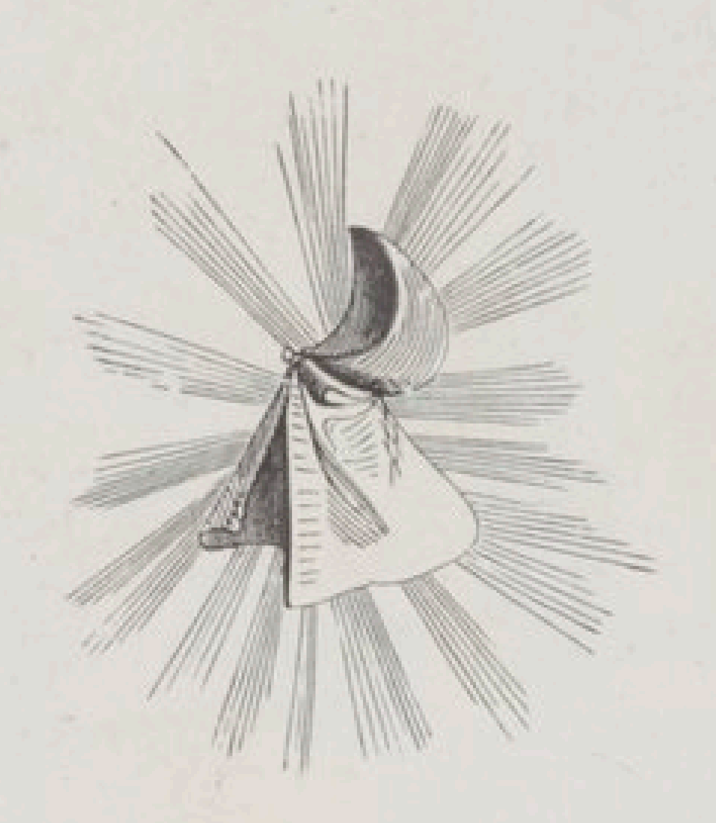
A son entrée dans le monde, Coqueluche fut affligé d'un gros rhume qui le faisait pitoyablement tousser et haleter, et Bergamote sa mère, vu la grande peine qu'il y prenait, commanda aussitôt que tous les enfants de Sa Seigneurie tousseraient de même pour l'aider un peu.



Et ceci est tout propre à éclaircir une grande difficulté qui a fort occupé les savants ; car d'une part on appelle *coqueluche* une abhorrée maladie qui vous tire l'âme du corps à force de toussailleries, et de l'autre on dit d'une

personne bien voulue et recherchée, qu'elle est la coqueluche de la ville, de la cour, des femmes, de la jeunesse, etc.

Le docte Valeriola, Ménage, Monet, disent à ce sujet que le peuple de France fut attaqué, vers l'an de grâce 1414, d'un si grand rhume, que la loquèle en tarit au gosier des avocats, ce qui est bien fort; les tribunaux vaquèrent, et les chaires mêmes des cuistres de collége demeurèrent muettes, calamité si effroyable qu'à peine je l'imagine. Ils ajoutent que ce mal fut appelé *coqueluche,* de ce que les patients, et le nombre en était grand, s'emburelucoquaient les oreilles d'une coqueluche ou coqueluchon de moine, d'où sans doute, par la rage de s'enco-



queluchonner et la rareté des coqueluches renchéries, on se les arracha : et l'on put dire au figuré d'une chose ou d'une personne de valeur, qu'elle était la coqueluche

des nobles, des bourgeois, des vilains, des filles, des femmes, etc., etc.

D'autres disent que les femmes ayant aussi porté des coqueluches, et que la mode faisant rage parmi le sexe, le même dicton a pu s'établir par allusion à la vogue de cet ajustement.

Enfin le docteur Lebon, qu'on pourrait dire par inversion le bon docteur, a écrit que le nom de la maladie vient du remède qu'on y apporta, lequel fut des fleurs de coquelicot, d'où coqueluche. Nous voici bien, comme vous voyez.

Je ne me mêle pas volontiers de questions si ardues, car il n'y a guère de temps que j'étudie ; néanmoins je suis en état d'apporter ici quelque clarté, ne fût-ce qu'un lumignon ; et comme j'ai souventes fois ouï demander si le nom du gentil Coqueluche lui fut donné à cause du rhume qu'il avait eu, ou parce qu'il était la coqueluche de sa mère, je dis, soutiens ou conclus, au contraire, que ce grand rhume que tous les enfants eurent comme lui fut ainsi nommé à cause de son nom, et qu'on dit pareillement *la coqueluche des femmes*, de ce que Bergamote aimait si chèrement et follement son fils Coqueluche. Voilà qui explique tout, et comme il sert d'étudier l'histoire.

III

Consultations des docteurs sur les soins à donner à l'enfant.

Bergamote, par suite de ce rhume effroyable, conçut de vives craintes sur les autres accidents qui menaçaient son fils; et comme elle avait ouï dire que l'ignorance et la routine pouvaient grandement nuire aux enfants dans leurs progrès, elle fit, par le crédit de son mari, assembler tous les mages, physiciens et philosophes de Fran-



gipane, afin de les consulter sur les soins qui convenaient au nourrisson. Ces doctes personnages accoururent de toutes parts, les uns barbus, les autres non, tous bien délibérés; et Bergamote, la chose la touchant de près, voulut bien leur faire l'honneur de présider le conseil.

L'assemblée eut lieu dans une grande salle de la maison des champs de Picoglan, disposée à cet effet; et véritablement elle fut imposante, je dis l'assemblée, car on n'y comptait pas moins de cinquante-deux nourrices, berceuses, suivantes, gouvernantes, matrones attachées à la maison; au milieu d'elles trônait en grand appareil le jeune Coqueluche, criant et bavant à merveille, couvert de langes et de dentelles de prix qu'il souillait vilainement.



Il y avait tout près de lui, en matière d'aides de camp, deux filles de chambre, tenant vingt-cinq douzaines de couches de rechange.

Les savants ayant pris place, Bergamote exposa l'objet de la délibération, la grandeur de son intérêt, et discourut là bien sagement; après quoi elle pria le vieux Manchafoua de dire son avis le premier, vu son grand âge.

« Gracieuse Bergamote, dit-il, d'où viennent dans le monde tant d'enfants tortus, cagneux, bossus, pieds bot



et quelques-uns même culs-de-jatte ? Tout uniment de ce que les nourrices malavisées les emmaillottent, les serrent et les empaquettent comme une bourriche, les empelotonnent comme une bobine, et les empêchent ainsi de prendre leur naturel accroissement. Et, comme on voit un arbrisseau gêné de la sorte se tordre, languir et périr enfin, leurs membres délicats, non-seulement ne profitent point, mais s'étiolent et prennent de mauvais plis, ce qui est d'autant plus à redouter, qu'ils ne les perdent point dans la suite. Il faut donc, avant tout,

délivrer l'enfant de tant de bandes, bandeaux et bandelettes.

— Par mon petit doigt! s'écria Bergamote, on ne saurait mieux parler. Démaillottez vite l'enfant; mais prêtons l'oreille à chacun. Parlez, Chiquenaudier. »

Chiquenaudier, sage solitaire de l'île Godiveau, se leva et dit :



« Quant à moi, Bergamote, j'attribue toutes les infirmités des hommes, bosses, tordions, foulures, torticolis, à ce qu'ils n'ont point été assez serrés dans leurs langes quand ils étaient en bas âge. En effet, les petits enfants n'ont point de raison, comme chacun sait; laissez-les

libres de leurs mouvements, ils vont se cogner, se pocher les yeux, jeter leurs petits membres de çà et de là en des postures dangereuses, et les voilà estropiés; car nous voyons de même que, si l'arbrisseau est abandonné à lui-même, il pousse de tous côtés des branches inutiles; il croît tout tortu, noueux, rabougri, et ne profite en rien; au lieu que, si le jardinier l'étaye, le lie, dirige ses branches et les fixe sur l'espalier, toute la séve se porte où il faut, et l'arbre pousse droit et robuste.

— Puissant Dieu! s'écria Bergamote, il est impossible de ne point convenir qu'il a raison. »

En effet, le même murmure d'admiration qui avait accueilli les paroles de Manchafoua se fit entendre après celles de Chiquenaudier, et la pauvre Bergamote commença d'entrer dans une grande perplexité. Pour s'étourdir ou pour voir plus à fond les choses, elle interrogea Karamel, Turlupin, Tusta-Bouissés, Kaliour et les autres; mais les sages se partagèrent entre ces deux opinions, ou en ajoutèrent d'autres tout aussi contraires; ce fut un bruit à ne plus s'entendre, car chacun soutenait son dire. La pauvre Bergamote était tout ébaubie, les berceuses horrifiées, les nourrices pantoises; au milieu de ce vacarme, le jeune Coqueluche se mit à crier d'une voix perçante :

« Mies! mies! mies!

— Il dit *oui!* s'écria Manchafoua.

— Il dit *non!* repartit Chiquenaudier.

— Il approuve mon système, disaient les uns.

— Il penche pour mon opinion, » criaient les autres.

Et cela redoubla tellement la fureur de ces sages, qu'ils étaient sur le point de se prendre à la barbe ; et la mal-



heureuse Bergamote ne savait, dans cette algarade, de quoi s'affliger davantage, ou de ce que les vénérables allaient se harpigner, ou de ce qu'elle n'en serait pas plus instruite.

« Hé ! seigneurs, de grâce, s'écriait-elle, expliquez-vous ; faut-il que mon bien-aimé Coqueluche demeure dans cette incertitude ? »

Mais une nourrice, outrée du désordre autant que du triste état de sa maîtresse, s'écria d'une voix aiguë :



« Madame, permettez que je dise un mot.

— Parle, Gourrimande, » dit Bergamote.

Or, Gourrimande était une femme experte, dégourdie, ronde en propos et de fort bon sens.

« Par ma foi, dit-elle, en mettant les poings sur ses hanches, qu'avons-nous ici besoin d'un tas de grimauds



fourrés? Est-ce affaire à des hommes de sens de se mêler du maillot d'un enfant, et de mettre le nez où ils n'ont que faire? J'ai nourri, moi qui parle, quatorze enfants; qu'on y aille voir : ils sont tous, à cette heure, droits comme un jonc, frais et fleuris comme le printemps, et il n'y a pas un de vos barbons catarrheux qui soit digne seulement de les émoucher. Laissez-moi faire, Bergamote, avec le petit; j'en userai comme une grand'mère, et je veux tout à l'heure qu'on me condamne à écouter un jour de plus ces écervelés, si je ne vous rends d'ici à deux ans un garçon superbe. »

Cette harangue tranchait si fort avec les cérémonies

précédentes, que l'assistance, perdant le respect, partit à la fois d'un éclat de rire; et quelques sages mêmes furent assez avisés pour convenir que Gourrimande pouvait avoir raison.

« Hé donc, poursuivit Gourrimande, que venez-vous ici nous échauffer les oreilles? Çà, çà, dit-elle en se tournant vers les femmes, qu'on fasse un peu comme moi, et nous allons voir place nette. »

Et se levant, armée d'une couche tordue à cinq nœuds, toutes les berceuses, matrones, filles, femmes, se levèrent aussi, prenant les balais, les pots, les hochets, les langes pliés en triple, et tombèrent sur les docteurs en belle ordonnance, leur frottant les côtes, époussetant les chausses,



et battant la poussière des robes, si curieusement et si âprement, qu'il ne resta plus bientôt dans la salle que les bonnets de ces hommes de mérite.

IV

Des amusements de Coqueluche.

Gourrimande ne se démentit pas d'un mot, et fit de Coqueluche un fort bel enfant; mais Picoglan ou Pique-aux-Glands en français, pensa que c'était à lui d'en faire un homme; malheureusement les affaires de l'État ne lui permettaient pas de s'occuper de son fils autant qu'il l'eût voulu, il le laissa donc à regret sous la direction de Bergamote, laquelle l'aimait éperdument, mais avec mille extravagances, comme il arrive souvent aux mères qu'égare une tendresse aveugle. Par exemple, dès qu'il fut en état de jouer, elle imagina fort à propos de lui procurer des joujoux; elle en commanda chez les plus habiles ouvriers de l'empire, elle proposa des prix à ceux qui composeraient les plus rares, et il fut fait à cette occasion de véritables prodiges en ce genre, car Bergamote ne craignait pas de les payer des sommes énormes.

Tous les jours le palais était assiégé d'artisans qui apportaient leurs chefs-d'œuvre. Mais qu'arriva-t-il? c'est que Coqueluche s'accoutumait aux plus beaux joujoux comme aux plus vils pantins, plus vite encore à cause de leur grand nombre, et qu'il finissait toujours par s'ennuyer comme un simple fils de bourgeois; souvent il portait envie aux enfants du peuple qu'il voyait de ses

fenêtres se jouer magnifiquement d'un chapeau de papier et d'un sabre de bois. Cette comparaison le dépitait et augmentait ses ennuis; car il enrageait de voir que ces petits manants s'amusaient comme des princes, tandis que lui, Coqueluche, fils du grand vizir, et un peu parent de la Grande-Ourse, par ancienne alliance, s'ennuyait à ronger ses pouces. La bonté des dieux donne ainsi dès l'enfance les premières leçons de modération et de sobriété; mais que peu d'enfants en profitent, et je dirai même peu d'hommes!

Un jour, un serviteur du palais, qui aimait à rire, voyant Coqueluche dans ce profond désœuvrement, lui conseilla tout amicalement de prendre un marteau et de s'en frapper à beaux petits coups sur les doigts; mais il fut chassé, car l'enfant, ayant fait l'essai, s'en plaignit.



Un autre lui conseilla de travailler, attendu, disait-il, que le travail est comme le sel du plaisir; mais il fut verte-

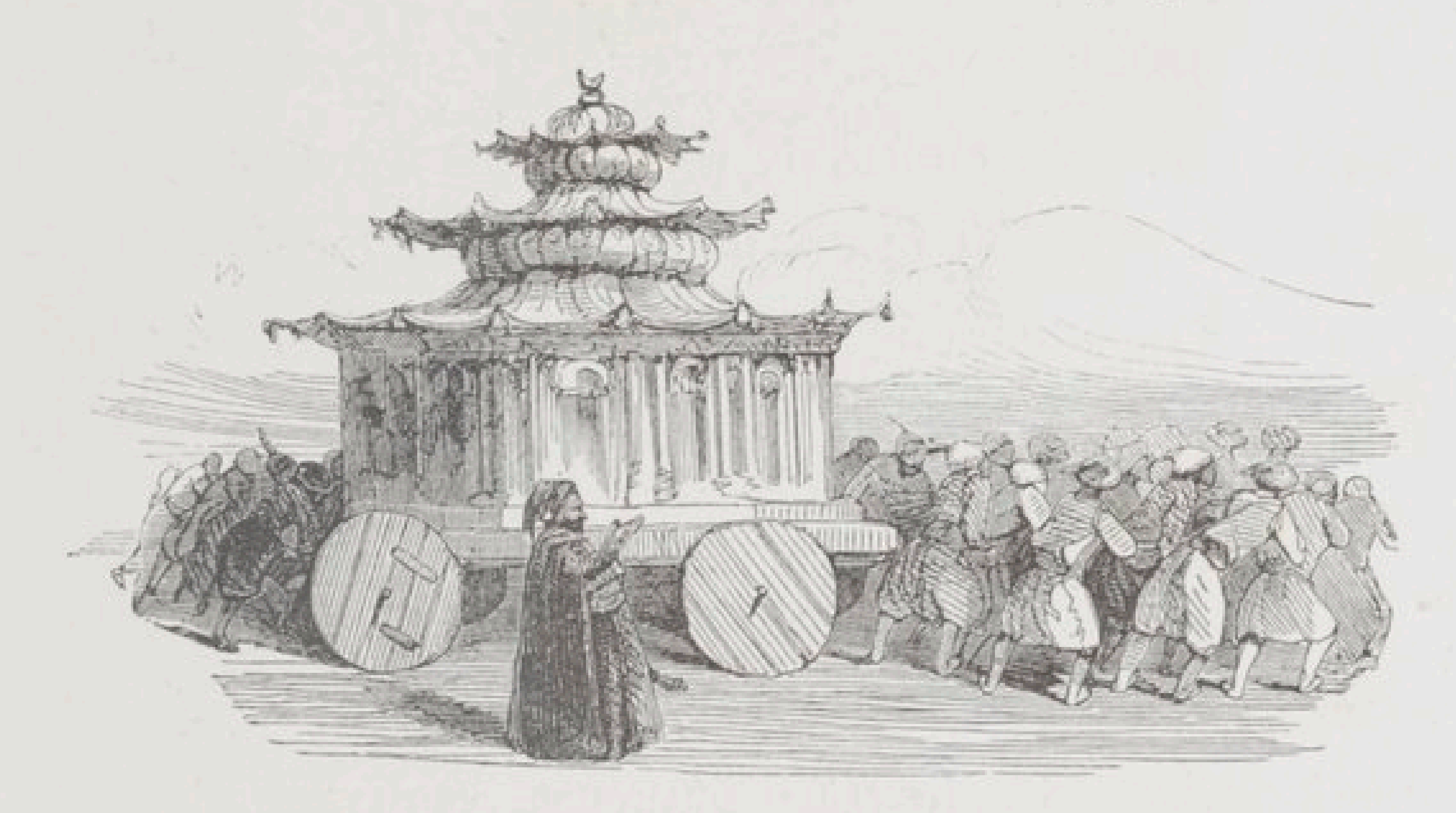
ment réprimandé pour ce discours; car, disait Bergamote, est-ce que mon fils est fait pour travailler? Cela



est bon pour vous, gens de peu, et si mon fils s'ennuie, il s'ennuie du moins noblement.

Mais pourtant l'incurable langueur de son fils la mettait au désespoir; elle commandait à prix d'or de nouveaux jouets, et comme cet ennui venait déjà de ces joujoux en trop grand nombre, les remèdes ne faisaient qu'empirer le mal.

Cependant les ouvriers ne cessaient de travailler et de produire merveilles sur merveilles; entre autres chefs-d'œuvre, on vit un jour un maître ès arts apporter au palais, à grand charroi, un pavillon tout entier, richement meublé, qui n'était autre qu'une immense pièce de pâtisserie. La forme extérieure était celle d'une pagode à trois



dômes de sucre filé qui reluisaient au soleil, soutenus sur des colonnes de pâte ferme, et tout bordés de petites clochettes dont la vasque était une oublie et le battant une pistache, ce qui faisait les plus jolis tintouins et carillons qu'on eût jamais ouïs; on n'a qu'à se figurer en grand les chapeaux chinois que nous voyons dans la musique des régiments.

L'édifice était environné d'un degré à je ne sais combien de gradins en pain d'épice, symétriquement incrustés d'amandes, de raisins de Corinthe et d'écorce de citron confit; pour le pavé de la salle, il était fait de massepains, de nougats et de réglisses entre-croisés le plus joliment du monde, et formant des dessins où était représentée toute l'histoire de Corysande, la belle au nez camus. Vers le milieu de la pièce, pour y entretenir la fraîcheur, qui était fort nécessaire de peur que tout l'édifice ne fondît, on voyait un bassin qui n'était qu'un compotier d'où jaillissait un jet de limonade avec un gazouillement argentin; et pareillement, le long des parois, des macarons et des mufles de lion en chocolat, vomissaient à gros bouillons l'orgeat, le petit-lait et l'orangeade en des bassins de pignolat, blancs comme la neige, tournés en coquilles, sculptés à plaisir, et qui seulement suintaient un peu, ne tenant guère à l'humidité.

Tous les meubles étaient de même ouvrages de confiseurs. Les nattes étaient tressées d'angélique, des papiers à devises formaient les tentures, les divans n'étaient que des bonbonnières, les vases, des cornets, les girandoles, du sucre d'orge cristallisé; les sculptures étincelaient de pastilles de diverses couleurs, et tous les murs étaient revêtus, à deux pieds de terre, d'un cailloutage de pralines le plus frais et le plus ingénieux qu'on pût imaginer.

A cette vue, Coqueluche, quoique fort dégoûté, poussa

un cri de joie; il entra aussitôt dans ce petit palais, et déclara d'un air important qu'il ne sortirait plus de la journée, et que, si quelqu'un venait le demander, notamment quelqu'un de ses gouverneurs, on répondît qu'il était occupé.

Comme il était si rare de le voir prendre goût à quelque chose, on fut trop heureux de le laisser jouir de son nouveau joujou. Le voilà donc tout seul dans sa petite maison, rangeant les meubles, faisant bon ménage et se léchant les doigts pour la peine qu'il y prenait. Mais quoi, l'appétit, comme on dit, vient en mangeant; il fallait bien goûter l'édredon des sofas, voir si les coussins étaient bien rembourrés, et si le crin des divans était tendre; il y eut d'ailleurs un escabeau qui se rompit, mais les morceaux en furent bons, il ne pouvait pas les laisser perdre; il lava ses mains au bassin et les essuya de sa langue; bref, tous ces ustensiles étaient de saveurs si diverses, si piquantes, et réveillaient si bien l'appétit les uns après les autres, que Coqueluche fit dans son mobilier le plus horrible dégât qu'on ait jamais vu dans une chambre de garçon, qui passe pourtant pour fort mal rangée.

Mais, hélas! il était encore au milieu de ces ruines qui ressemblaient assez aux débris d'un dessert sur la fin d'un repas magnifique, que voilà tout à coup un dégoût qui le prend, avec une mélancolie, un appesantissement, et des nausées à faire pitié. Ces merveilleuses sucreries

lui font horreur, l'odeur même lui soulève l'estomac; il ne pouvait se persuader qu'il eût tant mangé de ces vilenies; il tomba dans une langueur si pitoyable, qu'il n'eut point même le courage d'appeler; il se tenait seulement le ventre à deux mains en poussant de gros soupirs; enfin il eut à peine la force de se traîner sur le divan, où il resta comme anéanti, sans bouger ni pieds ni mains.



Dans le même temps on se réjouissait au dehors d'avoir enfin trouvé quelque chose qui l'amusait si fort; et comme on ne le voyait point reparaître selon la coutume, on se réjouissait davantage, croyant que le palais de sucre était d'autant plus à son goût, et l'on se gardait bien de le déranger.

Pourtant, la nuit étant proche, sa nourrice Gourrimande, qui avait conservé ses privautés avec lui, voulut voir comment il s'amusait. Elle approche du pavillon, et d'abord elle est étonnée de n'entendre aucun bruit; mais

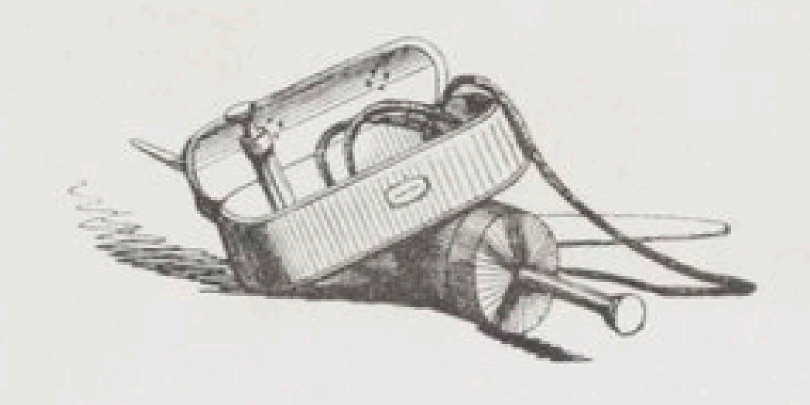
elle s'étonna bien davantage de voir que les rideaux étaient fermés, comme si Coqueluche était absent; elle souleva la draperie du dehors et l'entrevit, couché dans l'ombre sur un sofa; et son chagrin la reprit, parce qu'elle pensa aussitôt qu'il s'était rebuté de ce joujou comme des autres.

« Hé, monseigneur! s'écria-t-elle d'une voix affligée, que faites-vous là? Vous a-t-on donné ce gentil palais pour y dormir? Vous devriez déjà en avoir mangé les lustres. Ne savez-vous point que tous les meubles sont des ouvrages de sucrerie, destinés à vous récréer?

— Gourrimande, dit Coqueluche humilié, fermez le rideau.

— Comment! s'écria Gourrimande, fermez le rideau! Vous dédaignez aussi ce joujou! Vous n'aviez seulement qu'à l'examiner : tout est friandise, bonbons, régalades, et sûrement vous auriez trouvé, en fourrageant par-ci par-là, quelques douceurs qui vous auraient mis en goût et vous eussent payé de vos peines.

— Madame Gourrimande, dit Coqueluche, fermez, s'il vous plaît, le rideau. »



Mais la sollicitude de Gourrimande lui mettait juste-

ment dans la bouche tout ce qui pouvait rendre à Coqueluche son malheur plus sensible.

« Eh quoi! disait-elle, ne vous en êtes-vous point diverti au moins quelques minutes! Hélas! que pourrons-nous faire, à l'avenir, pour vous ragoûter? Ces longs ennuis et cette extrême sobriété ne vous profiteront pas, ô mon prince! Avez-vous mangé du moins quelques biscuits? une couple de macarons? une gimblette?... Quoi, ce ne serait qu'un marron glacé? » Et, voyant que Coqueluche branlait la tête à chaque quantité qu'elle disait, elle poursuivit : « Enfin il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que vous ne soyez point dégoûté, et que vous puissiez recommencer tout à l'heure.

— Gourrimande, ma mie, lui dit Coqueluche avec un grand soupir, fermez le rideau... je suis malade. »

A ce mot, la Gourrimande écarta les draperies, entra dans le pavillon, et n'y fut pas plutôt, que, voyant tout cet abominable dégât, elle leva les mains au ciel.

« Eh! bon Dieu! le beau ménage que vous avez fait là! Avez-vous donc mangé tout ce qui manque ici?

— Oui... Gourrimande, balbutia dolemment Coqueluche.

— Grand Dieu! au secours! Je ne m'étonne point que vous soyez malade; il y avait bien de quoi vous tuer. Et vite, je vais appeler les apothicaires. »

Elle fit, en effet, grand bruit au dehors, et revenant auprès du malade, lui disait, avec certaine liberté :

« Que ceci vous soit au moins une leçon ; il faut user de tout modérément ; le moyen de profiter d'un mobilier si vous le mangez en un clin d'œil ? Je comptais à peine que vous auriez aujourd'hui écorné les quinquets ; mais quand vous auriez mangé en outre deux ou trois fauteuils, il n'y avait pas grand mal à cela. Vous auriez entamé demain les balustres, ou tout au moins grignoté les corniches. Au lieu de cela, vous allez ravageant à tort et à travers les tapis, les flambeaux, les cassolettes, léchant les murs, mordillant les degrés, dépavant le carreau, dévorant les tableaux et l'architecture. Je ne m'étonne pas que vous n'en puissiez plus avec une charretée de meubles sur l'estomac. »

Le monde accourut sur ces entrefaites, médecins, pharmaciens, valets de chambre. On enveloppa Coqueluche de serviettes chaudes ; Bergamote était aux bois, et de dépit, on jeta le pavillon du haut des murs du palais dans la place, où pendant dix-sept jours le peuple y alla prendre



de quoi sucrer son thé. Plus de cinq cents galopins en moururent d'indigestion, vivant nuit et jour sur les dé-

combres ; de ce qui restait encore, les pauvres gens se firent des entremets friands, et plus de sept semaines après l'événement les chiens errants léchaient encore cette place.

Mais il fut défendu à l'avenir d'offrir aucun joujou de ce genre au prince Coqueluche, fils du glorieux et prudent vizir Picoglan.

V

On imagine d'autres divertissements.



Le pauvre Coqueluche demeura plus de trois jours au lit, à cause du maudit pavillon de sucre, et cette expérience ne laissait pas d'embarrasser les fabricants de jouets, qui ne savaient plus que faire ; mais le jeune prince avait encore un goût assez vif pour les jeux militaires, qui laissaient quelques ressources. On lui avait déjà forgé des armes de toute espèce, sabres, lances, mousquets, arquebuses, canons de tout calibre, proportionnés à sa petite taille, et hors

d'état de le blesser, c'est-à-dire que les sabres étaient en beau fer-blanc, bien brillant, soigneusement arrondis par le bout, et bien dûment garnis sur le fil d'un bourrelet de même métal qui en émoussait le tranchant; les lances, les piques, les flèches étaient pareillement épointées; les canons ne lançaient que des pois chiches, et le chien des mousquets ne lâchait qu'un ressort de fil d'archal tourné en tire-bouchon qui s'échappait avec un petit bruit argentin de peu de conséquence.

Or, c'était justement ce qui fâchait Coqueluche, et pourquoi, disait-il, il se lassait si vite de ses armes *pour rire;* il ne voulait et ne rêvait que sabres et fusils *pour de vrai.*

A l'occasion de ce dernier joujou qui avait si mal réussi, on crut qu'il serait possible, pour faire oublier la mésaventure, de contenter le prince une fois; on lui fit donc un joli petit cimeterre damasquiné, sculpté sur le fourreau et la poignée, avec une lame d'un acier fin de damas, affilée et tranchante à faire peur.

Coqueluche fut au comble de la joie, et ses gens se réjouirent avec lui de sa belle humeur; il sortit immédiatement dans la cour pour faire des évolutions de son sabre et le faire reluire au soleil; mais, hélas! il n'était pas plutôt sorti, qu'on entendit des cris perçants; il rentra en criant que ce méchant sabre n'était pas apprivoisé, et qu'il lui avait mangé la moitié de l'oreille. En effet, comme Coqueluche n'était pas fort habile dans le manie-

ment des armes, il s'était, dès le premier moulinet, effleuré le bout de l'oreille d'où le sang avait jailli; cepen-



dant quand on y regarda, on vit que ce n'était qu'une égratignure; mais vous pensez si Bergamote frémit en songeant que son bien-aimé fils avait failli, d'un coup, s'abattre une oreille, ce qui eût mis dans la nécescité de lui couper l'autre pour la symétrie, après quoi on ne l'eût guère distingué d'un carlin.

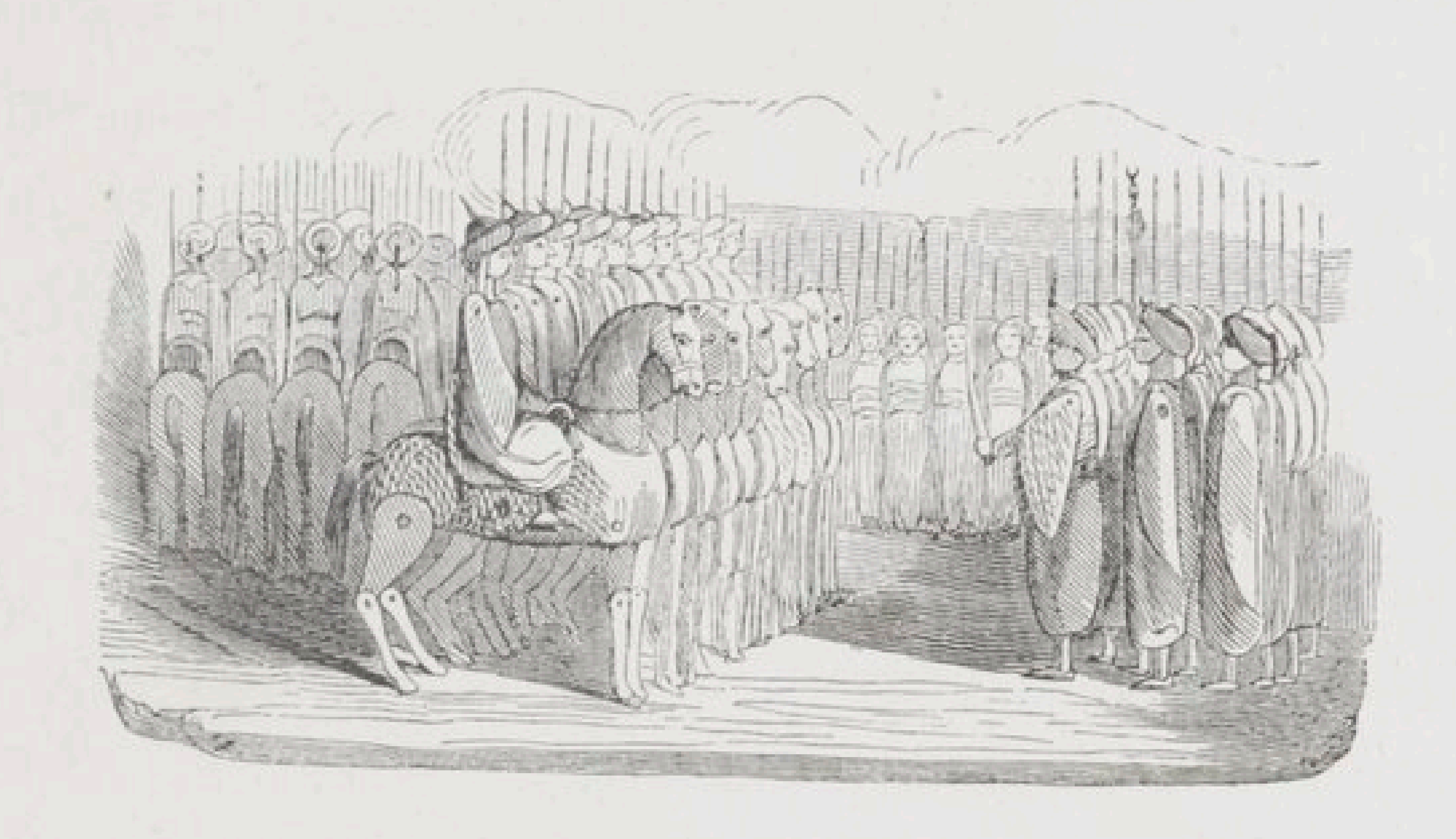
« Mais quoi, disait Gourrimande à son jeune maître, vous vouliez un vrai sabre, en véritable acier; il vous a fait une blessure véritable; il y a dans tout ceci un peu de votre faute, mon très-cher prince. »

Mais Bergamote lui imposa silence.

Il fut donc défendu de donner à Coqueluche des armes aussi peu respectueuses; or, cette défense fut encore éludée à l'occasion que voici. Un habile ouvrier, excité par

les récompenses que proposait Bergamote, avait fait un ouvrage admirable qu'il obtint la permission de présenter au jeune prince : c'était une pièce de mécanique considérable, qui se démontait, et que l'inventeur vint préparer un jour avec ses apprentis dans la cour du palais. Écoutez quel était ce spectacle.

Sur une plate-forme en bois assez étendue, qui figurait à merveille un terrain avec des buissons, des pierres, des arbres parfaitement imités, on voyait, représentée au naturel, une rencontre de troupes tartares, infanterie, cavaliers et tireurs d'arc, sur le point d'en venir aux mains. Les figures avaient trois pieds de haut, et les che-



vaux, les hommes, les armes étaient d'un fini merveilleux. La seule vue de ces troupes en présence imprimait le respect et la crainte : l'on eût dit que bêtes et gens respi-

raient; la flamme brillait dans l'œil des guerriers, et les coursiers semblaient jeter le feu par les naseaux. Mais tout cela n'était rien encore. A un certain signal que donna l'ouvrier en tirant un ressort, tout à coup, ô merveille! les trompettes sonnèrent, les tambours battirent, les archers articulés firent voler une grêle de traits, et les deux troupes se précipitèrent l'une sur l'autre en magnifique ordonnance.

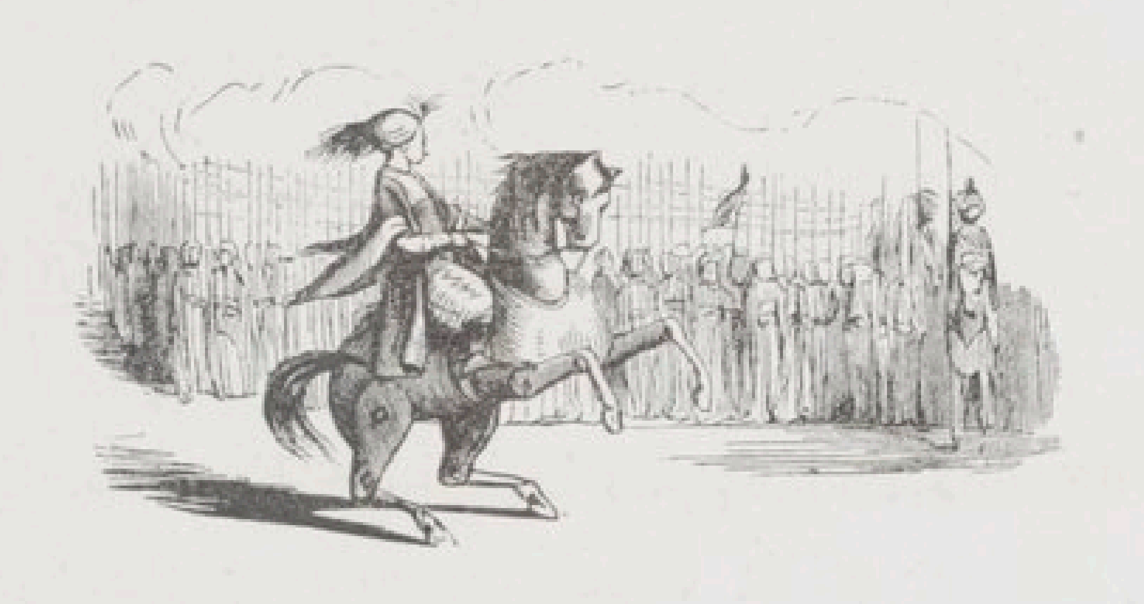
Voilà la mêlée engagée à la grande admiration des regardants. Les cavaliers chargeaient en glissant dans des rainures, et, levant le bras en cadence, se donnaient réciproquement de grands coups de cimeterre qui retentissaient sur les casques; les fantassins, s'ébranlant par masses, et venant à se rencontrer, se choquaient à bons petits coups de pique au milieu de la cuirasse; les archers, embusqués sur les ailes, tiraient sans relâche sur les corps de bataille. Et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les combattants ne se faisaient aucun mal et ne gâtaient point leurs habits, tant la force des coups était prudemment calculée; puis après s'être gentiment entremêlés, croisés, brouillés et débrouillés, les deux partis opéraient la retraite en bon ordre, et revenaient tranquillement se ranger en leur place, où, l'ouvrier arrêtant soudain le ressort, ils demeuraient tout à coup immobiles, le bras, le pied, la pique encore levés comme par un reste de fureur guerrière. Mais il était facile de remédier à ce petit désordre, et l'ouvrier n'avait qu'à passer la

main dans les rangs pour remettre les pieds et les bras à leur place.

Ce fut, pour cette fois, un grand cri d'admiration : on n'avait jamais rien vu de si beau, et les combats véritables étaient même bien au-dessous de celui-là, puisque les suites en sont sans comparaison plus funestes. Coqueluche lui-même fut transporté, et l'on fut d'autant plus charmé, qu'on n'espérait plus de lui voir de tels étonnements; il s'écria qu'il allait commander ces troupes, et qu'on n'avait qu'à le laisser faire, qu'il pourrait bien un jour les aguerrir au point de conquérir des royaumes.

« Oui, mon prince, dit l'ouvrier; mais auparavant laissez-moi vous montrer la manœuvre des ressorts. »

Coqueluche le voulut à peine écouter, et sauta dans l'instant même sur le cheval de l'un des généraux tartares



qu'on lui tenait prêt. Premièrement, il passa les deux troupes en revue, au son des timbales, paradant fièrement devant le front de bataille; et l'assistance, le voyant

si joyeux, se retira satisfaite, pensant qu'il avait, du moins pour cette fois, de quoi s'amuser tout un jour.

A peine Coqueluche se vit-il seul, que son transport belliqueux s'accrut; il se mit à crier des commandements du haut de sa tête, et ne respirait plus que le carnage; mais les troupes demeuraient immobiles, sans s'inquiéter du bruit qu'il faisait.

Il se souvint alors qu'il fallait tirer un ressort; il le tira bravement, et combattants d'entrer en danse, et Coqueluche de caracoler au milieu d'eux, tournant, virant, criant comme la mouche du coche, pour se donner l'air de les commander.

Mais, hélas! comme il marchait au centre, il reçut tout d'abord quelques coups de flèche des archers; et, comme il n'était pas de bois, lui, il les sentit fort bien, et se mit à crier à ces insolents:

« Çà, çà, dites donc, vous autres, cela n'est pas de jeu, et si vous me faites du mal, je le dirai à Gourrimande, qui vous corrigera sur-le-champ. »

Il avait encore la bouche ouverte, qu'il reçut une nuée de traits qui le criblèrent de piqûres, car les bons petits archers ne se laissaient pas intimider. Coqueluche, transporté de colère, allait courir sur eux, quoiqu'ils fussent des siens; mais il rencontra tout à coup un peloton de cavalerie ennemie, qui, s'arrêtant au choc, lui abattit ses sabres en cadence sur la tête, frappant régulièrement, comme marteaux de pendule, sans compter que les che-

vaux eux-mêmes lui donnaient de grands coups de pied, par suite du mouvement arrêté.

Coqueluche, éperdu, veut fuir, mais il tombe dans une phalange de fantassins qui le reçoivent à coups de piques, et vous le lardent impitoyablement. Il demande quartier, et crie : « Défense ! défense ! » de toutes ses forces. Les rudes lansquenets n'entendaient à rien, et lui piquaient les côtes sans relâche. Il perd les arçons, tombe, se relève,



mais il se trouve pris entre deux bataillons acharnés qui le culbutent, l'enlèvent, le pressent entre leurs pertuisanes; par un sort déplorable, il recevait à la fois les coups de l'ennemi et des siens; tous le frappaient à l'envi, comme fer entre forgerons. Il est enfin renversé, les chevaux le foulent et le piétinent. Et notez qu'il était justement exposé, en cette mêlée, au feu d'une batterie de pierriers et de couleuvrines braquée sur ce point déci-

sif, et qui ne cessait de cracher des pruneaux, des avelines, des boules de gomme, dont le pauvre Coqueluche était tout meurtri. Il n'en fallait pas tant pour l'achever; il demeura sans mouvement, privé de connaissance, et comme son corps en cet endroit gênait les ressorts, il s'ensuivit un désordre inexprimable qui faillit faire éclater la machine.

On accourut au bruit, et, dans le premier effroi que causa l'accident, on brisa tout l'appareil pour délivrer le jeune prince; en un clin d'œil, ces deux armées si florissantes et à peine entamées, jonchaient la terre d'un vaste débris dont la destruction de Troie, ni les carnages d'Ajax, ni la destruction des marionnettes de maître Pierre, ne peuvent donner l'idée. La terre était au loin couverte de cadavres d'hommes et de chevaux; la phalange du centre ne formait qu'un seul amas de morts; plusieurs archers, ayant fait la cabriole, étaient retombés sur le dos, faisant encore le geste de décocher leurs sagettes, comme s'ils menaçaient le ciel de leurs bras impuissants; le général ennemi avait le nez cassé, et son cheval, les quatre fers en l'air, semblait assis sur lui; plus loin un timbalier, par la force du choc, avait disparu la tête la première dans sa timbale, où il s'était sans doute étouffé, faute d'air; c'était chose pitoyable à voir.

Mais le plus maltraité de la bande, c'était sans comparaison le pauvre Coqueluche, qu'il fallut porter dans son lit, tout couvert de horions, de claques, d'estafilades,

tout haché, meurtri, moulu, foulé, brandi, brossé, rebattu, et qu'on emmaillotta de compresses toute une semaine, matin et soir.



Et l'effroi de cette catastrophe fut tel, qu'on n'osa plus fabriquer de joujoux de guerre.

VI

Premiène entrevue de Coqueluche et de Moustafa.

Par suite du mauvais succès de ses joujoux, Coqueluche s'ennuyait de plus belle ; il passait le meilleur de ses jours à s'étirer les bras, se frotter le ventre, bayer aux corneilles, compter les lanternes, marcher sur la même file de pavés, battre l'eau avec un bâton, cracher dans

l'eau pour faire des ronds, et attraper des mouches; encore le temps lui semblait-il bien long.

Or, un jour qu'il était accoudé sur la terrasse du palais, songeant comment il pourrait gagner l'heure du souper, il vit dans un champ un petit paysan qui allait, venait, courait tout essoufflé, tout suant, tout ébouriffé, et qui semblait prendre un plaisir sans pareil.

Il s'amusa quelque temps à le considérer, et puis il vit, à quelque distance, un autre petit enfant qui faisait le même manége que le premier, courant, sautant, trébuchant, battant l'air de ses bras, et poussant aussi des cris de joie.

« Sûrement, se dit Coqueluche, ces petits ont perdu le sens, car que peuvent-ils avoir à se démener de la sorte, l'un en face de l'autre? »

Mais en regardant mieux encore, il distingua comme un point noir qui voltigeait dans les airs de l'un à l'autre de ces enfants.

Coqueluche appela donc de toutes ses forces celui qui était le plus proche de lui.

« Hé! petit! »

L'enfant accourut, et leva le nez en mettant la main sur ses yeux, car il faisait grand soleil.

« Que fais-tu donc là? dit Coqueluche.

— Nous jouons, dit l'enfant, l'œil brillant de plaisir.

— Quoi! vous jouez par un soleil si chaud? Vous vous amusez donc beaucoup?

— Oh ! oui, mon bon seigneur.

— Mais avec quoi jouez-vous donc?

— Avec cette balle.

— Elle doit coûter bien cher, cette balle?

— Pas tant. Nous la faisons nous-mêmes avec un brin de chiffons.

— Véritablement! je n'aurais pas cru qu'on s'amusât avec si peu de chose? Tu n'as qu'à venir demain au palais, nous nous amuserons ensemble.

— Je ne saurais, mon prince, il faut que je travaille demain.

— Tu ne t'amuses donc pas tous les jours?

— Nenni, cela m'ennuierait à la longue. Nous ne jouons que les jours de fête comme aujourd'hui, ou sur le soir, après la journée, et de grand appétit, parce que nous attendons longtemps ce moment-là.

— Et que fais-tu le reste du temps?

— Je ramasse du bois pour ma mère, je garde les vaches, je mène boire le bétail, je vais dans la forêt avec mon père Gringola, qui est bûcheron. »

Cette méthode n'était point du goût de Coqueluche, qui ne comprenait guère qu'il fallût acheter le plaisir par tant de peines; il hocha la tête, et puis dit :

« Comment t'appelles-tu?

— Moustafa, pour vous servir.

— Eh bien, Moustafa, veux-tu, en attendant, me ven-

dre ta balle, puisque tu en peux faire d'autres si aisément? Je verrai à m'en servir. »

Le paysan, fort gracieusement, la lui lança sur la ter-



rasse. Coqueluche jeta une pièce d'or, et les petits paysans éblouis, s'en allèrent en sautant de joie.

VII

Comment Coqueluche et ses compagnons se jouaient entre eux.

Quand Coqueluche se vit seul avec sa balle, il crut tenir, lui aussi, un trésor; après l'avoir tournée et retournée en tout sens, il voulut aussitôt s'en servir. Ayant vu à peu près comment les petits la lançaient en l'air, il la jeta à son tour : la balle lancée retombait, il la rejetait encore; elle retombait de même, et quelquefois elle lui

retombait lourdement sur le nez. Quand il eut mené ce train quelques couples de fois, il commença de s'apercevoir qu'il suait et se fatiguait grandement, mais qu'il ne s'amusait point du tout.

« Ah! dit-il, ces petits drôles-ci m'ont trompé!» Et de colère il jeta la balle par-dessus les murs.

« Mais, dit-il encore, ils étaient deux; et ce qui fait que je ne m'amuse point, c'est que je suis seul, car tous ces petits manants que je vois tant se divertir sont toujours une troupe; il faut donc qu'on m'en amène quelques douzaines pour s'amuser avec moi. »

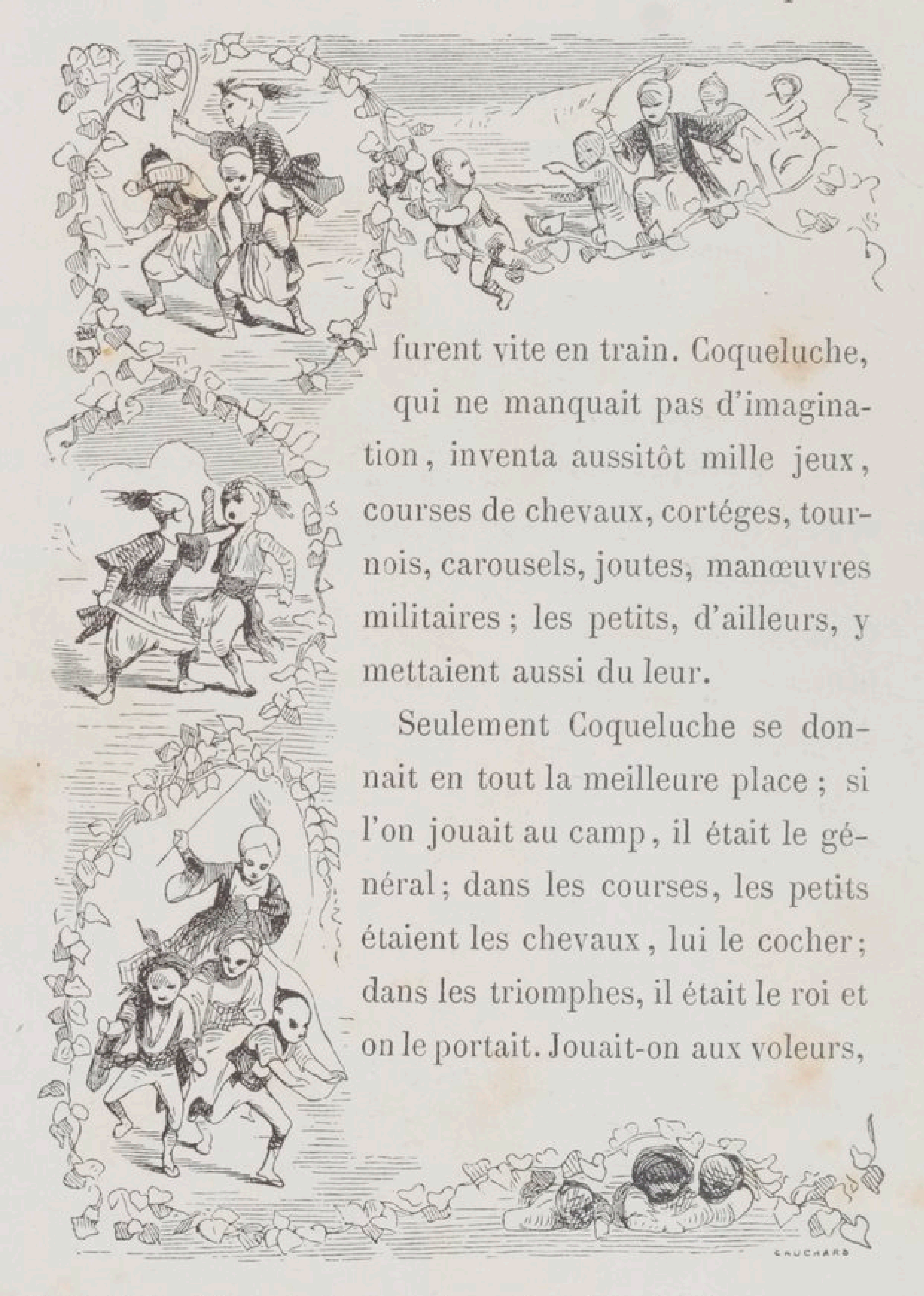
Il s'en alla, sans plus tarder, exposer la chose à madame sa mère, et la tendre Bergamote fut trop heureuse de lui voir montrer un désir pour le satisfaire aussitôt.

Dès le lendemain, on racola dans les environs un demi-cent d'enfants les plus frais, les plus jolis et les plus



joyeux qu'on pût trouver, et on les amena à Coqueluche, qui se vit au comble de la joie.

Il fit bon accueil à ces petits messieurs, et les parties



furent vite en train. Coqueluche, qui ne manquait pas d'imagination, inventa aussitôt mille jeux, courses de chevaux, cortéges, tournois, carousels, joutes, manœuvres militaires ; les petits, d'ailleurs, y mettaient aussi du leur.

Seulement Coqueluche se donnait en tout la meilleure place ; si l'on jouait au camp, il était le général; dans les courses, les petits étaient les chevaux, lui le cocher; dans les triomphes, il était le roi et on le portait. Jouait-on aux voleurs, il était le sbire, le juge, et quelquefois le bourreau.

Les petits d'abord le laissèrent faire par déférence, car

il était chez lui, et, de plus, grand seigneur : à tout seigneur tout honneur. Mais le mal est qu'il voulut jouer tout de bon son rôle, et prit trop à cœur ses personnages, en sorte qu'il sanglait les chevaux à grands coups de fouet, et, dans la bataille, sabrait sans pitié; quand il attrapait les voleurs, il les houspillait sévèrement; juge intègre, il les condamnait, et la bastonnade étant prononcée, il les bâtonnait fort exactement, marquant et ponctuant les coups sans passer une virgule.

Les chevaux n'étaient pas contents, ce dit-on, les voleurs non plus; et j'ai déjà dit que tous les petits étaient voleurs ou chevaux, excepté Coqueluche.

Il arriva donc qu'en jouant à la bataille, les troupes ennemies en venant aux mains, tous les petits d'un commun accord se tournèrent contre Coqueluche, sans faire



semblant de rien, et vous l'ajustèrent comme vous pensez, à grands coups de bâton, de corde et de mouchoir. Notez que la plupart se mouchaient dans leurs doigts d'habitude, ce qui n'est pas honnête, soit dit en passant.

« Mais je suis votre général ! » s'écriait Coqueluche étourdi.

Les petits répondaient peu, mais tapaient dru.

Bref, ils le piétinèrent un brin quand il fut par terre, et vous le laissèrent là, tout perclus, et plus tranquille qu'un enfant qui dort.



Mais voici que les gens du palais, qui s'avisèrent enfin de regarder comment ces petits enfants se jouaient entre eux, accoururent, et voyant la belle besogne, se mirent à tancer les conviés vertement.

« Oh ! oh ! qu'avez-vous fait là?

— Nous? nous jouons, disaient les petits.

— Certes! ce sont bien là jeux de vilains, car vous jouez des mains volontiers, à ce qu'il paraît.

— Ce n'était que pour jouer, disaient les petits, et nous jouions à la bataille.

— Soit, mais chacun doit frapper son ennemi.

— C'est lui qui était l'ennemi ; c'est lui, répliquaient les petits naïvement, car il nous a toujours bien rossés en commençant.

— Cela est très-différent. Songez quel est son rang ; il

vous fait bien de l'honneur de jouer avec vous : il a le droit de vous frapper, lui; vous, non. Vous devez faire à sa fantaisie, dans aucun cas lever la main sur lui, et souffrir respectueusement les coups qu'il veut bien vous donner. Entendez bien cela. »

Les petits n'entendaient guère.

Coqueluche fut encore porté dans son lit, mais il fut guéri bientôt. Les petits, un peu craintifs, revinrent jouer avec lui, et comme ils étaient dûment avertis, et que d'ailleurs on les surveillait, ils se laissèrent pour cette fois battre, fouetter et bâtonner comme la première, et la séance finie, il s'en allèrent l'oreille basse. Mais quand il s'agit de les ravoir le lendemain, ils s'enfuyaient comme tous les diables, s'allant cacher au fond des caves et des greniers. Il fut depuis impossible d'en faire venir un seul; et Coqueluche, faute de compagnie, retomba dans ses ennuis, ce qui désolait grandement Bergamote.

VIII

Le gouverneur Schôflakousch. Quelles étaient ses opinions.

Heureusement il se passa sur cette entrefaite de tels événements dans la politique, que les ministres n'avaient rien à faire, et Picoglan profita de son loisir pour venir voir dans sa maison comment tout allait.

Or il vit que tout y allait assez mal, car il est ainsi beaucoup de gens qui se mêlent de gouverner l'État, tandis que leur propre maison est fort mal gouvernée. Coqueluche d'ailleurs grandissant, le vizir jugea qu'il était temps de le tirer des mains des femmes, et de lui donner un bon gouverneur qui remît tout en ordre.

Après avoir longtemps choisi entre plusieurs, il en amena un qui était l'homme qu'il fallait pour opérer des réformes, car il était d'une mine fort rébarbative. Il avait une large barbe qui lui tombait sur le ventre; et comme



il portait un grand bonnet fourré, il était pour ainsi dire tout poil des pieds à la tête; rien n'était plus terrible à voir que ses sourcils, qu'il avait fort épais, et qui ne se détachaient jamais l'un de l'autre, par la grande habitude de l'air sévère et soucieux. On l'appelait Schôflakousch.

« Çà, çà, dit Picoglan à sa digne épouse, je vous amène un homme qui va faire de notre fils le personnage que je

désire ; vous écouterez tout ce qu'il vous dira, et l'exécuterez avec soin, car c'est un homme d'un grand mérite. Redresser les torts de la nature, ouvrir les intelligences et réformer les mauvais penchants, c'est là qu'il excelle. Voici que les affaires du sultan mon maître me rappellent à la cour, je laisse tout entre les mains de Schôflakousch, et il me rendra bon compte de ce qui se passera céans. »

On écouta donc Schôflakousch comme un oracle, et quoiqu'il fît grande frayeur à Coqueluche, nul n'osa contrevenir aux ordres qu'il donna sur-le-champ. Les conditions du nouveau train de vie de Coqueluche furent réglées ainsi qu'il suit entre le gouverneur et Bergamote, assistée de ses femmes.

« *Primò*, dit Schôflakousch d'une voix lente et sépulcrale, attendu que le trop de sommeil engourdit les sens, assoupit l'esprit, dispose à la paresse et à la mélancolie, le gracieux Coqueluche, mon aimable élève (il ôtait son bonnet), se lèvera dorénavant à l'aube du jour, soit quatre heures du matin en été, sept heures en hiver. »

L'assemblée frémit à ce début, mais on n'osait rien dire, par respect pour les ordres de Picoglan.

« Le très-gentil Coqueluche, mon élève charmant (il ôta son bonnet), s'étant dûment frotté, lavé, peigné, brossé, chaussé, sanglé, épinglé, le tout de ses propres mains, à cause que ces premiers exercices dégourdissent, entretiennent la douce chaleur du lit et préparent aux

occupations suivantes; s'étant, dis-je, habillé de pied en cap, il fera dévotement sa prière, et se mettra par deux



petites heures à fureter curieusement plusieurs livres traitant de langues mortes, vu que l'esprit bien nettoyé et la mémoire bien ouverte sont plus propres, le matin, à cette étude qu'à toute autre. Après quoi ses écuyers le mèneront par les champs en toute saison, beau temps ou pluie, grimpant les coteaux, sautant les fossés, passant les marais, affrontant les ronces, et courant allègrement par monts et par vaux, afin de fortifier son corps, l'endurcir aux fatigues, et le préparer à l'état militaire suivant les vues de son père très-honoré. »

Les femmes frissonnèrent, et Gourrimande pensait : — Quand donc va-t-il déjeuner, le pauvre enfant? — mais elle n'osait en ouvrir la bouche.

« Au retour, on servira la collation matinale, poursuivit le gouverneur. Mais à cause qu'il faut s'accoutumer à la sobriété, et se prémunir contre tous accidents, la nourriture sera grossière, fade, en petite quantité, et le très-précieux Coqueluche, mon doux élève (il ôtait son bon-

net), déjeunera d'une douzaine de fèves ou d'une poignée de pois secs, copieusement arrosés d'un grand verre d'eau.

— Ah! dit Gourrimande tout bas, je me sens défaillir l'estomac.

— Après quoi, dit le gouverneur, vous irez dans l'arène avec vos écuyers, vous exercer aux manœuvres de guerre, lancer le palet, jeter la lance, tirer de l'arc, faire des fascines, creuser des fossés, tailler des croupières, élever des retranchements, planter des palissades, et tels autres exercices agréablement entremêlés pour éviter la fatigue et la monotonie. Ainsi, quand on aura creusé la tranchée, on pourra se délasser à manœuvrer le canon, les doux fauconneaux et l'artillerie légère, et ainsi de suite deux ou trois heures durant, par la froidure et la grosse chaleur autant que possible, pour façonner aux inclémences de l'air le corps de notre tant aimé disciple et prince Coqueluche.

— Ah! le pauvret! soupira Gourrimande en pleurs.

— *Item*, poursuivit Schôflakousch, le travail de l'esprit servira de repos et de récréation aux travaux du corps, et le très-avenant Coqueluche, mon élève unique, rentrera dans la salle d'études où plusieurs maîtres expérimentés promèneront doucement son esprit en mille connaissances friandes et de dernière nécessité, telles que philosophie, histoire et coutumes des diverss peuples, sciences des nombres, mouvements des astres, divisions,

propriétés et merveilles innombrables des différents animaux, tant les oiseaux du ciel que les poissons de la mer.

— Et après? dit Gourrimande entre ses dents.

— Après, viendra le repas du soir, où, pour les mêmes règles que j'ai exposées, le très-illustre Coqueluche, mon élève bénin (il ôta son bonnet), de peur d'alourdir et trop prolonger son sommeil, ne mangera que choses saines, simples et sans apprêt, comme trois cuillerées de bouillie de maïs, ou trente-sept grains de riz cuits à l'eau, ou tout autre rafraîchissement innocent; après quoi, il rendra grâces à Dieu des bienfaits de cette journée, et s'en ira coucher très-bien sur un tas de paille bien couvert d'une natte propre, ce qui tient le corps droit et ne l'amollit ni ne l'échauffe. »

Ayant ainsi parlé, le gouverneur promena sur l'assemblée un regard satisfait. Bergamote, qui jusque-là s'était



tenue dans un silence modeste, par respect pour les ordres de son époux, prit alors la parole en ces termes :

« Gracieux docteur, notre gouverneur savantissime, avez-vous tout dit?

— Oui, dit Schòflakousch.

— Je trouve votre plan le meilleur du monde, sage, prudent, bien avisé, et il sera exécuté de point en point. Je n'ai rien à dire, d'ailleurs, aux volontés de mon aimable époux; l'on n'a qu'à s'y conformer.

— Voilà parler en mère raisonnable, s'écria le gouverneur, et en épouse confite en bons préceptes.

— Cependant, dit Bergamote...

— Plaît-il? dit Schôflakousch.

— Je voudrais...

— Parlez, ma noble dame. »

IX

Opinions de Bergamote.

« Je trouve à propos, dit donc Bergamote, de soumettre à votre sagesse quelques petites observations qui me viennent dans l'esprit, et que vous ne manquerez pas d'approuver. Mon fils est délicat, il aime à dormir, et le sommeil lui est profitable, sans compter que la fraîcheur

matinale lui serait piquante : il se lèvera donc, s'il vous plaît, à neuf heures au lieu de cinq.



— Neuf heures, cinq heures, hum !... cela fait une différence.

— Il se lèvera à neuf heures, reprit Bergamote.

— La différence est petite, après tout, dit le gouverneur, qui vit à la mine de Bergamote qu'elle était bien résolue; il se lèvera donc à neuf heures.

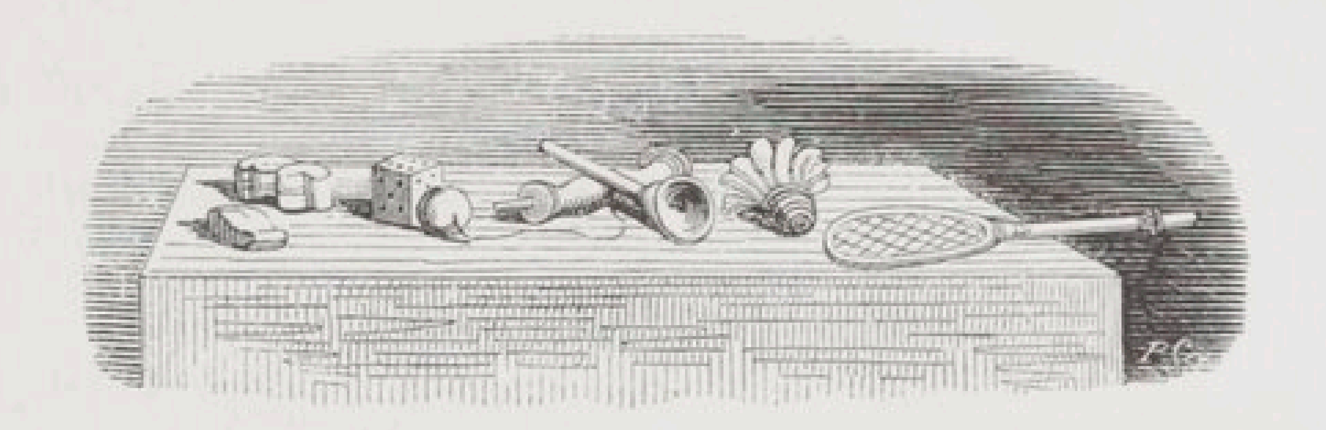
— Et puis, comme il a naturellement l'estomac faible, et ne saurait s'exposer dehors à jeun, je voudrais seulement qu'on lui servît au réveil quelque friandise pour le réjouir, comme quelque bonne oie grasse et lardée, avec quelque petite tranche de pâté ou de hachis qu'il n'ait point de peine à manger, et, pour lui donner du cœur, un bon flacon de vin vieux.

— Mais... dit Schôflakousch.

— Ce sera seulement pour lui chasser les crudités de l'estomac, et corriger l'âpreté de l'air.

— A la bonne heure, dit Schôflakousch.

— Ensuite vous le mènerez un peu, si vous voulez, se promener. Mais prenez bien garde qu'il ne s'enrhume ; ne l'occupez qu'à de petits jeux gentils et faciles, comme la fossette, les osselets, les volants, les échecs; surtout



couvrez-le bien et voyez bien le temps qu'il fera; ne l'exposez ni au chaud ni à l'humide, car s'il prenait seulement une engelure, je me verrais contrainte de m'en prendre à vous, et de vous faire fouetter à sa place.

— Il sera fait comme vous désirez, dit Schôflakousch tout pâle.

— Après ces menus divertissements, poursuivit Bergamote, vous pourrez le faire étudier, et l'instruire en toutes vos drôleries scientifiques, mais point trop longtemps, prenez-y garde, de peur de retenir son esprit trop tendu et de lui fatiguer la cervelle, d'autant que la science prise à petite dose s'infiltre plus aisément dans l'entendement. Un petit quart d'heure suffira, je pense.

— Fort bien, puissante Bergamote, dit Schôflakousch.

— Et quant au repas, je n'y trouve rien à dire, et vous

en avez fort sagement arrêté l'ordonnance, sinon que je voudrais qu'on y ajoutât quelques bons potages, quelques bonnes pièces de bœuf grillées, de belles tranches de jambon pour maintenir l'appétit, quelques bons ragoûts bien poivrés, et, pour ne pas rester sur le goût des viandes, quelques belles jattes de crème, de gelée, de compotes, de confitures et de marmelade, avec force petites pâtisseries qui ne comptent point dans l'estomac.



— Vous avez raison, dit Schôflakousch.

— J'oubliais de vous dire qu'il faut aussi augmenter le nombre des repas, collations et goûters de mon cher fils, vu la faiblesse de sa complexion. Vous trouverez bon, j'aime à croire, qu'il en fasse huit par jour, selon son habitude, ce qui jettera quelque variété et quelque agréable mélange dans les occupations du jour.

— Bien pensé, dit Schôflacousch.

— Le soir, vous le pourrez mener, comme vous dites, dans l'arène; mais je vous recommande de nouveau le choix judicieux dans les exercices : qu'ils soient doux et sans efforts. Et, par exemple, vous pouvez le promener

tout doucement sur votre dos autour du manége et lui servir de cheval fondu; comme il aime à tirer de l'arc, vous pourrez, pour intéresser la partie, lui servir de blanc, et



de même l'exercer à frapper sur vous de la lance, de l'épée et du bâton. Vous figurerez l'ennemi, mais vous ne lui rendrez pas les coups, en gouverneur raisonnable, et ce sera seulement pour lui apprendre; vous pourrez aussi lui montrer les fatigues militaires en portant sous ses yeux les fagots, creusant les sapes, les fossés et le reste. L'exemple vaut mieux que le précepte, et c'est la meilleure manière d'enseigner.

— C'est... c'est à... à merveille, dit Schôflakousch, qui suait d'ahan.

— Et prenez bien garde, encore un coup, comme vous vous y prendrez; car si mon fils venait à se plaindre, ou s'il s'échauffait seulement un peu, ou si vous lui résistiez dans ses fantaisies, vous passeriez, comme j'ai dit, par les verges.

— Mais... balbutia Schôflakousch.

— Vous entendez, dit Bergamote avec un coup d'œil

qui ne souffrait point de réplique, je vous ferais jeter dans un cul de basse-fosse.

— Oui... oui...

— Parce que, voyez-vous, une femme doit obéir à son époux; et je tiens à ce que les intentions de Picoglan soient scrupuleusement remplies.

— Je comprends, je comprends, dit le gouverneur défaillant.

— Cela est donc ainsi réglé une fois pour toutes, dit Bergamote en se retournant vers l'assemblée, d'un commun accord, à l'amiable, et d'un libre consentement. »

Cette grande affaire ainsi terminée, l'assemblée se retira, pleine d'espérance pour le brillant avenir du jeune prince.

X

On cherche un petit valet pour aider un peu Coqueluche dans ses nouvelles occupations.

Mais à peine Bergamote s'était retirée loin de Coqueluche et du gouverneur, qui, dans le moment, couraient des lézards le long d'un mur pour commencer leurs exercices; à peine, dis-je, Bergamote se vit-elle en liberté avec ses suivantes, qu'elle se mit à fondre en larmes.

« Enfin, s'écriait-elle, mon mari l'a voulu! Voilà ce

pauvre enfant soumis à la discipline sévère, avec un gouverneur qui paraît l'homme le plus dur du monde. Pour moi, je ne sais si ce cher fils y tiendra, avec sa petite poitrine délicate. C'est un bien cruel moment que celui où une mère se sépare de son enfant bien-aimé pour le remettre entre les mains de ces percepteurs impitoyables, qui semblent plutôt faits à dresser des bêtes farouches qu'à mener tout doucement de petits enfants mignons. Que le ciel puisse confondre les inventions gnerrières! Quant à moi, je sais bien qu'il n'ira pas à l'armée de mon vivant : il me coûte trop de soins pour le risquer à quelque coup d'escopette. Cependant le voilà écrasé de besogne, grâce aux volontés barbares de mon époux. Je ne conçois pas que le vizir ait si peu d'entrailles paternelles, que de mettre son fils à un pareil régime : je ne reconnais plus Picoglan. »

Les femmes la consolaient comme elles pouvaient, et déploraient avec elle les dures nécessités de l'éducation.

« Mais, du moins, disait Gourrimande, vous avez obtenu quelques adoucissements au régime.

— Ce n'est rien, s'écriait Bergamote : je me suis contenue, et j'ai demandé le moins que j'ai pu, par la crainte de déplaire à mon mari. Mais, telles que sont les choses, il est clair que mon pauvre enfant ne tiendra pas à tant de fatigue ; il a trop d'ouvrage, trop d'occupations à mener de front, il faut que je lui procure un petit valet pour l'aider un peu ; et puisqu'on veut le traiter en homme,

il faut donc qu'il ait quelqu'un pour le servir comme un homme de sa condition.

— Madame, s'écria Gourrimande, c'est une bonne idée que vous avez là.

— Et si bonne, que je veux l'exécuter sur-le-champ. Mais qui pourrait-on bien choisir ?

— Oui, dirent les femmes, qui pourrait-on choisir ? »

Aussitôt que l'on connut ce désir de Bergamote, les femmes, les palefreniers, les mitrons et les marmitons se le dirent l'un à l'autre, et cela fit grand bruit ; chacun convoitait cette place, celui-ci pour son neveu, celui-là pour son fils, cet autre pour son petit-cousin. La chose se sut dans les villes voisines et jusque dans la capitale, où s'élevèrent nombre de concurrents, même parmi les riches bourgeois.

Mais il fallut auparavant demander le congé de Picoglan, qui approuva cette fantaisie sans difficulté ; car non-seulement il n'y vit rien de répréhensible, mais il pensait que son fils ferait ainsi le premier apprentissage de commander aux hommes.

Aussitôt que la permission de Picoglan fut arrivée, l'ambition des divers prétendants s'anima de plus belle. Toutefois Bergamote ne savait qui choisir, et ne voyait guère d'enfant digne de porter le parasol derrière son fils, ou d'agiter le chasse-mouche devant son visage.

Elle consulta là-dessus Schôflakousch ; mais le gouverneur, depuis leur premier entretien, n'avait jamais d'autre

opinion que la sienne. Elle consulta Coqueluche lui-même; mais l'enfant savait à peine ce qu'on voulait lui dire : il préférait, disait-il, un domestique de pain d'épice. On s'avisa donc de rassembler les prétendants au milieu de la cour du palais; et ce fut un concours prodigieux d'enfants de toute sorte, décrassés et parés magnifiquement,



car les parents avaient fait de leur mieux pour les rendre dignes d'être choisis.

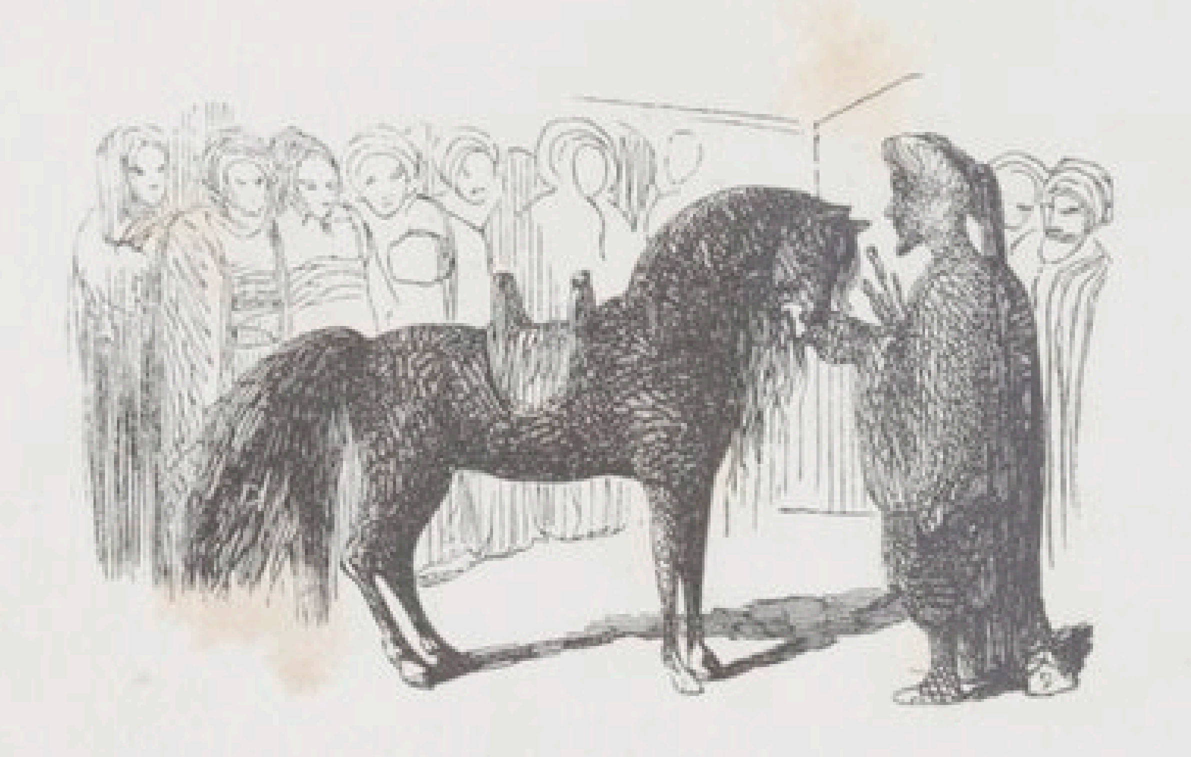
Bergamote les passa en revue, accompagnée de son fils, de ses femmes et du gouverneur. Mais, quoi! rien ne les contentait : celui-ci était trop vif, celui-là trop balourd, cet autre était bigle, cet autre bègue, cet autre clochait du pied. La plupart étaient trop jolis; car l'étant plus que Coqueluche, Bergamote en était choqué contre eux dans son orgueil maternel. — Ainsi l'on se retira, et l'on congédia cette marmaille sans avoir rien décidé.

XI

Mors-en-Queue, merveilleux cheval.

Quoique ce retard ne blessât en rien Coqueluche, il s'en dépita si fort, qu'il remplit le palais de cris perçants. Il fallut donc le consoler; et, comme il disait qu'il s'ennuyait et qu'il voulait jouer en attendant, sa mère, pour cette fois encore, lui fit présent d'un joujou charmant, en disant à Schôflakousch que ce serait le dernier.

C'était un petit cheval de bois, mais si bien peint et si



parfaitement travaillé, qu'on l'eût cru vif. Et la malice était qu'en tirant un petit ressort caché parmi les crins de la queue, il courait, marchait, allait l'amble, le pas, le

trot, le galop à volonté, faisait des courbettes, poussait des ruades, donnait la saccade, regimbait, piaffait, pouffait, soufflait, ventait à merveille, selon qu'on tirait tel ou tel fil; et si l'on en tirait un autre, s'arrêtait soudain, immobile et roide, et rentrait dans son personnage de pièce de bois, de cuir, d'acier et de cartonnage. Et ce n'était autrement merveille, puisqu'il avait été composé, ouvré, parfait à loisir, par un ouvrier borgne, qui se mouchait du pied pour l'ordinaire, et se mêlait volontiers de magie, disait-on. Pour moi, je n'en crois rien.

Cette bonne bête avait nom Mors-en-Queue. Sitôt vu, sitôt monté. Coqueluche l'enfourche, car l'ouvrier lui



avait montré les ressorts; et le voici qui court, saute, bondit, caracole, à la grande admiration de l'assemblée. Et la bonne Bergamote disait :

« Par ma foi, vous voyez ici que le petit bonhomme sera un grand capitaine! »

Tout ainsi que les parents du gentil chevalier Bayard, sans peur et sans reproche, connurent quel homme ce serait un jour, le voyant gracieusement parader sur son chevalet; et de même encore Philippe, roi de Macédoine, conçut grande espérance de son fils Alexandre, quand celui-ci s'avisa de dompter un cheval fougueux en le menant à l'encontre du soleil, ayant deviné qu'il avait peur de son ombre et se démenait pour cette raison entre les mains des écuyers maladroits.

Mais soudain, Coqueluche tirant et tiraillant crins par-ci, crins par-là, Mors-en-Queue partit tout d'un trait, ventre à terre et bride avalée, et s'en alla tout droit, tout droit, si loin, si loin, que le cheval et le cavalier ne parurent gros, en un clin d'œil, non plus qu'une mouche.



Bergamote, palpipante, se mit à crier :

« Où vas-tu, où vas-tu, mon cher fils? »

Les autres criaient pareillement :

« Où allez-vous, où allez-vous, très-cher prince?

— A tous les diables! » répondait Coqueluche au courant de l'air. Mais il était si loin, si loin, qu'on n'en pouvait entendre goutte.

Toute l'assemblée demeura, les bras tendus, à pousser

des cris qui perçaient le tympan des oiseaux dans les nues, et qui empêchèrent notamment plusieurs grues, halbrans, hérons et autres, d'aller à leurs affaires.

Cependant Coqueluche, sur le fougueux Mors-en-Queue, volait à perdre haleine. Ce n'est pas qu'il eût bien voulu s'arrêter; mais, hélas! le pauvret, il avait oublié le crin qu'il fallait saisir pour apaiser et roidir la bête; et lui tirant les crins au hasard, il la piquait d'autant. Mors-en-Queue n'en courait que mieux, comme s'il se fût senti poursuivi de cinq cent mille légions de diables, avec fourches, broches et tisons d'enfer.

Il semblait bien à Coqueluche qu'il eût mieux valu retourner, qu'il était grandement temps de convoler dans les bras de sa mère; et s'il pensa qu'il faisait meilleur à cette heure, au coin du feu de la cuisine, à faire frire des beignets, ne le demandez point. Il commençait de trouver aussi qu'il n'était rien de mieux, pour l'équitation savante, que le sofa douillet où, le repas fini, il faisait de coutume sa méridienne, après toutefois s'être écuré les dents.

Mais, bon Dieu! il passait les monts, les vaux, les bois, les plaines, les landes, les prés, et on l'eût dit plutôt un ramier volant à tire-d'aile, qu'un honnête enfant monté sur son roussin; sans compter que les ronces, les ramées, les buissons l'accrochaient au passage : ce ne fut point sans lui piquer l'échine; il y laissait volontiers plume de l'aile ou lambeau des chausses.

Alors, il commença pour tout de bon à se lamenter, levant les bras au ciel, et sautant de tête en queue sur sa monture, que ce fut merveille s'il ne tomba point. Il s'écriait piteusement :

« Arrête ! arrête ! arrête ! Je veux descendre ici près ; j'ai affaire au coin de ce bois. N'y aurait-il pas une bonne âme qui me pût entendre dans ce pays ? Holà, là, là ! » Et, selon la coutume des enfants gâtés qui, après s'être lâchement désespérés, ne mettent nulle borne à leur rage et insultent hors de propos des choses qui n'en peuvent mais, il s'écriait, en harpignant la crinière de Mors-en-Queue :

« Rosse ! rosse ! t'arrêteras-tu point ? »

Et ce faisant, sa bouche écumait de fureur, et pour peu que Mors-en-Queue n'eût pas été tout à fait de bois, il se fût piqué. Mais il n'entendait rien, et point d'affaires, et trotte, et hu ! il courait toujours à belles enjambées, à beaux sauts et bonds, belles pétarades, pliant les gaulis, perçant les feuillées, courbant les surgeons, qui, se redressant, revenaient fouetter le visage de Coqueluche, lequel s'écriait de plus belle :

« Ma mère ! ma mère ! laisserez-vous ainsi partir votre fils sans savoir où il va ? »

Comme il traversait ainsi le pays à tire-d'aile, comme un oiseau de passage, et comme un cavalier hors de sens qui va sans rime ni raison, voici qu'à ses cris, qui retentissaient dans l'écho des bois, des gens s'émurent au loin.

Sortant pour lors d'une forêt, il vit au fond d'une clairière, dans le plus joli endroit du monde, une petite chaumière assise sur la lisière du bois, entourée de gazons fleuris, de pelouses fraîches, et ombragée de grands arbres qui étendaient sur le toit leurs larges feuilles comme autant de parasols.

Il vit aussi des enfants qui jouaient devant la maison lever la tête, et accourir au-devant de lui; mais quand ils



aperçurent cette chevauchée, et de quelle sorte courait ce courtaud, ils s'arrêtèrent tout interdits, ne sachant quelle étrange bête c'était, et plus tentés d'aller se cacher que d'entrer en danse. Mais Coqueluche, ne voulant point perdre cette occasion, d'autant qu'il pensait être broyé contre les pavés à quatre ou cinq pas de là, ou jeté dans quelque rivière, ou pendu à un chêne par la nuque, comme Absalon, ou traîné par un pied sur les chemins, comme Nabopharsan, roi de Tingitane; Coqueluche, dis-je, se mit à crier de toutes ses forces :

« Bonnes gens, au secours! Je suis le fils du vizir Picoglan, en danger de mort par la faute de cet enragé cheval qui va plus vite que je ne voudrais. Je promets magnifique récompense à qui voudra l'arrêter. Arrête! arrête! »

Mais les enfants ouvraient des yeux comme des vitres de lanterne, et ne bougeaient non plus qu'un rang de piquets. Il y en eut même quelques-uns qui grimpèrent bel et bien au haut d'un arbre, pour voir de loin, se disaient-ils, et juger des coups, mais oui bien de peur d'en avoir. Or il y en eut aussi un petit, tout déguenillé, qui, au lieu de fuir comme ses compagnons, retroussa bravement ses manches, cracha dans ses mains, et jetant un coup d'œil



résolu sur Mors-en-Queue qui venait, l'attendit de pied ferme. Coqueluche passant comme un trait devant lui, le brave petit se jeta d'un bond au poitrail de Mors-en-Queue pour l'arrêter; mais, vu la rapidité de la course, il tomba sur la croupe, où il s'accrocha des pieds et des mains comme un petit diable. Tant s'en fallut-il qu'il arrêtât une course si désordonnée, qu'il fut lui-même emporté comme une plume, et comme si Mors-en-Queue

eût porté seulement à la queue une rosette de plus; en sorte que le petit, en danger d'être lancé bien loin, avait fort à faire de se retenir où il pouvait. De quoi les autres fort épouvantés, le voyant ainsi fuir sur la bête, s'écriaient misérablement.

« Ohé! ohé! voici notre petit Moustafa que le loup emporte.

— Braillards! vous tairez-vous! leur cria Moustafa sans perdre la tête; voyez-vous pas bien que vous faites peur à cette bête enragée, et qu'elle courra plus fort avec vos hurlements. »

Mais voici qu'en jetant ses mains de place en place, un certain crin, le crin qu'il fallait, ô fortune! lui tombe entre les doigts; il le tire, et soudainement Mors-en-Queue, comme frappé d'apoplexie foudroyante, tourne l'œil, chauvit de l'oreille, et roule, par suite de l'élan, à plus de vingt-six pas de là, où il tombe comme une masse inerte, dans l'état que l'ouvrier l'avait d'abord présenté.

Il est vrai que Coqueluche et le petit Moustafa roulèrent avec lui et furent froissés de la chute; mais on n'y regarde pas de si près en de tels accidents. Et Coqueluche, ayant poussé seulement un ouf! se releva tout de suite, et courant à Moustafa, l'embrassa chaudement, car on sait que la peur dispose à l'amour du prochain.

Les autres petits enfants, étant accourus, poussaient des cris de joie sans trop oser pourtant s'approcher du

terrible cheval, quoiqu'ils vissent bien qu'il ne bougeait pas : mais peut-être, se disaient-ils, qu'il fait le mort. Les deux cavaliers s'étant enfin détachés l'un de l'autre, Coqueluche s'écria :

« Mais il me semble, mon petit homme, que je vous reconnais ?

— Et moi, dit Moustafa, je gagerais volontiers que je vous ai vu quelque part.

— N'est-ce point toi qui m'as vendu, sous les murs du palais, une balle dont tu te jouais très-bien ?

— En effet, vous étiez pour lors en haut d'une fenêtre, et je ne vous ai vu que le bout du nez; mais je vous reconnais à merveille, et vous m'avez fait présent de tant d'or, que mon père croyait quasi que je l'avais volé. »

Là-dessus, ils s'embrassèrent de nouveau.

« Oh bien! s'écria Coqueluche, je suis charmé de te devoir la vie, car je m'étais pris déjà pour toi d'un peu d'amitié. Mon père, le vizir, te comblera de biens. Tu n'as qu'à retourner au palais avec moi; comme on est en peine de me trouver à présent un petit valet, je dirai que je t'ai choisi, et tu seras élevé à cet honneur, ce qui sera un bon pied de nez à la multitude des concurrents.

— Je ne dis pas non, reprit Moustafa; mais venez cependant vous rafraîchir chez nous, et nous verrons ensuite si votre maudit cheval est aussi mort qu'il le veut paraître. »

XII

La maison de Gringola et de Gringolette, père et mère de Moustafa.

Ils allèrent vers la chaumière. Coqueluche ne marchait que cahin-caha, clochant du pied et traînant la hanche, tant le dur galop de Mors-en-Queue lui avait rompu les os, brandi la bedaine, et raboté au vif la peau qui doublait le fond de ses chausses.

Pourtant, Moustafa l'aidant, ils arrivèrent. Moustafa conta à ses parents ce qui était arrivé, sur quoi ils entrèrent en admiration; et tandis que Gringola le bûcheron jetait des bourrées au feu, Gringolette la bûcheronne mettait à chauffer un coquemar pour laver les pieds du voyageur. Ensuite elle apprêta le couvert, car c'était l'heure du repas de famille.

« Après que nous serons bien repus et bien reposés, disait Gringola, nous causerons tout à l'aise. »

En attendant, Coqueluche considérait l'intérieur de cette chaumière qui lui semblait tout à fait propre, gentille et réjouissante à voir, quoique tout y fût simple et grossier.

Les meubles, tables, tablettes, escabelles, sortaient des

mains de Gringola, qui les avaït façonnés avec sa hache; Gringolette les entretenait dans une propreté reluisante. Le long du mur pendaient les pièces de vaisselle, telles que poêles, poêlons, pots, cruches, jarres, jattes et tasses en diverses terres, rouges, jaspées, vernissées, qui étincelaient à l'œil; les unes pleines de crème fraîche, les autres d'huile, de vin de palmier, d'eau de limon, de dattes et de farine de froment, dont Gringolette savait faire des fouaces bien dorées et bien appétissantes.

Une belle flamme d'herbes sèches petillait dans l'âtre, où gazouillait l'eau du bain dans la bouilloire. La fenêtre ouverte était tapissée d'une épaisse feuillée entremêlée de belles fleurs rouges, qui formait comme un rideau vert tout peint d'éclatants ramages; et par les petits jours que laissaient les feuilles entre elles, pénétrait, comme autant de fils d'or, une pluie de fins et doux rayons de soleil, qui, tombant sur la nappe, réjouissaient le festin mieux que les plus beaux lustres. Pour dernier trait, des poules, des pintades, des outardes, de blanches colombes, et toutes sortes d'oiseaux familiers passaient le seuil en sautillant, et s'en venaient caqueter et becqueter jusque sous les jambes des convives.

Il ne faut point demander si Coqueluche se trouvait bien dans ce petit logis, surtout en comparaison de l'échine de Mors-en-Queue. Mais ce fut bien autre chose quand il vit le charmant petit repas que savaient apprêter ces simples bûcherons. Gringolette étendit d'abord une

petite toile grise sur le bois de la table, et posa là-dessus une grande jatte de lait, une galette fumante, un rayon de miel, des figues, des dates, et quelques autres fruits qui prenaient une douceur délicieuse quand on les avait séchés au soleil.



A ce spectacle, l'eau vint à la bouche de Coqueluche, et, se mettant en besogne de grand appétit, il songeait aux dégoûts que lui causait l'amas de friandises dont on le comblait chez son père, et ne se lassait point d'admirer pourquoi il trouvait ces mets de bûcheron si préférables dans leur grossièreté. Comme il n'en put retenir son étonnement :

« C'est, voyez-vous, monseigneur, dit le petit Moustafa, que vous venez de faire un gros exercice sur cette enragée bête de là-bas; et comme je vous le disais l'autre jour, le travail et la peine assaisonnent les plaisirs. Nous ne sommes pas riches ici, et nous travaillons tant et plus,

mais du moins nous gagnons le nécessaire; nous mangeons bien et vivons contents. » Après quoi, Moustafa dit à ses parents comme il avait fait rencontre, la première fois, de ce jeune seigneur, et que c'était lui qui lui avait donné la pièce d'or. Coqueluche dit à son tour comment il comptait récompenser son libérateur, et demanda la permission de l'emmener au palais de son père, où il aurait désormais la plus belle condition du monde.

Le bûcheron et la bûcheronne n'avaient rien à dire à ce désir, qui était un ordre pour eux; ils s'inclinèrent par respect, et quand même cette proposition leur eût déplu, ils n'eussent osé le laisser voir. Il fut donc résolu que les deux petits partiraient après le repas; car, disait la bûcheronne, les parents du jeune seigneur devaient être dans une terrible inquiétude dont il était urgent de les tirer au plus vite.

« C'est qu'il y a bien loin d'ici là, dit Moustafa, il faut donc que nous partions tôt; mais nous irons comme le vent sur cette machine qui vous a conduit ici.

— Non, non, je n'y remonte point! s'écria Coqueluche, il y faut trop de cérémonie pour gouverner les ressorts.

— J'en viendrai bien à bout, dit Moustafa; je vais aller voir s'il y a moyen d'en tirer bon parti. »

Il sortit à ces mots et alla tâter les crins de Mors-en-Queue, qui gisait toujours sur l'herbe comme une bête apathique, et qu'on eût dit pour lors plus doux qu'un agneau; en même temps le bûcheron offrait à Coque-

luche de le reconduire tranquillement avec son ânesse, l'enfant sur la bête et lui à pied, ce que le petit prince accepta.

Mais bientôt Moustafa accourut, disant qu'il avait trouvé le secret des ressorts, et qu'il rendrait bon compte de la bête, si elle ne se conduisait pas sagement. Ce disant, il montrait à travers la porte Mors-en-Queue dressé sur ses pieds, offrant le dos de bonne grâce.

« Montez-y donc avec moi, dit Moustafa à Coqueluche, nous serons rendus dans un clin d'œil, au train dont vous alliez.

— Non! non! s'écria le prince; on me scierait plutôt en deux, que de me remettre à califourchon sur cet animal. Fiez-vous à son air tranquille. Fi, fi! hu! la haquenée quinteuse! l'ânesse, voilà ce qu'il me faut, et nous arriverons quand nous pourrons.

— Soit, dit Moustafa. En attendant, je vais porter de vos nouvelles. »

A ces mots, le petit Moustafa s'alla gentiment agenouiller devant sa mère, lui demandant sa bénédiction; la bonne femme l'embrassa tendrement, le mouillant de ses larmes, et lui donnant plusieurs sages conseils, notamment d'avoir toujours devant les yeux la crainte de Dieu, de ne point oublier ses parents, de leur donner signe de vie, et puis enfin elle lui recommanda de mener prudemment sa monture.

Le bûcheron embrassa de même son fils, mais moins

fort, parce qu'il devait bientôt le revoir; et la mère et le fils s'étant encore plusieurs fois entre-baisés, Moustafa sauta d'un bond sur Mors-en-Queue, fit un gentil salut de la main, tira le crin, et hi! et kt! et prout! et trotte bourriquet! Le cheval s'enfonça dans le bois, où la pauvre Gringolette le suivit des yeux tant qu'elle put.

Après quoi, Coqueluche se hissa péniblement sur l'ânesse à cause des meurtrissures de la matinée, et le bûcheron prenant son bâton et haussant ses grègues, ils se mirent en route, clopin-clopant, et tout bellement, comme gens qui sont moins pressés d'arriver.

XIII

Moustafa donne à Bergamote des nouvelles de Coqueluche.

C'est qu'en vérité le petit Moustafa ne s'y prenait point mal du tout avec Mors-en-Queue. Plus leste, plus fort, plus industrieux que Coqueluche, il avait démêlé toute la mécanique mieux que vous et moi; et, bravement campé sur le roussin de bois, il en faisait ce qu'il voulait, le piquant, le mâtant, le hâtant à sa fantaisie; évitant, ici le fossé, et au bout la culbute; là une taupinée, plus loin un croulier; à gauche une mare, à droite un tas de fumier,

et toujours allant comme le diable, qui va vite, comme chacun sait.



Si bien donc qu'il arriva en moins de temps que je ne puis dire sur l'esplanade du palais de Picoglan, d'où était parti Coqueluche, et là vit, piteux spectacle ! toute la même assemblée qui était demeurée sur la même place, et dont la plupart même étaient restés, par l'effet de l'étonnement, dans la même attitude, la bouche ouverte, les bras tendus et les yeux fixés vers le fond de la plaine où avait disparu le pauvre enfant.

Au milieu de cette surprise, on ne pouvait consoler ni contenir la malheureuse Bergamote, qui s'abandonnait aux cris entre les mains de ses femmes.

Mais voici que tout à coup on entendit d'autres clameurs, et les gens à longue vue dirent qu'ils voyaient comme un point noir qui s'approchait dans un nuage de poussière.

« C'est un moucheron, disaient les uns.

— C'est un épervier, disaient les autres.

— C'est un oriflant, disaient les chasseurs.

— Vous avez raison, reprit un autre; j'estime que cela peut être une coquecigrue. »

Car l'objet approchait si vite, que les opinions différentes avaient à peine le temps de se succéder.

« Par la tête de bois! c'est notre jeune maître qui revient, car je reconnais son cheval. »

Ce fut alors un grand cri de joie; mais Mors-en-Queue arrivant en deux sauts, cette joie tomba, car on reconnut bientôt que son cavalier n'était point celui qu'on attendait. Moustafa toutefois arrêta son cheval tout cout, lui jeta la bride sur le cou, et s'en vint courtoisement mettre un genou en terre devant Bergamote, à laquelle il parla en ces termes :



« Ne pleurez point si fort, aimable dame, votre fils n'est pas perdu, et je vous en apporte des nouvelles aussi fraîches que certaines. » Et lors, il lui conta de point en

point ce qui était arrivé; et la femme du vizir de renaître, et l'assemblée de se récrier. Bergamote était si transportée, qu'elle ne se pouvait tenir d'embrasser Moustafa sur l'une et l'autre joue, ce qui l'encourageait dans son récit, lequel fut bien long, à ce qu'il paraît, puisqu'il dura jusqu'au soir, sans qu'on se lassât, lui de conter, les autres d'écouter. Il terminait à peine, qu'on vit poindre au loin Coqueluche sur sa bourrique, et Gringola qui le suivait à pied.

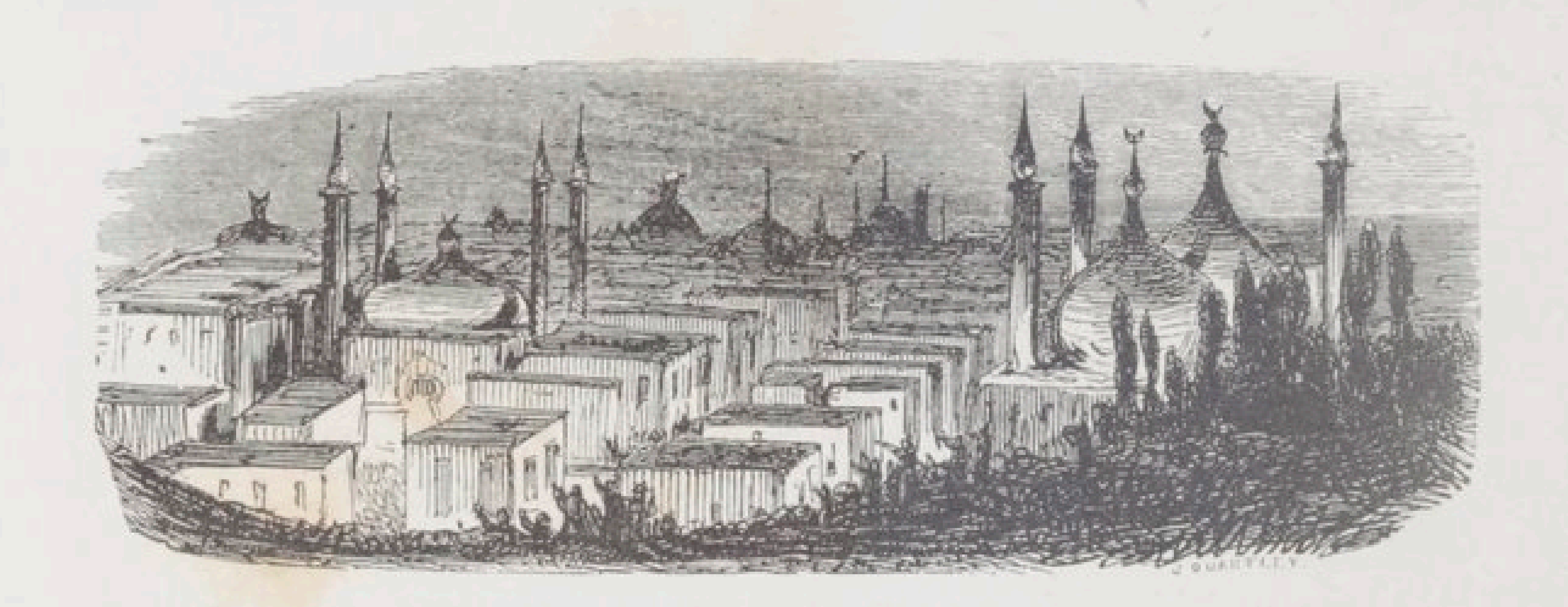


L'assemblée, d'un commun mouvement, courut à leur rencontre. Et je laisse à penser quelle fête ce fut, et comme Bergamote embrassait Coqueluche, et comme on félicitait Bergamote, qui voulut aussitôt qu'on fît, en l'honneur de cette réunion, une fête où Coqueluche et Moustafa seraient portés en triomphe; puis, tenant de grand cœur les promesses de son fils, elle déclara que Moustafa serait ce petit valet qu'on avait tant cherché, ce qui d'abord étonna bien les gens.

XIV

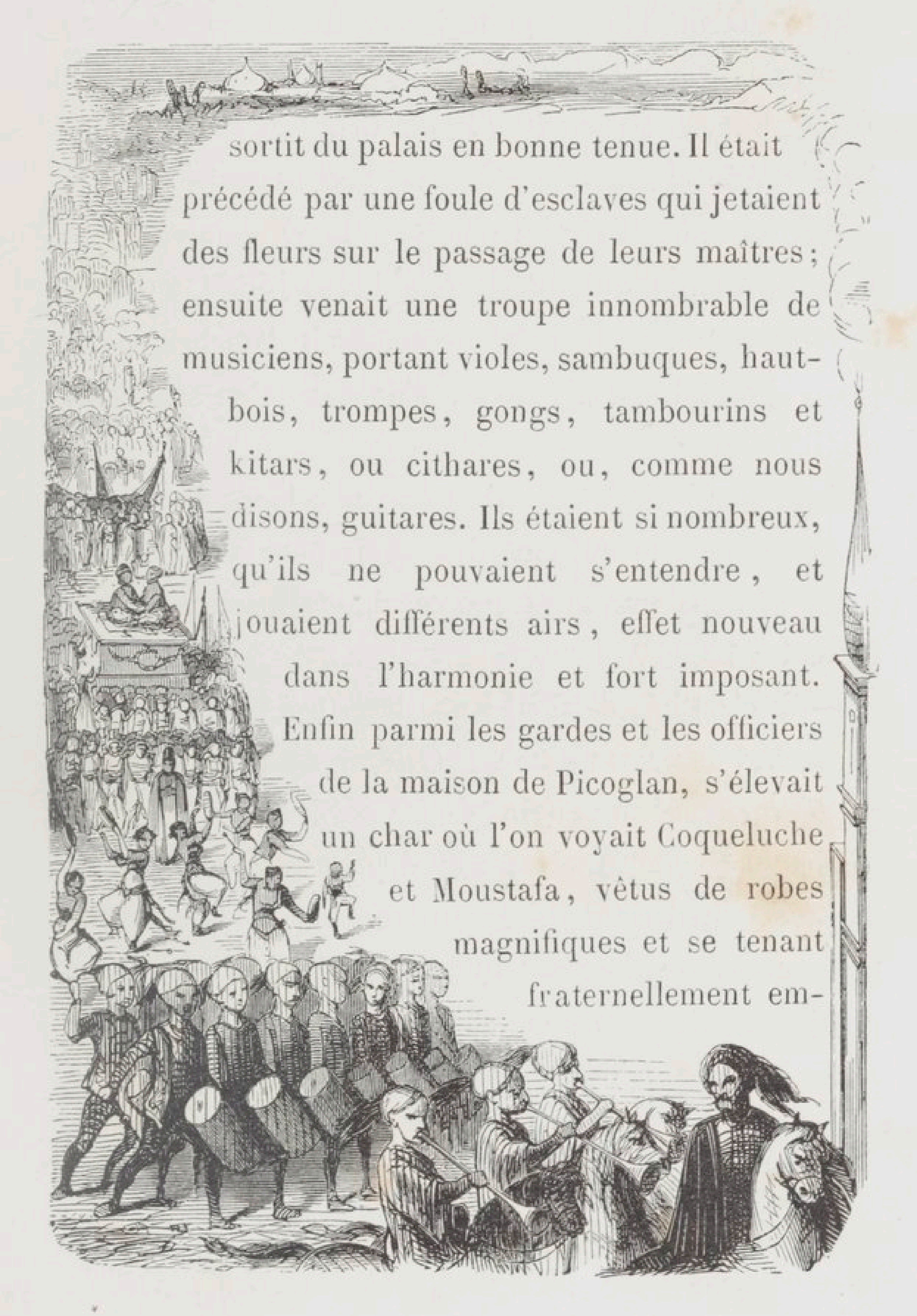
Réjouissances à l'occasion du retour de Coqueluche.

Ce qu'on avait dit fut exécuté. Dès le soir, la ville fut illuminée : tout particulier fut tenu de montrer sa joie par



une quantité proportionnée de lampions et de verres de couleur rangés en guirlandes devant sa maison; en outre, les édifices portaient nombre de transparents où l'on voyait représentée la course de Coqueluche sur Mors-en-Queue. Les travaux du peuple furent suspendus et les officiers publics lui jetaient, des balcons, une pluie de monnaies qui payaient sa journée.

Au milieu de ce remue-ménage, le cortége triomphal



sortit du palais en bonne tenue. Il était précédé par une foule d'esclaves qui jetaient des fleurs sur le passage de leurs maîtres; ensuite venait une troupe innombrable de musiciens, portant violes, sambuques, hautbois, trompes, gongs, tambourins et kitars, ou cithares, ou, comme nous disons, guitares. Ils étaient si nombreux, qu'ils ne pouvaient s'entendre, et jouaient différents airs, effet nouveau dans l'harmonie et fort imposant. Enfin parmi les gardes et les officiers de la maison de Picoglan, s'élevait un char où l'on voyait Coqueluche et Moustafa, vêtus de robes magnifiques et se tenant fraternellement embrassés. Autour de ce char, des hérauts, vêtus de leurs

tabards peints de diableries, et tenant en main la trompette, criaient à beaux petits intervalles :

« Voici le gentil fils de Picoglan qui est revenu, et voilà le très-honoré Moustafa, fils de Gringola et de Gringolette, qui lui a sauvé la vie. Los! los! et gloire à lui! »

Bientôt le bruit courut par toute la ville que c'était là le jeune enfant qui devait remplir près de Coqueluche cette place de petit valet qu'on avait tant briguée. Or jugez si on lui portait envie, d'autant qu'on sut bientôt qui il était.

« Eh quoi! disait-on, n'est-ce pas là le fils de Gringola et de Gringolette qui font des fagots pour vivre, et qui habitent dans une forêt une méchante masure tout enfumée?

— Et c'est lui, disaient les autres, qui veut servir Coqueluche! cela fait pitié : en vérité, il n'y a plus de raison parmi ces gens du peuple. »

Chacun exhalait ainsi son dépit, surtout ceux qui avaient brigué cette place pour leurs fils ou leurs neveux; et comme on estime volontiers les biens qu'on possède par l'opinion qu'en prennent les autres, Moustafa, qui sentit bien ce qu'on pensait de son élévation, se réjouit d'autant plus d'être monté sitôt à cet excès d'honneur.

Il rentra dans le palais, tout enflé de gloire, et sur-le-champ manda ces détails à ses parents pour les réjouir à la veillée. Les fêtes et les honneurs qu'on rendait à Moustafa durèrent deux jours, car il ne devait entrer en fonc-

tions que le troisième; ce qui fut cause que, le soir du second jour, il se coucha fort tard, très-fatigué, et tomba dans un profond sommeil, dont il avait besoin pour réparer ses forces.

XV

Il entre en fonctions.

Mais Moustafa dormait à peine de ce bon somme, qu'il en fut tiré par un carillon de sonnettes, grelots, et autres instruments de métal qu'on avait pendus, sans qu'il y eût fait attention, au chevet de son lit.

« Au diable les musiciens! s'écria Moustafa, se croyant encore à la fête ; n'ont-ils point fini leur bacchanal ? il est temps de dormir un peu. »

Cela dit, il se recoucha sur l'autre oreille; mais l'infernal carillon allait toujours, et un esclave entra précipitamment.

« Moustafa! levez-vous, car le seigneur Coqueluche vous demande, et l'on n'a pas coutume de le faire attendre. »

Moustafa s'enveloppa vitement de son caftan, et courut à l'appartement de Coqueluche, lui demandant s'il y

avait le feu, ou si les Tartares prenaient la ville d'assaut.

« J'ai trop bu de café hier, dit nonchalamment Coqueluche, et je ne puis dormir ; prends la corde de mon hamac, et oblige-moi de me bercer un peu, jusqu'à ce que je sois endormi. »

Moustafa, étonné, tira la ficelle du hamac et le berça, se disant à lui-même :



« Passe pour cela, mais il en use un peu librement avec un personnage qu'on a tant mené en triomphe. Entre amis, je puis lui rendre ce petit service, pourvu qu'on n'y revienne pas souvent.

— Ah! j'étouffe de chaleur, dit Coqueluche en se retournant; prends l'éventail, et évente-moi.

— Je sais bien, se disait encore Moustafa, que je le dois servir, mais faut-il encore qu'il me commande rai-

sonnablement, et surtout point de choses trop basses, après les services que je lui ai rendus. »

Néanmoins, il agitait en cadence l'immense éventail, fait, en forme de soleil, de plumes d'autruche et de plumes de paon fort joliment entre-plumassées. Mais Coqueluche dit encore :

« Chatouille-moi doucement les pieds, afin de me faire rire, car si je ne m'endors point, je pourrais bien m'ennuyer. »

Moustafa, qui n'était point fait au langage des cours, était bien tenté de le chatouiller à grands coups de la hampe de l'éventail, mais il se souvint des avis de sa mère sur la patience, et fit ce qu'on lui commandait.

« Mais quoi! dit Coqueluche, ne saurais-tu chanter un peu pour accompagner le frottement ? J'ai bonne idée que le sommeil viendrait. »

Et Moustafa chanta, quoiqu'il n'en eût guère envie, une chansonnette qu'il tenait d'un marchand d'Europe, Génois de nation, lesquels marchands s'aventuraient parfois jusqu'au cœur de l'empire, pour objet de négoce.

Pour le coup, Coqueluche était endormi, et Moustafa, se surprenant lui-même à chanter sottement en chatouillant les pieds de ce paresseux, s'en courut en pestant dans sa chambre.

XVI

Suite des offices de Moustafa.

Il n'était point replongé depuis une heure dans son sommeil interrompu, que trois ou quatre laquais revinrent l'en tirer en toute hâte avec des cris assourdissants.

« Allons, levez-vous, voilà le jour qui paraît; il faut aller faire la litière aux chevaux de notre maître.

— Çà, çà, debout, il faut vergeter les robes que le seigneur Coqueluche mettra aujourd'hui.

— Alerte, Moustafa! il est temps de fourbir les harnais, car notre seigneur ira aujourd'hui à la manœuvre. »

Moustafa ouvrit un œil, se mit en son séant, puis, se levant brusquement, leur demanda ce qu'ils voulaient dire.

« Quoi! n'êtes-vous point ici au service du seigneur Coqueluche?

— Oui, bien, dit le petit; mais je compte que ce serait le bien servir que de vous chasser d'ici à grands coups de pied.

— Vous faites l'insolent, dirent les autres; savez-vous bien que vous n'êtes qu'un domestique comme nous? »

Mais le tintamarre des sonnettes coupa la conversation, et Moustafa, indigné, courut à l'appartement de son maître.

« Moustafa ! s'écriait Coqueluche, ne viendras-tu jamais, coquin, quand on t'appelle? Ah ! te voilà, maroufle ?

Et il dit alors d'une voix dolente :

« J'ai fort mal dormi, et je crois que j'ai comme une pituite ; passe-moi le pot à cracher.

— Or sus, dit Moustafa outré, vous moquez-vous de moi? est-ce la récompense que vous m'avez promise? En voici d'autres là-bas qui me viennent parler de balayer l'écurie, et d'écurer les harnais? »

Coqueluche le regarda d'un air étonné.

« Ne t'ai-je point pris pour me servir ?

— Honorablement, soit : mais faut-il s'avilir à de tels offices bas et dégoûtants.

— Qu'appelles-tu bas offices, jeune rustre? ne sais-tu point combien les plus bas offices s'ennoblissent par la grandeur de celui à qui on les rend? Tu n'as qu'à voir à la cour du sultan quels sont les grands personnages qui s'acquittent de ce que tu appelles des besognes. Ces besognes sont devenues les premières charges de l'État : le palefrenier impérial commande les armées de terre et de mer, le barbier du sultan gouverne les affaires de l'intérieur, son panetier dirige les impôts, son échanson veille aux relations extérieures; les plus anciens gentilshommes

s'honorent de lui tenir la serviette, la pipe ou l'aiguière. Que ceci soit dit pour ton instruction. Donne-moi mes pantoufles! »

Moustafa vit qu'il fallait en passer par là, et donna les pantoufles, puis la chemise de soie, puis la soubreveste, puis la robe, le tarbouch, les armes; après quoi Coqueluche ajouta :

« Prends le chasse-mouche et tiens la queue de ma robe ; nous allons nous promener par la ville. »

Quand ils furent sortis dans cet équipage, Moustafa entendit parmi la foule ses anciens rivaux qui enviaient sa condition, d'autres qui l'admiraient, quoique plus désintéressés; et même des solliciteurs s'approchaient tout doucement de lui pour lui présenter des placets, et le prier d'employer pour eux son crédit. Il eut donc tout le loisir, dans cette promenade, de faire des réflexions sur la misère des objets qui tentent l'ambition des hommes, et sur l'affreuse servitude de ces prétendus hauts emplois; car, au milieu de ces respects, il n'en était pas moins tenu d'émoucher son maître, qui, pour l'en remercier, l'appelait volontiers *butor* de temps en temps.

Mais en revenant de cette promenade, Moustafa fut bien vengé des insolences de Coqueluche, puisqu'il était venu un ordre pressant de son père le vizir, qui voulait qu'on l'envoyât sans remise à l'école publique, alors gouvernée par de savants hommes en tout genre; car si le vizir n'avait point le loisir de s'occuper de son fils autant

qu'il l'aurait voulu, encore voyait-il bien qu'on ne l'élevait point comme il faut, et que toutes les menées de sa mère, à ce sujet, n'étaient pas raisonnables.

Ces réflexions l'avaient ramené à son ancien projet, et il n'y avait pas moyen de résister à sa volonté. Ce fut un sujet de grande désolation entre Bergamote et ses femmes. Moustafa ne manqua point d'y gagner quelques rebuffades, et Coqueluche, en se déshabillant le soir, lui jeta l'une après l'autre toutes ses hardes au visage, pour marquer sa mauvaise humeur.



XVII

Contenance de Coqueluche aux écoles publiques.

C'était pour Bergamote le pire des accidents, que de voir aller son fils dans une école publique où il serait

confondu avec toutes sortes d'enfants de bourgeois et de gens du peuple. Schôflacousch était chargé de tenir la main à l'exécution ; il est vrai que Bergamote ne le craignait guère. Mais Picoglan, se méfiant justement du gouverneur, exigea, d'autre part, que les docteurs de l'école lui rendissent compte de la conduite de son fils, en sorte qu'il n'y avait guère moyen de tromper sa vigilance.

Mais du moins la tendresse de Bergamote put se montrer encore dans les précautions qu'elle prit. Tandis que les autres enfants allaient tout uniment à l'école, leurs livres sous le bras, leur cornet à la ceinture, en simples chausses de toile qui ne les gênaient point, Coqueluche se mit en marche sous son parasol, de crainte du soleil ; deux esclaves l'éventaient le long du chemin ; Moustafa, derrière lui, portait sa queue, et Schôflakousch, marchant à ses côtés, tenait les vélins, les paperasses, le calmar ou



l'écritoire, le grattoir et l'étui à plumes ; enfin, devant et derrière, marchaient plusieurs petits noirs d'Éthiopie,

qui faisaient voler des hannetons au bout d'un fil, pour lui récréer la vue dans le chemin, de peur que le chagrin d'aller à l'école n'altérât la sérénité de son humeur.

Grâce aux injonctions sévères de Picoglan, on ne traita pas Coqueluche à l'école avec plus de distinction que les autres, ce qui ne l'empêcha point, grâce au ciel, de s'amuser durant le temps des classes avec ses hannetons, sans avoir à se reprocher d'écouter un seul mot de ce que disaient les docteurs.

Il sortit assez satisfait, ne trouvant point que cela fût aussi pénible qu'on disait, et même il s'était fort diverti de l'étrange figure de l'un des docteurs nommé Rabbaschah, qui avait une barbe de bouc toute blanche et une paire de sourcils également longs et blancs, qui lui faisaient un visage tout enfariné. Coqueluche, dis-je, était donc assez content, sinon que Rabbaschah lui demanda,



en sortant, s'il avait bien retenu le devoir qu'on lui avait donné à faire pour le lendemain.

« Hé quoi ! l'on aurait osé me donner quelque chose à faire? dit Coqueluche.

— Monseigneur Coqueluche, reprit Rabbaschah, voudra bien, ce soir, traduire trois feuillets du Baratabêta, seulement pour l'introduire aux premiers éléments de la langue des mages.

— Serviteur aux mages et fromages, dit Coqueluche, je ne veux point du tout m'introduire là-dedans : ils ont bien trouvé leur traducteur !

— Seigneur, que dites-vous là? Vous savez que les ordres du vizir sont sévères, et je ne sais comment cela finira. »

Et comme, en effet, Coqueluche connaissait les ordres de son père qu'il craignait fort, il commença d'entrer en mauvaise humeur. Quand il arriva dans le palais, il se mit à crier du haut de sa tête, à rassembler ses gens, à jeter çà et là ses habits et ses livres, en disant qu'il était le personnage le plus malheureux et le plus écrasé de besogne qui se pût voir, et qu'assurément il n'y résisterait pas.

Bergamote, croisant les mains sur la tête en signe d'émoi, lui demanda ce qu'il avait : mais Coqueluche étant dans une trop grande agitation pour parler, Schôflakousch se chargea d'expliquer qu'on avait donné à son maître un devoir de trois pages, et l'embarras dans lequel ils étaient.

Bergamote fut abasourdie de cette insolence, et de

l'extrémité où la jetaient les ordres de son mari. « Il est vrai, dit-elle, que ce pauvre enfant en mourra. »

Et quand on eut expliqué à Gourrimande de quoi il s'agissait, elle s'écria à son tour :

« Cela est trop pénible, il ne peut pas faire de ces ouvrages-là ; c'est bon pour des manouvriers. »

Cependant, Bergamote cherchait des expédients dans sa tête, et tout à coup elle se frappa le front :

« Mais, dit-elle, mon fils ne peut rien avoir à faire, puisqu'il a des gens pour le servir et lui épargner la peine ; on n'a qu'à charger son valet de ces occupations.

— C'est très-vrai, dit Gourrimande, c'est à son valet de faire ces choses-là.

— En effet, dit Schôflakousch, il y aurait peut-être moyen de remédier ainsi à la chose.

— Allons, interrompit Bergamote, charmée de son idée, vous mettrez le petit drôle à la besogne, et vous aurez soin qu'il s'en tire comme il faut. Allons, Coqueluche, ne vous en inquiétez plus. Pauvre petit! ils ont failli me le faire barbouiller du papier. »

Coqueluche, tendrement caressé, voulut bien dérider son front, se remettant peu à peu d'une alarme si chaude.

XVIII

Comment se tirait Coqueluche des plus grandes difficultés de l'étude.

Moustafa, harassé des fatigues de la journée, car il lui avait fallu assister malgré lui à la séance de l'école, qui l'avait fort ennuyé, et, de plus, traîner la queue de Coqueluche au grand soleil; Moustafa, dis-je, rentrait dans sa logette pour y faire sa méridienne, quand il vit entrer Schôflakousch, un livre d'une main, et une poignée de cordes dans l'autre. Il ne savait ce que cela



voulait dire; mais Schôflakousch lui montrant le livre, prit la peine de le lui expliquer.

« Mon petit ami, vous allez ici me traduire trois pages de ce livre, qui est excellent et qui vous instruira.

— Mais, s'écria Mustafa stupéfait, c'est à monseigneur Coqueluche qu'on a commandé ce travail.

— C'est donc à vous de le faire, puisque vous êtes à son service, dit Schôflacousch d'un grand sang-froid ; apparemment vous ne souffririez pas que votre maître prît cette peine.

— Hé quoi ! je n'entends rien à vos grimoires.

— Çà, point de cérémonie, dit Schôflakousch en brandissant son fouet, traduisez sans façon la chose : vous ne voudriez pas me forcer à employer les petits moyens qui sont d'usage en pareil cas dans le haut enseignement. »

Moustafa pâlissant et ne sachant que trop que Schôflakousch ferait comme il disait, se jeta sur les parchemins, feuilleta les volumes, et, suant sang et eau, essaya de mordre à ce ténébreux baragouin; et Schôflakousch levant sa corde à nœuds quand il venait à se décourager, la peur du fouet fit une espèce de miracle : il déchiffra tant bien que mal les trois pages en question, ouvrage dont il ne fût jamais venu à bout sans les moyens pressants qu'on y employait. La besogne n'était point très-bonne, mais elle pouvait passer pour un commençant. Schôflakousch, du moins, fut de cet avis, et portant le feuillet à Coqueluche, lui dit en présence de Moustafa :

« Allons, mon prince, courage, cela n'est pas trop mal pour une première fois, je gage que vos maître seront

contents. Je savais bien qu'avec votre esprit naturel et votre bonne volonté, vous vous tireriez à merveille de ces premières difficultés. »

Moustafa enrageait de voir que ce vil complaisant mentait si effrontément; mais il commençait à connaître les usages des grandes maisons. Déjà vingt fois il avait été sur le point de jeter là la queue de son maître, et de s'en retourner vivre librement dans sa forêt, avec ses bons parents; mais outre qu'il n'était pas sûr qu'on ne le ramenât point de force au palais, il était retenu par le projet louable d'amasser un peu de bien tandis qu'il le pouvait, pour soulager ses parents dans leur vieillesse, afin du moins que son infortune leur profitât : son dévouement filial ne pouvait manquer d'être récompensé, quoique la récompense menaçât de lui coûter cher.

Quand on fut retourné à l'école, les docteurs examinèrent les devoirs, et quand ce vint au tour de Coqueluche, le vénérable Rabbaschah, lisant le griffonnage, branla la tête, fronça les sourcils, et hocha le nez tellement, que ses lunettes en tressautaient, comme un apprenti cavalier sur un cheval impatient.

« Oh! oh! dit-il, seigneur Coqueluche, cela est bon pour la première fois; mais j'aurais cru qu'ayant déjà reçu du savant Schôflakousch de premières instructions excellentes, vous vous seriez mieux tiré de ce travail qui n'est que l'*a b c* des connaissances que l'on acquiert ici. Hum! passe pour cette fois.

— Je crois, murmura Coqueluche, que ce petit vieux barbu se moque de moi. »

Mais ses paroles se perdirent dans le bruit des écoliers qui récitaient tous à la fois les vers de la leçon, ce qui faisait un tel vacarme, que le diable lui-même n'eût pu connaître si la leçon était bien dite ; néanmoins Rabbaschah paraissait content.

Les devoirs étant de nouveau donnés, on sortit en tumulte; mais Coqueluche n'était pas plutôt dehors, que saisissant Moustafa par l'oreille :



« Ah çà, dites-moi, mon drôle, il paraît que vous vous êtes joliment acquitté de votre office ! Vous venez d'entendre les reproches qu'on m'a faits pour vous : est-ce à moi, s'il vous plaît, à pâtir de vos sottises ?

— Eh quoi ! s'écriait Moustafa, qu'ai-je fait?

— Vous avez mal fait, vous avez broché ce travail d'écriture qui, dit-on, ne vaut pas le diable!

— Mais, seigneur...

— Point de mais... Le ferez-vous mieux à l'avenir?

— Aïe! aïe! s'écria Moustafa, rudement pincé.

— A la bonne heure, et nous verrons à vous corriger. Vous savez ce qui vous attend. »

Il lâcha donc Moustafa, l'oreille en feu et si cruellement endolorie, qu'il en poussa trois ou quatre cris de surplus quand on l'eut lâché.

Ils rentrèrent au palais où Moustafa, n'ayant plus de trêve entre le fouet de Schôflakousch, les réprimandes du docteur et leurs suites pour ses oreilles, ne vit plus d'espoir qu'à travailler éperdument sur les livres de l'école. Il y passait les jours et les nuits et tout le temps que lui laissait son maître; et, faisant ainsi ces devoirs tous les jours avec une ardeur si grande, il parvint à s'y rendre fort habile, et les fabriquait au contentement de chacun.

XIX

Comme il en cuisait à Moustapha quand Coqueluche était puni.

Tout allait donc pour le mieux, et le rôle de Coqueluche changea de face dans l'école; le docteur, à chaque

devoir qu'il apportait, le félicitait, lisait tout haut la copie pour l'instruction des autres élèves, et citait le fils du vizir comme un modèle de pénétration et de diligence. Il faisait beau voir Coqueluche avalant ces éloges doux comme miel, et comme si l'on n'eût fait que lui rendre l'exacte justice. Parfois il disait fièrement en sortant à Schôflakousch, sans prendre garde que Moustafa était là derrière qui l'écoutait :

« Ah ! ah ! on ne dira plus que je suis un ignorant ; il me semble que je vous retourne passablement les thèmes, les versions, et toute cette enragée fadaise qu'on montre là-dedans. Voyez-vous ces petits bourgeois qui pensaient d'abord s'y connaître mieux que moi ; je les ai bien rembarrés. »

Moustafa entendait tout cela, et haussait les épaules sans s'en inquiéter autrement : car la science qu'il prenait petit à petit lui ouvrait l'esprit, lui fortifiait le cœur,



et lui enseignait la patience, le courage, la résignation, la piété envers Dieu, et par conséquent l'indulgence et la complaisance pour le prochain.

Cependant Coqueluche était le premier de sa classe, et, comme on distinguait les meilleurs sujets de cordons de soie, de plaques d'or et de brillants, il était toujours chamarré de décorations des pieds à la tête; et Bergamote était ivre de joie en songeant que son fils lui portait tant d'honneur.

« Je savais bien, disait-elle, qu'il n'avait qu'à vouloir. » Les gens de palais partageaient sa joie, et l'on n'avait que des bourrades pour le malheureux Moustafa, qui s'escrimait dans sa logette obscure à mériter ces récompenses.

Mais il n'était point encore au bout de ses peines: bien que Coqueluche fût, grâce à lui, sans reproche à l'égard des leçons, il fallait remplir à l'école d'autres conditions de bonne conduite que Coqueluche ne remplissait pas. Ses maîtres passaient sur beaucoup de choses à cause de ses succès, mais il se relâchait parfois à de telles libertés, qu'il n'y avait pas moyen de les souffrir. Ainsi, il avait conservé la bonne habitude de se distraire en classe à



priver des passereaux, à dompter et empaler des mouches vivantes, à ranger des capucins de carte ou à décorer la

marge de ses cahiers de dessins bizarres qui n'étaient point du tout tirés du texte.

En outre, il tirait volontiers la langue à Rabbaschah, lui faisait la nique, lui riait au nez, avec cent singeries qui divertissaient ses condisciples, et qui souvent les faisaient punir pour avoir pouffé de rire, car pour lui il avait le don de garder un sérieux parfait.



Fort heureusement le docteur Rabbaschah avait la vue obscurcie, tant par l'âge que par ses épais sourcils blancs qui, peu s'en faut, mettaient ses yeux à l'abri du jour; et cela se trouvait d'autant mieux, qu'il avait l'oreille fort dure et fatiguée par le vacarme des classes, en sorte qu'il ne surprenait guère les grimaces de Coqueluche. Pourtant il le soupçonna de n'être pas fort attentif, et c'était un sujet d'étonnement pour lui, aussi bien que pour les

autres docteurs, que ces grands progrès qu'il faisait dans la science, comme en se jouant, et sans y mettre la moindre application. On les attribuait volontiers à la promptitude surprenante de sa conception.

Mais il était d'autres déréglements que Coqueluche ne pouvait cacher. Par exemple, il lui arriva un jour d'entrer dans l'école une grande heure après le moment fixé, et, comme les statuts étaient inflexibles sur ce point, on lui infligea sans pitié six cents versets du Kalambreda à copier.

Coqueluche se soumit d'assez bonne grâce à ce châtiment, et sa résignation à cette occasion fut fort admirée

Mais à peine était-il rentré dans le palais, qu'il manda Moustafa, tenant le fouet, selon le cérémonial accoutumé

« Çà, çà, mon petit, voici six cents versets à copier, cela te regarde; mets-toi donc à griffonner, on les demande pour demain.

— Mais, seigneur, dit le malheureux Moustafa, songez que j'ai déjà vos devoirs à faire, et que je n'ai point trop de temps.

— Ah! ah! tu raisonnes, je crois, et tu refuses de me servir; c'est de la rébellion. »

Comme il levait le fouet, Moustafa se mit à courir autour d'une table, et Coqueluche courut après lui. Il ne put jamais l'attraper; le fouet seulement l attrapait de temps en temps, si bien que Moustafa promit de copier les versets, et se mit aussitôt en besogne. Or, pendant qu'il tri-

mait à noircir les parchemins, le bruit se répandit dans le palais, avec grande émotion, que le prince était affligé d'un surcroît de besogne en guise de châtiment. On n'avait jamais vu tant d'audace de la part de ces pédants de l'école, et les femmes suivantes s'écriaient en s'informant à Gourrimande :

« Eh quoi! est-il vrai que notre jeune maître est contraint, à l'heure qu'il est, de coucher du baragouin par écrit ? »

Il n'était point jusqu'à la négrillotte, petite esclave d'Abyssinie, qui ne s'écriât en son jargonnais étranger :

« *Pauvre jeune homme! lui pouvé pas! tant d'ouvrage! c'est trop pénible! c'est Moustafa qui faisé ça! on a dit à Moustafa de faisé ça!* »

XX

Petits échecs qui blessent Coqueluche dans ses triomphes.

Cet événement eut des suites doublement fâcheuses pour Moustafa, car il arriva qu'ayant à faire à la fois et les devoirs et les versets, il brocha les versets à la hâte et ne brocha pas moins les devoirs, qui s'en trouvèrent mal.

Or, ce jour-là, tous les élèves devaient jouter entre eux; la faiblesse de la composition de Coqueluche était manifeste, le docteur Rabbaschah ne put s'empêcher de lui en marquer son étonnement.

« Ma composition est faible? s'écria Coqueluche.

— Oui, prince, et bourrée de solécismes.

— Oh! oh! dit Coqueluche.

— Et enfin, ajouta le docteur avec épouvante, on y trouve, en propres termes, deux énormes barbarismes plus gros et plus cornus qu'une hydre marine.

— Ah! certes, s'écria Coqueluche, il faut que je lave la tête à Moustafa! Où est-il le drôle? Ah! le cancre! ah! le vilain! »

Mais il ne put le joindre pour le moment, parce qu'on allait proclamer le résultat du concours. Moustafa était allé prudemment se cacher dans un coin de la salle, où toutefois Coqueluche lui lançait des regards enflammés.

Quand on vint à examiner sa composition, le prince se leva, selon la coutume, pour répondre aux observations du docteur; et celui-ci prenant la parole :

« Je ferai d'abord observer au seigneur Coqueluche que son manuscrit porte les traces de la plus grande précipitation.

— De la précipitation! s'écria Coqueluche en montrant le poing à Moustafa : entendez-vous, drôle?

— Et d'ailleurs les fautes sont trop nombreuses pour être relevées.

— Fautes trop nombreuses ! Oh ! oh ! ceci est trop fort : tu me le payeras, coquin ! »

Heureusement Rabbaschah ne put s'expliquer les signes furibonds qu'il adressait à Moustafa, lequel tremblait de peur dans son coin. Cependant Coqueluche avait une si grande habitude de l'emporter sur ses camarades, qu'il s'attendait encore cette fois à être nommé le premier, comme le vainqueur de la joute. Mais il fut bien trompé dans son attente, car il eut l'un des derniers rangs ; ce que voyant, il s'écria :

« Quoi ! je ne suis pas le premier ! voilà qui est insolent ! Je ne serais pas le premier, moi ! c'est fort plaisant. »

Il eut beau dire, il fallut en passer par là. Il attendit impatiemment qu'on sortît pour charger de coups cet impertinent Moustafa qui l'avait empêché d'être le premier ; mais celui-ci, qui flairait l'algarade, chercha pendant ce temps une échappatoire, et parvint à lui faire entendre, en sortant, que ce n'était point là une épreuve de conséquence, que le concours solennel était à la fin des études, et qu'il se faisait fort, en revanche, de le couvrir de lauriers dans cette occasion.

Ces belles espérances parvinrent à calmer un peu Coqueluche ; mais il allait çà et là dans le palais et par devant sa mère, disant :

« Je ne suis pas le premier ! cela n'est-il pas pitoyable ! Concevez-vous ce maraud de Moustafa qui m'empêche d'être le premier ! le vilain paresseux ! Ce petit drôle se

relâche tout à fait; je lui ai pardonné pour cette fois, mais à l'avenir il faudra que je le surveille : il faut le mener la bride en main, le petit vaurien. »

Et tout le monde au palais partagea la douleur du gentil Coqueluche.

XXI

Du très-vif intérêt que mettait Moustafa à ce que la conduite de son maître fût irréprochable.

On n'en finirait point si l'on entreprenait de rapporter tous les mauvais traitements qu'eut à essuyer Moustafa dans sa charge auprès de Coqueluche, surtout depuis que celui-ci eut imaginé de lui faire subir les punitions qu'il encourait.

Pour les devoirs, Moustafa se mettait aisément à l'abri, mais il avait en outre à surveiller son jeune maître dans sa conduite, à prendre bien garde qu'il se conformât aux règlements de l'école, et ne méritât point des châtiments qui le gênaient si fort, lui Moustafa, dans ses études forcées.

Ainsi, dès qu'il était temps d'aller à l'école, il courait partout pour avertir son maître, et, le trouvant couché

mollement dans son hamac ou à se divertir dans les cours :

« Seigneur, seigneur, partons, l'heure presse.

— Qui m'oserait presser? rien ne presse quand je m'amuse. Je te trouve plaisant de me déranger.

— Quoi! seigneur, on vous donnera peut-être mille, peut-être deux mille vers à copier; n'est-ce rien?

— On les copiera, » disait fièrement Coqueluche.

Mais comme Moustafa n'était point la dupe de cet héroïsme, et qu'il savait aux dépens de qui on le déployait, il employait toutes sortes de finesses pour presser son maître, comme aurait pu faire la mère la plus attentive : il avait pour cela ses raisons.

Pareillement avant de partir, Moustafa rangeait les cahiers et les livres, afin qu'on n'y trouvât rien à redire : en classe, il se mettait derrière Coqueluche, et ne cessai de l'exhorter au respect pour les ordonnances du lieu.

Enfin, si, malgré ses soins, Coqueluche était surpris en défaut, Moustafa faisait ses efforts pour l'excuser, comme de fait il n'eût pas mieux parlé s'il se fût agi de lui-même. Et tout le monde au palais s'émerveillait de voir comme ce petit Moustafa s'ingérait de gouverner son maître. Bergamote notamment s'en scandalisait fort, et s'échappait à dire parfois :

« Mais de quoi ce drôle se mêle-t-il? Ne dirait-on pas que c'est lui qu'on prend soin d'élever et d'instruire? »

Toutefois, elle n'osait ni le chasser ni le maltraiter, non

plus que Coqueluche, parce qu'ils commençaient à sentir tous deux qu'ils avaient grand besoin de Moustafa pour maintenir toutes choses en bon état, dans ce système d'éducation sans pareil.

Néanmoins il serait impossible de compter le nombre de pensums et de férules qui furent infligés à ce malheureux Moustafa : le chiffre n'en fut dépassé de beaucoup que par les débordements infinis de Coqueluche, qui les lui attiraient; il serait tout aussi difficile de dire comment il put suffire à tout. Mais il est vrai qu'il en fut dédommagé à son insu, comme il arrive toujours, par la Providence, et qu'il puisait au milieu de ces dégoûts mêmes une activité dans le travail, une sagesse et une habileté incomparables. Il apprit de la sorte les langues savantes, l'histoire, les nombres, l'éloquence, la philosophie et toute la politique; le tout avec une grande modestie, dont l'obscurité de ses fonctions lui avait donné l'habitude. Et quand il était parfois tenté de se plaindre et de maudire sa condition cruelle, son bon ange lui soufflait à l'oreille qu'on ne passait point en vain par de telles épreuves, et qu'il en recevrait une récompense qui peut-être n'était pas éloignée.

XXII

Les études de Coqueluche se terminent d'une manière brillante, digne des commencements.

Sur ces entrefaites, le noble Picoglan, qui commençait à vieillir, se déroba un moment aux travaux de l'État pour venir s'assurer par lui-même de tout le bien qu'on lui mandait de son fils.

Il arriva donc au palais en manifestant cette terrible intention de s'entretenir seul à seul avec son fils sur ses



études. Bergamote fut en grandes transes, et Coqueluche eût bien souhaité d'avoir Moustafa à ses côtés, comme à

l'école, pour lui souffler quelques réponses; mais il n'y eut pas moyen, et l'entretien eut lieu seul à seul, comme l'entendait le vizir. Celui-ci en sortit fort mal édifié, comme on pense, et attesta le ciel que son docte fils n'avait pu répondre à une seule question, sinon par des billevesées, fanfreluches, calembredaines, balourdises, âneries et contes en l'air. Mais comme Coqueluche avait pris soin de feindre une grande toux qui lui coupait la parole à tout moment, on fit entendre au vizir que Coqueluche souffrait ce jour-là d'éblouissements et de migraines qui lui ôtaient tout à fait ou à peu près la mémoire; mais que, le grand concours approchant, c'est-à-dire l'épreuve finale des études, il verrait là des preuves du mérite véritable de son fils. Picoglan fut obligé de se contenter de cette explication, bien qu'il y soupçonnât quelque tricherie.

En effet, le concours eut lieu peu après. C'était une cérémonie solennelle, établie pour reconnaître le jeune homme qui avait le mieux profité de ses études, et qui était le plus capable de servir l'État. Or celui qu'on déclarait vainqueur dans cette lutte suprême obtenait des faveurs singulières dont le détail ici serait trop long.

Il va sans dire que Moustafa, par ses acharnés travaux, s'était rendu infiniment supérieur à tous ses concurrents, ce qui fit que Coqueluche obtint une victoire sans pareille jusqu'à ce jour.

Cette cérémonie se faisait en grande pompe dans une cour spacieuse, toute décorée de pavillons et de bande-

roles, au son d'une musique imposante, et en présence de personnages qualifiés. Dans les intervalles de la musique, un héraut, après un ban sonné par les trompettes, criait à haute voix le nom des vainqueurs. Or ce nom, qui retentissait au milieu des acclamations, fut à chaque fois le nom de Coqueluche; il triompha dans toutes sortes d'exercices, si bien qu'il pliait sous le poids des couronnes, et que le peuple émerveillé le reconduisit chez lui sur un char de triomphe traîné par quatre cuistres de classes, richement caparaçonnés et ornés de plumails. Ce



fut une fête sans seconde : Bergamote, à tout coup, se trouvait mal de joie, et le bon Picoglan, forcé de se rendre à ce succès éclatant, pleurait volontiers de tendresse.

La fête se prolongea fort avant dans la nuit; et pour

la première fois, le pauvre Moustafa, retiré seul dans sa logette, sans que pas une âme lui dît un mot, et prêtant de loin l'oreille aux acclamations de la foule charmée; pour la première fois, dis-je, le pauvre Moustafa ressentit si vivement cet abandon et cette injustice, que de grosses larmes lui tombaient sur les joues.



Mais ce ne fut pas tout. Le glorieux sultan Kolifischeth, ayant ouï parler des triomphes du fils de son vizir, voulut voir ce jeune homme et le féliciter, fort content qu'il se montrât assez bon sujet pour succéder à son père. On partit donc en grand cortége pour la capitale, laissant au palais Moustafa tout seul, de qui l'on pensait n'avoir plus besoin.

Le sultan fit un accueil magnifique au vizir et à son fils.

« Jeune homme, dit-il à Coqueluche, je vois avec plaisir que vous vous mettez en état de succéder à votre père, qui vieillit et qui désire le repos. Afin, toutefois, de ne

point faire de passe-droits, je vais mettre au concours douze questions fort difficiles, et celui qui les résoudra sera mon premier ministre : je ne doute point que vous ne soyez cet heureux vainqueur. Je demande pareillement qu'on me dresse un plan de campagne pour repousser la ligue des Monomotapouins, qui infestent, comme vous savez, mes frontières. Après cette seconde épreuve, je vous admettrai dans mon palais pour y faire votre apprentissage des grandes affaires de l'État. »

Ces nouvelles conditions changèrent notablement les idées de Coqueluche, et il sentit aussitôt l'impérieux besoin de rappeler près de lui Moustafa ; ce qu'il fit aussitôt. Moustafa arrivant, tout alla bien : l'ouvrage l'emporta sur les autres, et les besognes que commandait le sultan étaient si admirablement faites, que les plus profonds politiques en étaient émerveillés. Il fut donc à peu près certain que Coqueluche allait succéder à son père ; et Picoglan, n'en pouvant plus de vieillesse, mais réjoui des succès de son fils, s'en retourna dans son palais pour y mourir tranquille et content.

Cependant Coqueluche, enivré de sa grandeur, n'avait point du tout changé de ton avec Moustafa, ne daignant pas songer que c'était à lui qu'il la devait ; il lui commandait insolemment sa besogne, et n'avait point de honte de le menacer du fouet comme par le passé. Mais Moustafa, sentant alors ce qu'il valait, n'était plus d'humeur à le supporter, et lui mettait nettement le marché

à la main, disant : « Si monseigneur n'est pas content, je vais le débarrasser de mes services. »

Cela fit faire des réflexions à Coqueluche, qui commençait à voir qu'il serait assez embarrassé si Moustafa le quittait, en sorte qu'il le traita avec plus d'égards. Mais comme il avait un méchant caractère, qui ne s'était jamais plié à rien, la résistance de Moustafa l'irritait souvent : il voulait le chasser et le battre; et Moustafa ne l'avait pas plutôt pris au mot, qu'il fallait employer les supplications les plus basses pour le retenir. « Mon bon Moustafa par-ci, mon gentil Moustafa par-là, sans toi je suis perdu, aie pitié de moi! Si bien que si Moustafa l'eût voulu, il n'eût tenu qu'à lui d'abuser de cette domination; mais, comme on a dit, il avait appris, en devenant savant, à devenir bon et sage.

XXIII

Kolifischeth ouvre les yeux.

Mais le sultan Kolifischeth Ben-Assi (c'est-à-dire bien assis), qui était un homme de sens, quoiqu'il n'y parût point, et qui aimait à s'entretenir avec Coqueluche, le croyant capable, s'était plusieurs fois avisé qu'il n'avait

point dans la conversation cette brillante éloquence qui éclatait dans ses ouvrages. Il est vrai que c'est une chose commune chez les hommes de mérite, car tout le feu de leur génie se concentre dans leurs écrits, et l'on peut attribuer la simplicité de leurs paroles, soit à leur modestie, soit aux distractions d'un esprit occupé. Mais il échappait à Coqueluche de telles balourdises sur les moindres sujets, et cela si souvent, car il était bavard, que le sultan ne put s'empêcher d'en être ébranlé dans son admiration.

En outre, il remarquait que les travaux qu'on envoyait de la part de Coqueluche étaient d'une autre écriture que la sienne, car il avait observé que Coqueluche écrivait difficilement, et qu'il avait même la plus grande peine à signer son nom.

Le sultan sans façon interrogea là-dessus le prince, qui lui répondit effrontément qu'en effet il se servait d'un secrétaire pour griffonner seulement ses ouvrages, qu'il ne pourrait suffire sans cela à jeter sur le papier toute la surabondance de génie dont sa cervelle était inondée.

Mais pourtant, ces diverses remarques élevant ensemble quelques légers ombrages dans l'esprit de Kolifischeth, quand ce vint au concours décisif qui devait élever Coqueluche au rang de vizir, le monarque ayant réglé les questions à résoudre, qui étaient de l'ordre le plus profond, ajouta seulement cette petite condition, que les

concurrents travailleraient chacun à part, et sans aucune communication avec qui que ce fût.

Cette condition, toute petite qu'elle était, ne fut point du goût de Coqueluche; mais comme elle ne fut connue que le matin, il fut pris à l'improviste et conduit, comme les autres, dans une grande salle de travail toute nue.

Le voilà bel et bien enfermé, se promenant de long en large, se grattant l'oreille, chassant les mouches, et se



donnant parfois à tous les diables parce qu'il voyait bien que le temps s'écoulait et qu'il perdrait tout, faute d'avoir rien fait.

« Si seulement Moustafa était ici avec moi, il aurait bâclé tout ce grimoire en un tour de main, » disait-il en feuilletant du bout des doigts ses paperasses indéchiffrables.

Enfin, n'en pouvant plus de colère, il sonna de toutes

ses forces afin qu'on le conduisît au sultan pour une chose d'importance.

Se jetant alors à ses pieds, il lui avoua qu'il s'était habitué à travailler avec son secrétaire Moustafa, qu'il ne pouvait suffire seul à concevoir et tout ensemble à écrire; il ajouta que Sa Sublimité ne voudrait pas l'exposer, lui Coqueluche, à manquer le concours pour si peu de chose, et qu'il lui promettait, moyennant ce petit adoucissement, le plus parfait ouvrage qui fût jamais sorti de tête de vizir.

Pour cette fois, le sultan conçut des soupçons; mais il répondit qu'en effet cela était peu de chose, et qu'on lui allait envoyer son secrétaire. Il en donna l'ordre, puis il s'alla poster à l'une des portes secrètes de la salle où travaillait Coqueluche, derrière une tapisserie d'où il pouvait tout voir et tout entendre.



Il n'était pas plutôt caché dans cet endroit, que Moustafa parut dans la salle où l'attendait en grande impatience son jeune maître, qui d'abord s'écria :

« Ah! te voilà donc, maître drôle, tu me mets dans un bel embarras! tu ne voudras donc jamais te rendre à ton devoir? Il faut que je t'assomme de coups.

— Mais, seigneur, dit Moustafa en le retenant, l'on m'a défendu d'entrer ici.

— Mais, coquin, ne devais-tu point m'en prévenir à l'avance. Allons, allons, que je te fustige.

— Doucement, seigneur. Je n'ai pas connu cet ordre mieux que vous, et je ne pouvais le deviner.

— Je n'écoute rien, il faut que je te rosse!

— Arrêtez, prince. Puisque vous le prenez sur ce ton, je vous abandonne tout seul au travail, et si vous faites mine de me frapper, je vais demander justice au sultan.»

Coqueluche, voyant que Moustafa était d'humeur à lui répondre, et forcé d'ailleurs par la nécessité, se radoucit sensiblement.

« Eh bien, Moustafa, faisons la paix, je te pardonne.

— Ce serait à moi de vous pardonner, mais je ne me soucie plus de vous.

— Ah! Moustafa, tu te fâches pour si peu de chose, au moment où j'ai besoin de toi!

— Quoi donc, vous avez besoin de moi, et vous me maltraitez!

— Moustafa, mon ami, fais-moi ce travail!

— Cherchez vos faiseurs pour les battre.

— Moustafa, mon ami, mon bon compagnon! après m'avoir procuré tant d'honneurs, voudras-tu laisser ton

ouvrage imparfait, et m'empêcher de monter au comble de la fortune, faute de mettre la main à cette dernière besogne? Avec tes talents, tu n'en aurais que pour une heure.

— Vous n'êtes qu'un ingrat, disait Moustafa.

— Je te comblerai de biens, dès que je serai vizir, je te le jure.

— Je ne crois pas à vos serments. »

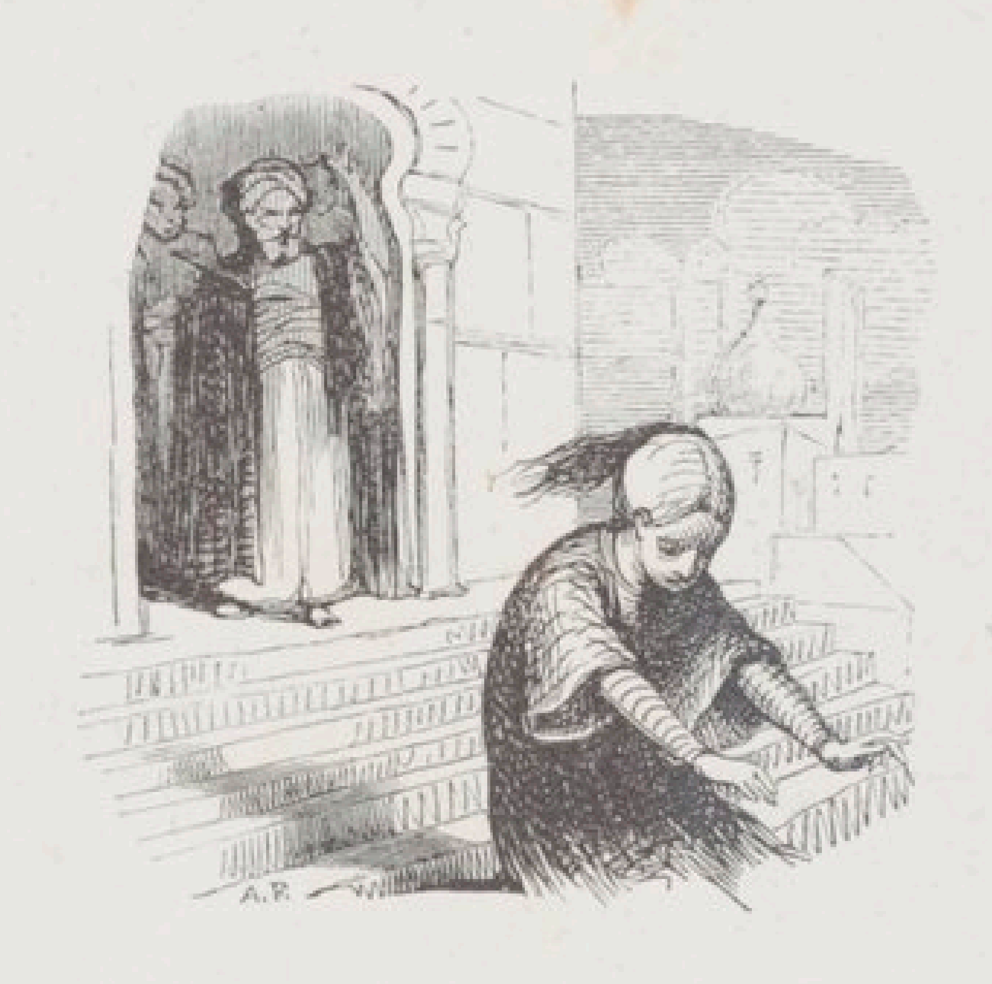
Coqueluche alors tomba lâchement à ses pieds tout en larmes, le suppliant, lui baisant les mains, embrassant ses genoux. Et Moustafa, qui était trop bon, dit enfin :



« Eh bien, voyons, de quoi s'agit-il?

— Tiens, lui dit Coqueluche transporté, tout le fatras est là, vois un peu ce que c'est, et fais-moi quelque bonne drôlerie comme d'habitude. »

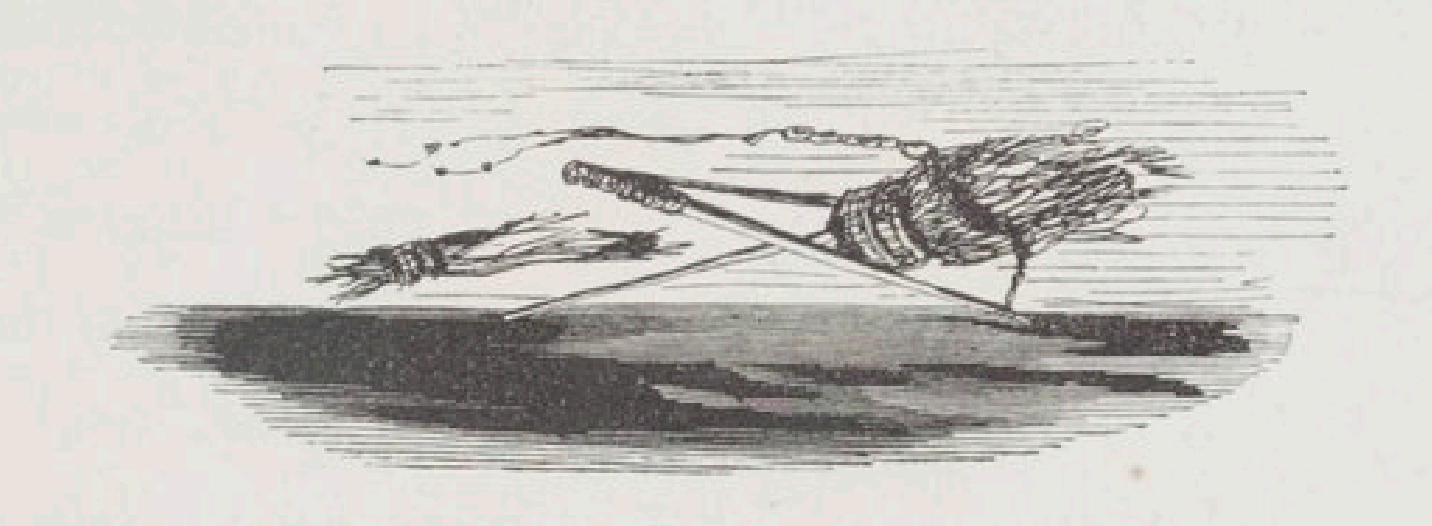
Moustafa, haussant les épaules, prenait déjà la plume... quand tout à coup la tapisserie s'ouvrit avec fracas, et le sultan parut, les yeux enflammés de fureur d'avoir été si indignement trompé, comme aussi de l'indigne caractère



que venait de montrer Coqueluche. S'adressant donc à lui d'une voix terrible :

« Malheureux ! quoi ! vous n'aviez point de honte d'accabler la vertu de ce jeune homme, et de tromper à la fois vos parents et votre souverain ! et vous osiez aspirer au premier poste de l'État ! Sortez, misérable, allez empoisonner les derniers jours de votre père. Si ce n'était par égard pour ses anciens services, je vous aurais livré au dernier supplice ; mais je vous chasse, et ce châtiment suffira, car étant si sot et si vil, vous rentrerez dans l'ignominie d'où vous n'auriez jamais dû sortir. Je vous jure

ici, pour votre éternel tourment, que si ce noble jeune homme l'emporte dans le concours, il sera ministre en votre place, puisqu'il est en réalité l'habile homme que vous feigniez d'être en la sienne. » Aussitôt quatre Maures saisirent Coqueluche. Moustafa essaya d'intercéder pour lui, mais Kolifischeth fut implacable, et Coqueluche fut jeté hors du palais, avec l'ordre de quitter aussitôt la ville, s'il ne voulait essuyer pis.



XXIV

Moustafa monte, et Coqueluche descend.

Comme il était aisé de le prévoir, le travail de Moustafa l'emporta sur tous les rivaux; de son côté, le sultan tint parole, voulant à la fois récompenser un si grand mérite et donner un mémorable exemple de justice. Moustafa fut solennellement proclamé grand vizir du friand empire de

Frangipane, et tous les Frangipans, ou Frangipanais, s'en montrèrent charmés, selon l'usage, en ayant plus de sujet qu'ils ne croyaient bien.

Coqueluche, quittant la ville la rage dans l'âme, put entendre la proclamation des crieurs publics, le bruit des instruments, et les mousquetades qui célébraient ce joyeux événement. Il s'en alla aussitôt, poursuivi la pertuisane aux chausses, sans avoir seulement le temps de prendre une chemise pour changer en route; si bien qu'il fut obligé de mendier pour vivre dans le voyage, et mit dix-neuf jours trois heures et vingt-cinq minutes à faire le chemin, fort mal en point et mal nourri.



Arrivant au palais de son père, vous jugez du bruit quand il raconta à sa guise ce qui s'était passé. Bergamote n'en pouvait plus de fureur, et courait partout follement, s'écriant :

« Moustafa vizir! Moustafa premier ministre! ce va-nu-pieds, ce pouilleux, ce gueux à l'aumône! à la place de mon fils! c'est une rêverie. Le sultan perd l'esprit! il faut se révolter! »

Et, dans son délire, elle voulait aussitôt rassembler ses gens, assiéger la capitale, et déposer le sultan, comme

blessé du cerveau et indigne de régner. Mais un courrier de la cour arriva tout à propos, qui raconta les choses comme elles étaient, et qui l'invita doucement à se tenir tranquille et à prendre garde qu'on pouvait les punir, elle et son fils, plus sévèrement, comme ils le méritaient.

Il fallut donc, bon gré, mal gré, digérer la calamité et se tenir heureux d'en être quitte à si bon compte. Mais le pauvre Picoglan, chargé d'ans et d'infirmités, ne put soutenir un tel déshonneur; il maudit les funestes complaisances de sa femme, qui avaient causé tout le mal. Bergamote rejetait tout sur la négligence de son époux et son unique occupation des affaires; cette rébellion exaspérait le vieillard, si bien qu'il mourut dans la soirée même, en chargeant d'imprécations sa femme et son fils.



Dès lors, les malheurs ne cessèrent de fondre sur cette maison, comme il arrive à toute maison mal gouvernée.

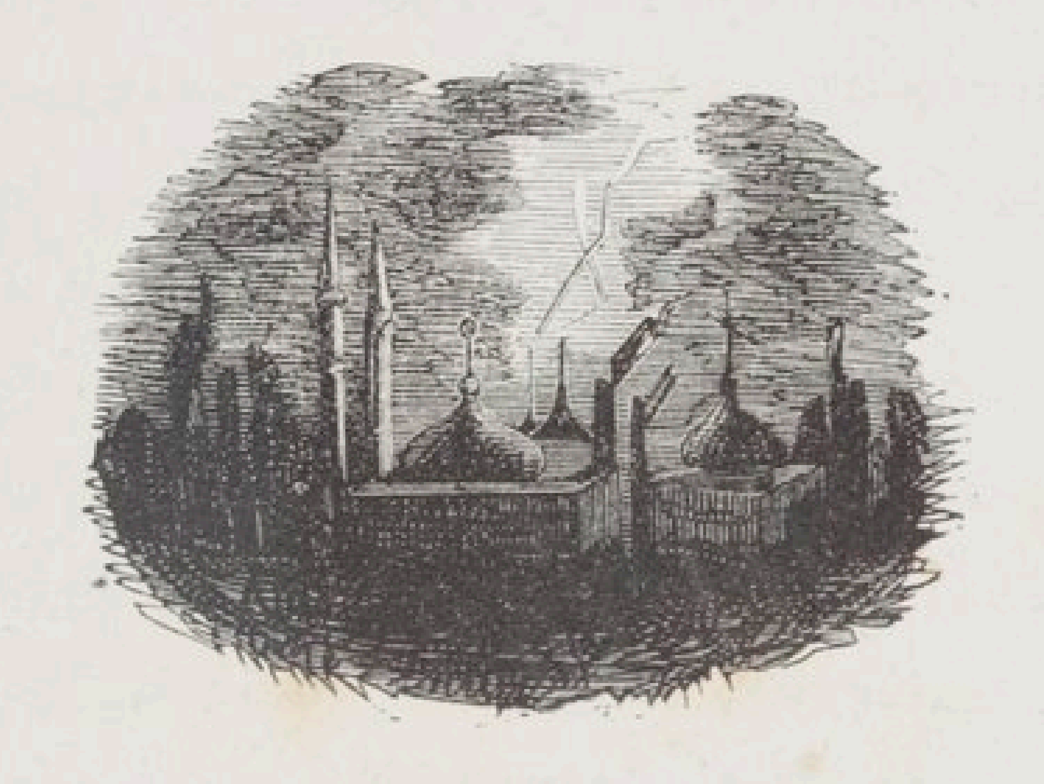
Coqueluche, inhabile comme il était, entêté, vaniteux, insolent, ne souffrant ni les conseils ni la résistance, se mit à la tête de ses biens, et réduisit sa mère en une espèce d'esclavage dont elle commença d'être cruellement punie; car il est dans l'ordre que les mères qui ont le plus follement aimé et gâté leurs enfants en soient communément méprisées.

Coqueluche, dans sa disgrâce, voulait tenir le rang où il s'était vu en naissant; ignorant en toutes choses, il fit de grandes dépenses, il bâtit des palais, se laissant duper par ses intendants et tous ceux qu'il employait; ses biens avaient d'ailleurs grandement diminué par la retraite de son père, dont les services étaient magnifiquement payés; en sorte que ses trésors s'en allaient grand train.

Quand Bergamote sa mère, les yeux enfin ouverts, lui voulait faire quelque remontrance, il la renvoyait durement à sa quenouille, et se moquait d'elle. Soit négligence, soit mauvais cœur, il l'avait petit à petit reléguée dans un grenier du palais où elle ne vivait que de gousses d'ail, et sentait mauvais; si bien que la pauvre femme, ayant traîné quelque temps cette pitoyable existence, finit par mourir un beau soir, sans voir son fils, d'une goutte sereine, dirent les gens; mais je vous dirai, moi, que ce fut le chagrin qui la fit périr.

Cette mort ôta le dernier frein aux débordements de Coqueluche. En quelques mois, s'aveuglant sur le mépris universel, il s'enfonça comme par désespoir dans ses

désordres, et continua le même train jusqu'à se laisser chasser du pays comme un vagabond, tous ses biens étant confisqués, et lui maudit à cause de sa conduite indigne.



XXV

Conclusion.

Cependant Moustafa gouvernait l'empire avec une sagesse dont les peuples avaient eu le temps de perdre mémoire, et dont peut-être ils n'avaient jamais vu l'exemple. Il possédait toute la confiance du sultan, et n'en abusait point, chose encore assez distinguée dans l'histoire; mais, au contraire, il n'usait de sa faveur que pour affermir l'autorité de son maître, soulager les peuples, faire bonne justice, protéger les bons, punir les méchants, ce qui est

tout un, entretenir la paix et la joie partout, et bien élever la jeunesse. Comme il connaissait la misère des pauvres et leur grand nombre, il s'occupait d'eux surtout; et l'on peut dire que les grandes réformes que le sultan avait jadis introduites dans les pompons et les passe-poils de ses gardes, ne furent exactement rien ou peu de chose en comparaison de tout le bien qu'il opéra depuis par la main de son excellent ministre.

Mais, s'il est besoin de le dire, le premier soin de Moustafa, dans sa fortune, fut d'aller chercher lui-même son père et sa mère dans leur pauvre chaumière, et de les ramener fièrement en son palanquin au milieu de la capitale. Après les avoir présentés au sultan avec la même



noblesse, il voulut les loger avec lui dans son palais, sans luxe et sans une pompe à laquelle ils n'étaient point accoutumés, mais toutefois avec décence. Mais comme son père était encore en âge de travailler, qu'il en avait

l'habitude, et qu'il voyait bien lui-même qu'il aurait mauvaise grâce à la cour auprès d'un fils si occupé, Moustafa le mit à la tête d'un grand établissement qu'il avait fondé pour l'amélioration de l'agriculture, et dont il avait fait sa maison de campagne. Ces heureux parents allèrent vivre là tranquillement, et leur bien-aimé fils allait souvent les y voir et se délasser avec eux de ses grands travaux.

Il gouvernait ainsi l'État depuis longues années; néanmoins, étant fort sobre et vivant bien, il n'avait guère vieilli; il portait seulement une longue barbe, selon la gravité de son rang; et, comme il aimait volontiers à sortir sans suite, pour voir par ses yeux comment allaient toutes choses et si les pauvres gens étaient contents, il vit un jour un homme en guenilles, accroupi sur le seuil d'un palais, et qui semblait n'avoir plus même la force de tendre la main; cet homme, c'était Coqueluche.



Moustafa le reconnut aussitôt et fut profondément ému de compassion; mais, n'osant d'abord lui parler lui-

même, il envoya l'un de ses officiers l'interroger, selon des instructions qu'il donna.

« Hélas! seigneur, dit le mendiant, en levant ses yeux éteints sur l'officier, je ne sais rien faire, je n'ai point d'état, et je suis tombé dans une faiblesse qui me rend tout à fait incapable de travailler.

— Mais ne pouviez-vous point entrer en service? dit l'officier.

— J'étais d'abord trop fier pour servir; je craignais d'être maltraité, car je n'ai que trop maltraité mes serviteurs : tel que vous me voyez, j'ai possédé de grands biens. Maintenant je me soumettrais volontiers à tout pour expier mes fautes; mais je suis si faible et si défait, que nul ne voudrait de moi.

— Venez avec moi, dit l'envoyé, dans la maison des champs de mon maître; je tâcherai de vous y trouver quelque occupation mesurée à vos forces. »

Ils cheminèrent donc à côté l'un de l'autre, et dans le chemin le mendiant rendait mille actions de grâces à cet honnête homme, qui le tirait d'une si grande extrémité.

Ils arrivèrent à la maison des champs où Coqueluche vit nombre de gardes, de valets et d'esclaves de toute sorte, ce qui lui donnait à penser que le maître était un fort grand seigneur. L'inconnu le mena d'abord au logis des esclaves, et l'alla présenter à l'officier qui les commandait, en lui parlant quelque temps à voix basse; puis se retira, feignant d'aller à ses affaires.

A peine cet homme fut-il parti, que le chef des serviteurs, prenant un fouet, s'écria d'une voix formidable :

« Çà, çà, canaille ! nous allons vous mener à l'ouvrage, selon la volonté du maître, et prenez garde d'y bien travailler, ou, par la morbleu, je vous étrillerai !

— Hélas ! se disait à part lui Coqueluche, voilà comme j'en usais avec mes malheureux serviteurs, et me voici à mon tour exposé au fouet, à la prison, à la bastonnade ! Ah ! du moins je serai bientôt délivré, car je périrai dès les premiers coups, juste et dernier châtiment de ma folle vie ! »

Les intendants firent mine de conduire les serviteurs à leurs différents travaux ; mais pour Coqueluche, on le mena dans une salle bien grillée, encombrée de parchemins et de rouleaux d'écritures, où il trouva son maître, un homme à grande barbe, magnifiquement vêtu et entouré de gardes. Et, voyant alors que c'était un puissant prince, Coqueluche tomba les genoux en terre, et se prosterna ; mais le seigneur lui dit, en grossissant sa voix :

« Çà, çà, je ne t'ai point retiré pour rien. Voici une lourde besogne que ma charge m'oblige à faire, il faut que tu examines ce monceau de manuscrits, et que tu en fasses pour moi le rapport détaillé, avec des commentaires et le meilleur avis sur chaque objet.

— Seigneur, dit Coqueluche, le front dans la poussière, je ne suis qu'un ignorant, tout à fait incapable de faire ce que vous dites là.

— Par ma barbe! nous voici bien, dit le maître, et tu nous bailles là de belles raisons; je ne m'inquiète guère comment tu pourras faire ce travail, pourvu qu'il soit bien fait, car autrement je te fais tailler à tranches menues.

— Mais, seigneur, s'écriait Coqueluche, je serais bien cent ans à gémir sur ces papiers, je ne saurais avancer l'ouvrage d'un mot.

— Ah! ah! ce n'est que cela, dit le seigneur, j'y sais un petit remède qui ne manque point son effet. Approchez, vous autres. »

Aussitôt s'approchèrent quatre affreux eunuques noirs et velus comme des ours, armés d'abominables fouets à



pointes de fer. Mais Coqueluche alors arrachant sa barbe, et déchirant ses vêtements dans le plus violent désespoir :

« Le ciel est juste! s'écria-t-il, et voilà le traitement impitoyable que j'ai fait subir au meilleur de mes servi-

teurs. Mais comment l'avez-vous pu deviner? Ce n'est point un hasard qui reproduit cette scène. Ah ! sans doute vous me connaissez, ces gardes, cette pompe... Il n'y a qu'une personne au monde qui puisse avoir trouvé pour moi ce châtiment, il faut que vous soyez vous-même...

— Moustafa? oui, seigneur Coqueluche, Moustafa le grand vizir! » dit le premier ministre qui pleurait dans sa barbe en essayant de sourire.

Tout à coup Coqueluche, se relevant et roulant un œil farouche, fit un effort pour disparaître : il eût voulu rentrer sous terre. Le vizir lui-même l'arrêta, et tombant alors sur les genoux, Coqueluche s'écria de nouveau :



« Eh bien, soit, seigneur, je me soumets à l'effroyable châtiment; puisse le ciel l'accepter en expiation de mes fautes! Accablez-moi de vos mépris, triomphez de ma misère, rendez-moi outrage pour outrage, vous ne serez que juste, et je n'aurai que ce que je mérite. »

Mais Moustafa, ne pouvant contenir son attendrissement, ni surtout supporter plus longtemps l'humiliation

de son ancien maître, le releva, le prit dans ses bras, et lui dit en laissant couler ses larmes :



« A Dieu ne plaise que j'aie le cœur aussi mal fait que vous le pensez, seigneur Coqueluche, et c'est à vous-même que je dois de l'avoir un peu meilleur ; je vous dois aussi tout ce que je suis et tout ce que je possède, je ne l'oublierai jamais. Si vous avez eu des torts, ils sont trop expiés par vos malheurs, et surtout par cette petite supercherie dont je viens d'user : à ce que je vois, l'adversité vous a corrigé. Ces papiers que vous voyez ne sont point étrangers aux desseins que j'ai sur vous. On ne vous forcera point d'y travailler, seigneur ; mais travaillez de vous-même en homme de courage, il est encore temps d'acquérir les connaissances qui vous manquent ; rendez-vous digne des honneurs qui étaient dus à votre naissance, et je vous promets qu'il ne tiendra pas à moi que vous n'y soyez relevé. »

Coqueluche tremblait, croyait rêver, et ne pouvait revenir de tant de bonté, de douceur et de grandeur d'âme; il voulut se précipiter aux pieds de Moustafa qui lui tendit les bras, et ils demeurèrent ainsi embrassés, pleurant dans le sein l'un de l'autre. Coqueluche jura qu'il ferait de son mieux pour se rendre digne de telles bontés; en effet, il était facile de voir qu'il avait trop souffert de sa malheureuse éducation pour ne point s'efforcer d'y remédier; il accabla Moustafa d'embrassements, il se confondait en protestations pour témoigner sa reconnaissance. Mais le vizir lui dit alors que ce premier jour devait être consacré à la joie, qu'à cet effet il avait fait préparer un repas, et toutes sortes de divertissements, dont on se réjouirait pendant la soirée.

On mena aussitôt Coqueluche changer de linge, car il était fort mal vêtu, et l'on descendit dans la salle du festin, qui fut joyeux à merveille. Gringola et Gringolette y assistaient en habits de fête, et firent bonne mine à leur hôte; ce fut un régal fort touchant à voir, dans le goût du festin de l'enfant prodigue.

Dès le lendemain, Coqueluche se mit sans plus tarder à l'ouvrage, abattant des deux mains la besogne, débridant la plume, chafourant le papier, épluchant les glossaires, fouillant les palimpsestes, tamisant les antiphonaires, déchiffrant les bouquins vénérables, comme un homme qui sait tout ce qui lui manque de ce côté, et qui n'a point de temps à perdre.

Moustafa daignait parfois l'aider de ses conseils, si bien qu'en treize cents demi-lunes, peu plus, peu moins, il fut en état de profiter de la bonne volonté de son bienfaiteur, qui pria pour lui le sultan, et devint le lieutenant du premier vizir pour toute l'administration de l'empire, et si s'en tira-t-il bien jusqu'à la fin de ce règne illustre. L'on estime que Moustafa gouverna glorieusement jusqu'à l'année de la comète, la 53ᵉ de l'ère de la liberté, où fut grande pluie de coups de trique; il y aura de cela, viennent les pois verts, dix-sept cent mille douzaines de mois de nourrice, sans compter ceux qu'on ne paya point.

ÉDOUARD OURLIAC.





TABLE DES CONTES

CONTENUS DANS CE VOLUME

Pages.

La Bouillie de la comtesse Berthe, par ALEXANDRE DUMAS, vignettes par BERTALL 1

Monsieur le Vent et Madame la Pluie, par PAUL DE MUSSET, vignettes par GÉRARD SÉGUIN 119

Le Prince Coqueluche, par EDOUARD OURLIAC, vignettes par EUGÈNE LACOSTE 237

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

